00140810

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

00140810

ROMANS HISTORIQUES

DE

F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

LA GUERRE DES SERVANTES,

HISTOIRE

TIRÉE DES VIEILLES CHRONIQUES DE BOHÊME.

TOME QUINZIÈME.

Q40810

CONTES

ET

LÉGENDES HISTORIQUES,

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME TROISIÈME.

LA GUERRE DES SERVANTES.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ Ch. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

LA

GUERRE DES SERVANTES,

HISTOIRE

TIRÉE DES VIEILLES CHRONIQUES DE BOHÊME.

LA GUERRE

DES SERVANTES.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la vaste esplanade qui s'étendait devant le château de Libin, Libussa, duchesse de Bohême, était assise dans un magnifique siège doré. Ses vêtemens blancs comme la neige étaient chargés d'or; une couronne d'or ceignait son front, et laissait échapper en plis ondoyans, autour de sa belle chevelure blonde, un voile parsemé d'étoiles d'argent. Sur son sein brillait, suspendu à une chaîne d'or, un ta-

lisman d'or vierge artistement travaillé, et sa main soutenait un sceptre du même métal. Mais tout ce luxe ne pouvait cacher la pâleur mortelle, répandue sur les traits expressifs de la souveraine; et le seul feu de ses yeux, d'un bleu d'azur, annonçait qu'une étincelle de vie animait encore cette charmante figure.

A la droite de Libussa se tenait son époux, le noble Primislaw. Des serviteurs s'étaient empressés d'avancer un second siége auprès de celui de la duchesse; mais leur maître leur avait fait signe de s'éloigner, et, penché vers son épouse, il fixait sur ses traits pâles et flétris un regard qui peignait à-la-fois la tendresse et la douleur.

A la gauche du trône, se tenaient les deux sœurs de Libussa, Therba et Bréla. Cette dernière, habile dans l'art de guérir, pressait légèrement de sa main le bras de la princesse, et semblait compter avec attention tous les battemens de ses artères. Quelquefois elle approchait une fiole de

cristal des lèvres décolorées de sa sœur chérie, et tout en s'occupant de ce soin, de grosses larmes roulaient involontairement de ses paupières. Près d'elle, Therba, grande prêtresse du vrai dieu dont, la première, elle avait enseigné les leçons à la Bohême, élevait vers le ciel des regards inspirés, et tenait entre ses mains jointes avec ferveur, une madone d'argent massif qui, dans ce temps où les ténèbres du paganisme n'étaient pas entièrement dissipées, cachait encore son vrai nom sous celui de la déesse Klimba. Aux pieds de la duchesse était agenouillé son fils unique, Rezamislaw, enfant de quinze ans, dont le visage baigné de pleurs se cachait sur les genoux de sa mère. Derrière le trône, on apercevait une jeune femme d'une haute stature; sa taille l'emportait tellement sur celle des autres femmes, que la nature semblait l'avoir destinée aux embrassemens d'un amant gigantesque. Sa figure brillante de fraîcheur, ses beaux traits, les proportions gracieuses d'un

corps voluptueusement arrondi, faisaient oublier, il est vrai, ses formes démesurées; mais le feu sombre qui étincelait dans ses yeux noirs avait une expression si terrible, que, malgré son aspect vraiment enchanteur, on ne pouvait se défendre d'éprouver de l'effroi en sa présence. D'épaisses boucles de cheveux noirs flottaient sur son sein violemment agité. Elle appuyait son bras blanc et potelé sur le dossier du trône, et offrait, autant par ses vêtemens lugubres que par sa personne, un contraste frappant avec la princesse mourante. Cette femme était Wlaska, suivante et favorite de Libussa.

A quelque distance, étaient rangés des conseillers et des capitaines, l'artificieux Wrsch, Ctyrad, le Franconien Béringer, chargé d'instruire l'héritier du trône dans le métier des armes, et les notables des états; les uns, arrogans wladikkes; les autres, laborieux zemanns. Tous jetaient des regards inquiets sur leurs souverains qui les avaient convoqués.

Le soleil dardait avec magnificence ses derniers feux sur l'heureuse et riche Bohême, dont les plaines fertiles et les montagnes couvertes de forêts, se déroulaient autour du château de Libin. Un profond silence régnait dans la campagne, il n'était interrompu que par le murmure de la Moldau, qui roulait ses flots, d'un vert foncé, au pied de la montagne.

Appuyée d'une main sur son siège, de l'autre sur celle de son époux et soutenue par ses sœurs, Libussa se leva lentement, et après avoir promené quelque temps ses regards sur l'assemblée, elle parla de la sorte :

— Enfans de la Bohême, je vous ai appelés pour vous voir une dernière fois en ce monde. Mon corps est arrivé au terme de sa carrière, et mon âme est prête à remonter dans sa patrie céleste; que la conviction de nous voir un jour tous réunis sèche nos larmes!

Une vive émotion se manifesta dans l'assemblée. De vieux Bohémiens au teint

bronzé et à longues barbes, se détournaient pour cacher l'attendrissement qui s'emparait de leur âme, ou faisaient entendre des cris de désespoir et de reconnaissance.

— Non Libussa! s'écria Primislaw, je ne puis encore croire à la vérité de tes paroles; comment aurais-je assez de force pour rester privé de la paisible félicité que je goûtais près de toi? Non, Dieu ne t'arrachera pas encore à nous. Ta voix n'est plus, il est vrai, aussi sonore; tes yeux ont perdu leur éclat; l'incarnat de ton visage a fait place à la pâleur; mais ton esprit a toute sa vigueur et son activité, et cette belle figure est loin d'offrir l'image de la destruction.

— Remercions la bonté de Dieu, répondit Libussa, il épargne à ses favoris la douleur de se voir livrés tout vivans à la main décharnée de la mort. Que de fois l'ai-je supplié de ne pas me détruire avant mes derniers instans, de m'accorder à l'heure suprême un visage serein, de me

laisser mon cœur intact jusqu'à la fin. Sa bonté est infinie, il m'a entendue. La mort est au-dessus de ma tête, je la sens qui s'approche; et avant que le soleil se soit caché derrière ces montagnes, j'aurai cessé de vivre.

— Bréla et Therba se jetèrent en pleurs sur le sein de leur sœur, et Primislaw, joignant les mains, vers le ciel, fit cette prière : — Si telle est ta volonté virginale, Klimba, qu'elle s'accomplisse ! Mais du moins, toi, la bien-aimée de ces dieux, conjure-les de me rappeler bientôt de ce monde, qui n'est plus pour moi qu'un désert.

— Non, Primislaw, lui dit Libussa en le regardant avec tendresse, tu vivras, tu dois vivre pour Rezamislaw et pour la Bohême. Mes amis, continua-t-elle en élevant la voix et se tournant vers l'assemblée, je vous remercie de la fidélité et de l'affection que vous m'avez témoignées pendant le cour de mon règne. Je vous remercie d'avoir agréé pour mon succes-

seur celui que j'avais choisi. Que votre obéissance envers Primislaw ne se démente pas, vous trouverez toujours en lui un père.

— L'épée de vos fidèles serviteurs répond de l'obéissance des Bohémiens! cria Wrsch, en arrachant son sabre du fourreau. Le fer est la plus sûre caution du devoir. Mort au rebelle qui ne répétera pas avec moi : Vive notre duc Primislaw!

— Vive notre duc Primislaw! s'écrièrent Ctyrad et Béringer en brandissant leurs sabres; une forêt de glaives brilla dans les airs, et des milliers de voix firent retentir les échos de la montagne. Libussa fit signe à l'assemblée de garder le silence. Se tournant vers Wrsch, elle fixa sur lui des regards si imposans, que l'audacieux wladikke se vit contraint de baisser les yeux. — Ainsi, Wrsch, dit-elle, ta férocité ne saurait se cacher même dans un tel moment; fallait-il troubler jusqu'à mes derniers instans par le cliquetis des armes et par des cris sauvages? L'homme

qui n'obéit que par terreur est un esclave, et son maître ne peut compter sur sa fidélité. J'ai gouverné la Bohême par la douceur, mon époux m'imitera; et toi tu te présentes à mes sujets comme devant une armée ennemie, tu arraches par des menaces des hommages que Primislaw ne devait attendre que de l'affection et de la reconnaissance! Ah! pourquoi t'avons-nous accueilli, orgueilleux fils de Lech! Pourquoi avons-nous souffert que ta race s'établît dans nos paisibles vallons! Et quand tu resterais fidèle et dévoué à ton maître, qui nous répond que tes enfans ne viendront pas enlever aux nôtres ce qu'ils possèdent par la volonté d'Ezech, et le choix de la nation?

Wrsch était demeuré immobile. Libussa plaça sa main sur son front, et ses regards inspirés se fixèrent droit devant elle. C'était l'attitude qu'elle prenait quand il lui arrivait d'avoir des visions prophétiques. — Je vois, s'écria-t-elle, en étendant la main vers le village de Wrschowetz, je

vois le vallon que Wrsch cultive au pied du Libin. C'est le plus riant et le plus fertile de la contrée. Un ciel sans nuage s'étend au-dessus de lui, des épis jaunissans couvrent la terre, et l'abondance a répandu sur lui ses bienfaits. Mais un jour les descendans de Wrsch s'y rassembleront pour détruire les miens; il y coulera des fleuves de sang, et l'on verra s'élever des flammes dévorantes!

— Princesse, dit Wrsch, accablé, ne suis-je pas l'ami fidèle de ton époux; puis-je répondre des maux dont je ne suis point l'auteur, et qu'il me serait impossible de prévenir?

— La haine est héréditaire dans ta race, reprit Libussa d'un ton sévère. Interroge ton cœur, et dis si tu n'espères pas voir un jour la couronne de Bohême sur la tête de tes enfans.

Wrsch jeta, sans répondre, un regard sombre sur sa souveraine, et s'éloigna rapidement.

Primislaw s'approcha de son épouse

en colère et lui reprocha doucement sa sévérité.

— Ne me parle point de Wrsch! s'écria Libussa. Un jour, l'esprit me fit voir des taches de sang sur ton manteau ducal ; ce sang avait été injustement répandu, et c'était Wrsch qui t'en avait souillé. Ah! pourquoi cet homme a-t-il jamais vu la Bohême!

L'agitation violente à laquelle elle venait de se livrer, avait épuisé le peu de forces qui restaient à la duchesse; elle retomba sur son siège en prononçant d'une voix émue ces dernières paroles :

— Honorez le noble Primislaw, honorez mon fils, son successeur; il vous donnera l'exemple de la soumission envers son père, et celui-ci lui apprendra, par ses leçons et son exemple, à se rendre digne de vous gouverner. Fasse le ciel qu'il marche sur les traces de ses aïeux, et que vous ayez pour lui l'affection que vos pères eurent pour eux!

Libussa se tournant alors vers sa sui-

vante Wlaska, lui fit un signe. Celle-ci tira de son sein un parchemin qu'elle présenta à sa maîtresse. Libussa le donna au duc.—Voilà, lui dit-elle, la liste des présens qui doivent être distribués parmi mes femmes; c'était le dernier soin terrestre qui dût m'occuper.

Et posant sa main sur son front, elle se replongea dans le monde fantastique. — Bien des maux seront ton partage, dit-elle alors d'un ton solennel. Hélas! quel sort t'attend après ma mort!

Elle se tut, et son regard tomba comme un glaive de feu sur Wlaska qui, obéissant à une impulsion irrésistible, se précipita aux pieds de sa maîtresse.

— La mort qui s'approche obscurcit ma seconde vue, reprit Libussa d'une voix faible après quelques momens de silence. Que mes restes soient déposés sur le Libin, mon séjour favori; qu'ils soient confiés à la terre, dans le lieu même où je meurs. Adieu cher Primislaw.

L'âme de Libussa s'échappa de ses lèvres,

sur lesquelles Primislaw appuyait les siennes pour la dernière fois, et son corps retomba sans vie sur le trône. Bréla et Therba, se jetèrent en gémissant dans les bras l'une de l'autre, Rezamislaw baisa en pleurant la main de sa mère. Mais la douleur de Wlaska se manifesta avec plus de violence; ses yeux étaient secs : elle poussait des cris plaintifs et se meurtrissait le sein. Les gémissemens du peuple annoncèrent à la Bohême qu'elle venait de perdre sa mère.

Un dernier rayon de soleil brilla derrière la montagne, et le jour disparut.

CHAPITRE II.

Le ciel était couvert de nuages; nulle étoile ne brillait au firmament; le tonnerre grondait au loin, et déjà des éclairs, d'un jaune-pâle, éclairaient, de moment en moment, le visage de Wlaska qui était debout sur une haute montagne, située en face du Libin, armée d'une javeline et près d'un autel en pierres brutes, consacré aux faux dieux.

— Notre duchesse n'est plus, dit-elle d'une voix forte aux nombreuses suivantes de Libussa qui l'entouraient. Nous, que cette bonne princesse a élevées comme

ses filles, nous qu'elle traita toujours en amies, nous nous sommes vues congédiées par son successeur comme des misérables servantes. Notre sort dépend de notre résolution ; elle fera de nous, pour la vie, ou des femmes libres, ou des esclaves. C'est pour prendre une décision irrévocable que je vous ai réunies ici.

Elle se tut. La curiosité de ses auditeurs croissait à chaque instant ; le cercle se resserra et se rapprocha d'elle, pour ne perdre aucune de ses paroles.

—Grâces à la libéralité de Libussa, continua Wlaska, une culture soignée a développé notre esprit; nous possédons des biens ; et tout wladikke ou zemann se trouverait heureux si l'une de nous acceptait sa main; mais ce serait là un sort peu digne d'envie. Ce n'est pas auprès de ces hommes grossiers que nous trouverions le bonheur. J'ai trouvé dans un vieux parchemin de la princesse, cette remarque, que le sort des femmes dépend de la civilisation des hommes. Là où ils

ont conservé leur rudesse primitive, elles sont leurs esclaves; tandis qu'autre part, elles partagent leur autorité, et souvent elles leur commandent. L'esclavage serait notre lot, si ces grossiers Bohémiens nous emmenaient chez eux comme leurs épouses. Chargées de tous les travaux qu'ils méprisent et de ceux qu'il sont incapables de faire, regardées comme des animaux faits pour assouvir leurs desirs et perpétuer leur race, c'est sur nous que tomberait leur colère quand ils auraient manqué un sanglier ou succombé dans un combat, et de rudes traitemens nous attendraient dès que l'ivresse aurait troublé leur raison. Mille fois mourir plutôt qu'une telle existence! Je le vois dans vos regards, mes sœurs, vous pensez toutes comme Wlaska. — Plutôt la mort que la servitude! Ce cri répété avec fureur, fit retentir les échos de la montagne.

Wlaska sourit, et fit un signe de la main pour demander encore le silence. — Vous êtes dignes de connaître les pro-

jets que j'ai formés pour nous replacer au rang d'où l'injustice des hommes nous a fait descendre. Aucune de nous ne subira les lois de l'hymen : nous resterons libres; la concorde régnera parmi nous, et tous nos avantages seront en commun. Ainsi unies, nous formerons une armée qui ne tardera point à devenir redoutable aux hommes, s'ils persistent à nous refuser les droits qui nous appartiennent. Cependant, comme il convient de recourir à la douceur avant d'employer la force, j'ai fait une tentative qui peut nous conduire au but que nous desirons d'atteindre, sans effusion de sang. Primislaw et les siens ont été accoutumés par Libussa à la domination des femmes. J'ai fait offrir ma main à Primislaw. Je m'estime digne de lui, et les présens de son épouse m'ont rendue aussi riche que telle fille de roi, dont il pourrait rechercher la main. S'il accueille ma proposition, alors mes sœurs retourneront sur le Libin, et nous gouvernerons paisiblement la Bohême. S'il refuse, c'est

avec le sabre que nous commanderons; car le sceptre appartient de droit à la beauté et à la sagesse.

— Oui, le sceptre n'est dû qu'à la beauté, s'écrièrent les jeunes filles; honneur à Wlaska, duchesse de Bohême!

Ces acclamations retentissaient encore, lorsque Hobka et Stralka, deux autres suivantes de Libussa, gravirent la montagne et parurent d'un air sombre devant Wlaska.

— Eh! bien, dit-elle, quelle réponse apportez-vous? Comment mon Primislaw a-t-il accueilli nos offres?

— Il n'a pas daigné nous recevoir, dit Hobka, la plus âgée des deux, l'insolent Wrsch nous a chassées au nom de son maître.

— Chassées! s'écria Wlaska pleine de fureur.

— Et voici ses paroles, reprit Hobka : «Si par la suite, a-t-il dit, il prend fantaisie «au noble duc d'épouser la servante Wlaska

« il la fera quérir par ses valets; jusque-là, « qu'elle attende sa détermination. »

— Ainsi, s'écria Wlaska, il a osé joindre l'ironie à l'insolence! Le refus vient, il est vrai, du faible Primislaw; mais Wrsch y a joint le sarcasme : ils porteront tous deux le poids de la vengeance.

La colère étouffait sa voix, elle s'arrêta quelques momens pour calmer l'agitation qu'elle éprouvait.

— Que pouvons-nous entreprendre, dit timidement Hobka ; nous sommes nombreuses et pleines de courage, mais nous n'avons pas de retraite sûre, et à la première défaite, nous serions perdues sans retour.

— Nous y avons songé, répondit Wlaska en montrant du doigt le vallon à l'extrémité duquel s'élevait un fort où brillait une vive lumière. Voyez là-bas le château du vieux Motol. Par mon ordre, Stralka y a mené une intrigue amoureuse, et cette nuit même, on doit nous en ouvrir la porte. Un coup de poignard paiera son

amant de sa peine ; et tout ce qui porte le nom d'homme sera passé au fil de l'épée. Demain, au lever du jour, nous en serons maîtresses.

— Guide-nous donc au combat et à la victoire ! s'écria Stralka, en tirant l'épée qu'elle avait attachée sous son sein ; Primislaw t'a refusé le titre de princesse de Bohême, reçois de nous celui de général.

— Salut à notre général Wlaska, s'écria la troupe féminine, et le bruit du tonnerre se mêlant à leur voix, fit un accompagnement digne de ces cris discordans et sauvages. Puis, ces femmes altérées de sang descendirent joyeusement la montagne pour aller commettre leur premier crime.

CHAPITRE III.

Le jour suivant, le soleil, dont les rayons traversaient les vitraux coloriés du château de Motol, répandait une clarté rougeâtre sur le visage pâle du châtelain à cheveux blancs, étendu sans vie et inondé de son sang, et se réfléchissait sur la vaisselle d'or et d'argent, sur les brillantes armures et les pierreries qui avaient été entassées sans ordre dans la salle principale. Wlaska jetait un regard sur tous ces trésors, et ses pensées l'absorbaient tellement, qu'elle n'aperçut pas sa confidente Stralka, qui s'approcha d'elle d'un air triomphant.

— Le château ne renferme plus un seul homme vivant, dit la suivante. Tous ceux qui n'ont pas été tués ont pris la fuite, et toutes les femmes se sont jointes à nous.

— Bien, répondit Wlaska, en soupesant dans ses mains une immense coupe d'or.

— Ce métal semble avoir beaucoup d'attraits pour toi, répondit Stralka : j'ignorais encore l'amour que tu lui portes.

— Je ne l'estime que comme moyen de parvenir à mon but, dit Wlaska, en souriant avec amertume. Quand la Bohême était pauvre, l'or ne pouvait y avoir une grande valeur ; mais depuis que le regard prophétique de Libussa a découvert dans nos montagnes d'abondantes mines de cuivre ; depuis que des milliers de mains sont occupées sans cesse à les exploiter, l'homme est devenu avide. Je fonde mes espérances sur l'influence de l'or avec lequel on gagne les couronnes.

Elle tomba dans une profonde rêverie.

—Tout, dit-elle, en se parlant à elle-même,

tout se réunit pour m'ouvrir la route du trône. Un rocher seul se trouve sur mon chemin; mais il est aussi difficile à gravir qu'à renverser.

— Que veux-tu dire? demanda Stralka, dont la curiosité était vivement piquée.

Wlaska prit sa confidente par la main, et, la conduisant vers une croisée, elle lui montra silencieusement du doigt les tours de Libin qui s'élevaient orgueilleusement sur l'autre rive de la Moldau.

— Ce serait Primislaw? s'écria Stralka surprise. Quoi! dit-elle en voyant Wlaska baisser la tête en signe d'affirmation, hier encore tu parlais du duc avec un si profond mépris, et aujourd'hui il t'inspire des craintes!

— Des craintes! répéta Wlaska, avec colère; pèse mieux tes paroles à l'avenir. Wlaska ne craint rien, pas même les dieux. Mais je ne puis mépriser celui que je hais. Primislaw est le seul homme que je pourrais estimer. Son caractère est calme, mais

énergique : je l'aimerais s'il n'appartenait à ce sexe que j'abhorre.

— S'il est tel que tu viens de le peindre, dit Stralka, notre entreprise ne serait qu'un acte de folie. Une rébellion contre ce héros nous perdrait sans assurer notre vengeance.

— Sans doute, reprit Wlaska d'un ton amer. Il faut donc le perdre avant qu'il ne nous perde. Connais-tu le chemin qui mène à la retraite de la vieille trude?

— Au nom du ciel! s'écria Stralka, frappée de surprise et d'horreur; vous voulez aller chez cette horrible sorcière!

— Cela t'inquiète, dit Wlaska d'un ton sec. Connais-tu la route de sa demeure?

— Hobka la connaît, répondit Stralka: mais tu ne voudrais pas te rendre auprès de cette femme qu'on regarde comme un mauvais génie, et qui se montre aux hommes pour les corrompre, et livrer leur âme au démon.

— Envoie-moi Hobka, dit Wlaska en ti-

rant de son doigt un anneau. Pour toi, j'ai une mission importante à te donner. Monte à cheval, descends la rive de la Moldau jusqu'au château du wladikke Krason. C'est sa veuve Radga qui y commande. Tu lui remettras cette bague en disant : — Wlaska appelle, il est temps d'envoyer Sarka. Tu donneras un costume d'homme à la jeune fille que Radga te confiera, puis tu la conduiras sur le premier mamelon de la montagne Rouge, au lieu où se trouvent les trois pins. Là, tu m'attendras.

— Tes projets glacent mon courage et me remplissent d'effroi, dit la suivante: de grâce n'appelle pas l'enfer à ton aide; je te le demande à genoux.

Wlaska la releva en souriant d'une manière effrayante, et, la conduisant auprès du cadavre de Motol: —Vois ce vieillard, dit-elle, il ne m'avait point offensée; mais son château m'était nécessaire, je l'ai tué sans pitié. As-tu besoin d'autres preuves pour être persuadée que tous les

moyens me sont bons pour atteindre mon but. Ainsi obéis!

Stralka baissa la tête, et s'éloigna précipitamment.

CHAPITRE IV.

Le bois de la montagne Rouge semblait devenir à chaque moment plus touffu, et la route plus raide et plus escarpée. Wlaska et Hobka s'élancèrent à bas de leurs chevaux, et, confiant leurs montures à la servante qui les accompagnait, elles continuèrent leur route à pied, à travers un sentier étroit et raboteux. Elles marchaient en silence; lorsque tout-à-coup la forêt offrant une large clairière, elles se trouvèrent sur un vaste plateau noir, couvert de branches d'arbres réduits en charbon par un violent incendie, et dont les troncs

avaient été la proie des flammes. On apercevait au loin une masse de rochers grisâtres qui s'élevaient au-dessus des plus antiques sapins de la forêt.

— Au pied de ces rochers se trouve la caverne de la trude, dit Hobka à voix basse et d'un air d'effroi.

— Tu trembles, Hobka, lui dit Wlaska avec mépris. Eloigne-toi ; je saurai bien trouver seule la route. Donne-moi les présens destinés à la trude, et attends ici mon retour.

Hobka remit à sa maîtresse une riche cassette et se retira. Celle-ci traversa la plaine d'un pas rapide, et disparut dans la forêt. Elle se trouva bientôt au pied du rocher, d'où s'échappait avec bruit un torrent qui se jetait dans un gouffre sans fond. La cime du roc avançait tellement sur le torrent, que sa chute semblait proche. Des pierres couvertes d'une mousse épaisse, des ossemens humains, des squelettes d'animaux presque entiers, étaient épars çà et là autour de l'entrée de la ca-

verne. Dans toute la contrée régnait un profond silence, qu'interrompait quelquefois le croassement d'un corbeau, ou le hurlement d'un loup qui lui répondait dans le lointain.

Wlaska s'approcha d'un pas ferme de l'entrée de la caverne, et, posant son coffret sur une pierre, elle frappa trois coups dans sa main. On entendit aussitôt des mugissemens confus, qui peu-à-peu devinrent plus distincts, et parurent se rapprocher. Wlaska prêtait une oreille attentive à ce bruit, lorsque la figure d'une vieille femme parut tout-à-coup à ses yeux. Elle était couverte d'une peau de loup, par-dessus laquelle elle portait une casaque de cuir fauve. Son visage livide était ombragé de quelques mèches de cheveux gris, et ses yeux, d'un rouge ardent, étincelaient dans l'ombre, comme la flamme d'une lampe près de s'éteindre.

— Puissante trude, dit Wlaska d'une voix assurée, toi qui lis dans l'avenir, Wlaska est vènue auprès de toi avec de

riches présens, pour te demander ton secours.

— Que veux-tu de moi, femme cruelle? répondit la vieille sorcière d'une voix criarde.

— Je fais la guerre au duc de Bohême, répondit Wlaska, et je veux des philtres qui détendent les nerfs de mon ennemi et dessèchent la moelle de ses os; qui lui ravissent les plaisirs du jour et le repos des nuits; qui éteignent son énergie; qui le privent de force. Mais que tes charmes lui laissent la vie: il ne mérite point de mourir promptement. Qu'il vive pour souffrir, et que son existence ne soit plus qu'une agonie!

Le visage de la vieille se contracta d'une manière hideuse: elle se précipita sur la terre, agitée par des convulsions affreuses.

— Les esprits m'ont saisie! Eloigne-toi, car ils s'empareraient aussi de toi. Ici leur pouvoir est sans bornes.

Le tonnerre se fit entendre; un éclair brilla; les vents se déchaînèrent avec violence, et la sorcière tomba, privée de

sentiment, à l'entrée de sa caverne. Peu-à-peu elle reprit ses sens.—J'ai évoqué les esprits terrestres, afin de les employer à ton service, dit-elle, et maintenant, je puis te servir comme tu le demandes.

Saisissant Wlaska de sa main décharnée, elle l'entraîna dans le fond de l'antre, et l'introduisit dans une vaste caverne, au milieu de laquelle s'élevait une immense chaudière. La sorcière prit alors une fiole et deux poignées d'herbes, qu'elle jeta dans la chaudière. Des flammes s'élevèrent, et l'eau commença à s'agiter en bouillonnant. La sorcière fit ensuite le tour de la chaudière, trempa à plusieurs reprises sa baguette dans l'eau, et, chaque fois qu'elle y était plongée, on voyait surgir de la vapeur de petites figures fantastiques qui étendaient les bras vers la sorcière, comme pour implorer sa pitié. Mais celle-ci, sans égard pour leurs gestes suppliants, les poursuivait de sa baguette jusqu'à ce qu'elles s'élevassent en tournoyant dans les nuages de vapeur, d'où elles ne tardaient pas

à se précipiter dans l'eau bouillante, ou à disparaître dans les airs.

Cette conjuration achevée, la sorcière renversa la chaudière, et remit à Wlaska les herbes qu'elle y avait placées. — Ces simples sont pour Primislaw, dit-elle. Fais-les placer par une main sûre sous le chevet de sa couche. Prends aussi cette fiole : la liqueur qu'elle contient est d'un effet sûr. Quelques gouttes mêlées à son hydromel tariront en lui toutes les sources de la vie.

— Je te rends grâces, dit Wlaska avec fierté. Si ta science est telle que tu l'annonces, tu recevras une récompense royale. En attendant, accepte cette cassette.

— Et toi, reçois cette liqueur, reprit la sorcière : c'est un somnifère sans égal. Celle-ci est un breuvage amoureux qui fait naître les plus brûlans desirs ; cette autre fortifie le cœur le plus timide. Ma science ne saurait aller plus loin.

—Comment ai-je mérité tant de faveurs? dit Wlaska étonnée.

— Mes présens t'étonnent, dit la vieille avec un affreux sourire; j'avoue que je me sens poussée vers toi par un penchant inexplicable au sujet duquel j'interrogerai les esprits. Dis-moi, jeune vierge, quelle est ta famille?

— Je ne l'ai jamais connue, répondit Wlaska d'un air sombre. Je fus trouvée, il y a vingt ans, dans les bruyères du Libin. Mes yeux venaient de s'ouvrir au jour, et sans doute une mère dénaturée m'avait abandonnée dans ce lieu désert.

La sorcière cacha son visage de ses mains, se précipita hors de la grotte et disparut. Wlaska, restée seule, se hâta de fuir ce lieu d'horreur, et revint trouver sa compagne, satisfaite d'avoir atteint avec tant de succès le but de son voyage.

CHAPITRE V.

Hrnaba, la plus jeune des filles du wladikke, charmante enfant aux cheveux blonds, était assise sous un chêne des jardins de Krason, occupée à broder de riches ornemens. Sa sœur Sarka, dont la noire chevelure couvrait les épaules, s'exerçait avec un vieil écuyer à lancer la javeline, tandis que Domaslaw, leur frère, s'amusait à tirer de l'arc. Un hibou mort, appendu à un sapin, était le but de ses flèches.

— Voyez, ma sœur, s'écria-t-il en s'approchant de Hrnaba; voyez avec quelle adresse je l'ai encore atteint.

— Fort bien! mon frère, dit la jeune fille du ton de l'indifférence.

— Bien, dis-tu? reprit Domaslaw avec dépit, et tu ne daignes pas même regarder où la flèche a touché.

— Je le vois bien, répliqua-t-elle avec douceur, et en l'embrassant. Tu es un excellent archer.

— Tu ne parles ainsi que pour me satisfaire, reprit Domaslaw d'un ton chagrin. La fière Sarka ne daigne pas jouer avec un enfant; toi, ma bonne sœur, tu ne fais pas grand cas du noble exercice des armes, et notre mère ne peut me souffrir...!

— Notre mère? dit Hrnaba d'un ton sévère. Notre mère aime également ses enfans; et pourquoi te refuserait-elle sa tendresse?

— Oh! je sais pourquoi, répondit Domaslaw d'un ton mystérieux et en secouant sa jolie tête; notre vieil écuyer me l'a dit; c'est que mes traits lui rappellent mon père, qui était si méchant et si dur

pour elle, et qui la faisait souvent pleurer. Mais, en suis-je donc la cause, moi?

— Le vieil écuyer est un imprudent, reprit Hrnaba, et il t'a fait sans doute ce conte dans ses nombreux momens d'ivresse. Notre mère t'aime autant qu'elle aime tes sœurs; et si elle se montre sévère envers toi, c'est que tu le mérites souvent par tes désobéissances.

— Je sais pourtant que nous avons raison, le vieil écuyer et moi, assura Domaslaw en essuyant les larmes qui coulaient le long de ses joues vermeilles.

— Et moi, pour te prouver que tu as tort de te plaindre de moi, dit Hrnaba, je veux jouer avec toi, et nous allons tirer l'arc ensemble.

L'enfant courut, en battant des mains, chercher son carquois, et mit aussitôt l'arc et une flèche entre les mains de Hrnaba: mais la jeune fille ajusta gauchement la flèche sur la corde, et tendit l'arc avec tant d'hésitation et de mollesse, que la flèche parcourut à peine la moitié du tra-

jet ordinaire, et, tombant loin du but, s'enfonça dans la terre, du côté des plumes qui dirigeaient son vol.

Domaslaw courut ramasser la flèche, et fier de pouvoir donner une fois des instructions à sa sœur aînée, il lui expliqua la théorie du noble exercice de l'arc, en lui détaillant avec chaleur tous les avantages qui résultaient de la position de l'arc et de la flèche.

Sarka, qui avait terminé ses exercices chevaleresques, s'approcha des deux archers, et les contempla d'un air de dédain en s'appuyant sur son sabre.

— Tu refuses toujours de t'exercer avec moi, dit-elle à Hrnaba, bien que je t'en aie souvent priée. Tu aimes mieux perdre ton temps avec un enfant.

— Un enfant! répétait Domaslaw en frappant du pied avec dépit. Cet enfant deviendra un jour un homme, et il sera votre protecteur à toutes deux.

— Si toutefois j'ai besoin de ta protec-

tion, et si je te la demande, répondit Sarka d'un ton moqueur.

— Tu crois donc que tu pourras te passer d'un protecteur, Sarka? lui dit Hrnaba.

— Oui, sans doute, je l'espère, répondit-elle en brandissant avec fierté son sabre.

— C'est de la belle et méchante Wlaska que notre bonne sœur a appris d'abord toutes ces folies, dit Domaslaw. Chaque fois qu'elle vient rendre visite à notre mère, elle l'entretient de la puissance et de la souveraineté des femmes. Ah! que ne suis-je le duc Primislaw! je la traiterais comme elle le mérite.

— Insolent! cria Sarka en le menaçant et levant la main.

— Tu veux me battre, parce que j'ai parlé contre ton modèle! dit Domaslaw en colère, et, cependant tout ce que j'ai dit n'est que vérité. Wlaska est une méchante femme, toute jolie qu'elle est, et si tu suis son exemple, tu deviendras aussi une méchante fille.

— Attends, petit serpent! s'écria Sarka, je vais t'arracher ta langue de vipère! Dégageant alors son bras que tenait sa sœur, elle voulut se jeter sur Domaslaw; mais celui-ci se sauva avec agilité.

— Pourquoi m'empêcher de le punir? dit Sarka en fureur.

— N'est-il pas ton frère? demanda Hrnaba avec douceur; d'ailleurs, il n'est que trop vrai, ton amour pour Wlaska nous coûtera bien des larmes, et elle te prépare de nombreux chagrins.

En ce moment, Radga, la châtelaine, s'avança vers ses filles. Ses traits amaigris portaient l'empreinte des chagrins profonds qui avaient agité son existence. Elle tenait à la main l'anneau de Wlaska, et était suivie de Stralka et des valets du château. — La demande de Wlaska me cause une vive douleur, dit Radga en jetant sur Sarka un regard douloureux. Cette jeune fille m'est devenue bien chère; mais je respecte des droits mieux fondés que les miens.

Elle embrassa alors Sarka en pleurant. —Wlaska t'appelle, lui dit-elle; elle veut te faire partager ses nobles projets. Consens-tu à te rendre auprès d'elle?

—Volontiers, ma mère, répondit Sarka avec calme. Depuis long-temps, je brûle de quitter cette étroite demeure, et Wlaska saura me guider habilement.

— Quoi! s'écria Hrnaba, tu abandonnerais ta mère, ta famille, le séjour paternel?

— Eh! bien, cette femme te conduira vers cette amie que tu nous préfères, ajouta Radga en présentant sa fille à l'envoyée de Wlaska.

Le vieil écuyer sortant alors de la foule s'avança vers la châtelaine.—Noble dame, dit-il d'un ton respectueux mais ferme, ma fidélité envers mon défunt seigneur et sa famille m'oblige de vous faire connaître tous les dangers que court votre fille. Je connais cette étrangère; c'est la confidente de l'infâme Wlaska, qui s'est révoltée contre notre souverain, et qui s'est

emparée, il y a peu de jours, du château de Motol, dont le maître a été massacré. Devons-nous souffrir que la fille de notre noble seigneur soit livrée à cette furie. Amis, joignez-vous à moi pour que notre jeune maîtresse reste au château de ses ancêtres!

— Misérable vassal! s'écria Stralka en tirant son sabre du fourreau.

— Insensé! dit Radga, crois-tu donc changer ma résolution? Emmène cette jeune fille, Stralka.

Mais l'honnête écuyer reprit avec fermeté: — Je n'ai plus que quelques jours à vivre en ce monde; mais je les exposerai avec joie pour la fille de Krason. Par mes cheveux gris, Sarka restera dans le château de son père!

S'avançant d'un pas assuré vers Stralka, il arracha la jeune vierge de ses mains, et se plaça devant elle.

Sarka leva son sabre sur son vieil instituteur; mais les valets se jetèrent entre elle et le vieillard.

—L'écuyer a raison! s'écrièrent-ils tous;

Sarka ne doit pas être livrée aux folles du château de Motol. Chassons la servante de Wlaska; qu'elle s'éloigne, sinon nous la précipitons dans les fossés!

— Ainsi ces vassaux osent en venir à une rébellion ouverte! s'écria Radga avec rage, et la veuve de Krason n'est plus maîtresse dans son château! Eh! bien, mes fidèles servantes, faites votre devoir, et aidez-moi à ramener ces mutins à l'obéissance.

Dès que cet ordre eut été donné, toutes les femmes, qui étaient en très grand nombre, tirèrent de courtes épées qu'elles avaient cachées sous leurs vêtemens, et se précipitèrent sur les valets. Ces malheureux, sans armes et peu nombreux, succombèrent en peu de momens. Quelques-uns d'entre eux furent tués en combattant; entre autres, le fidèle et honnête écuyer; le reste fut saisi et garrotté; et les servantes placées près des prisonniers, le sabre à la main, ne leur permettaient pas de songer à la fuite.

— Il faut les faire massacrer tous, dit Stralka en se penchant vers Radga; et aussitôt celle-ci se tourna pour donner l'ordre fatal; mais Hrnaba s'écria en se jetant à ses pieds: — Grâce! grâce pour ces malheureux! Ce n'est que par fidélité envers notre famille qu'ils se sont rendus coupables, et ma mère ne voudrait pas punir de mort une telle faute.

Radga jeta sur sa fille un regard de tendresse, et la serra dans ses bras après l'avoir relevée. Se tournant alors d'un air majestueux vers les valets, elle leur ordonna de quitter sur l'heure le château, et de jurer de ne jamais porter les armes contre la ligue des femmes. Les malheureux prisonniers prêtèrent le serment, et furent conduits jusqu'aux portes par les servantes, qui les chassèrent avec mépris; puis Radga serra sa fille contre son cœur, et fit signe à Stralka d'emmener sa proie.

CHAPITRE VI.

STRÁLKA et Sarka, vêtues d'habits d'hommes, venaient d'arriver au lieu désigné par Wlaska, lorsqu'elles l'aperçurent qui descendait à cheval la montagne avec son guide Hobka. Lorsque Wlaska reconnut la jeune fille, elle s'élança à terre, courut vers elle et la pressa dans ses bras. — Sois la bien-arrivée, ma fille, lui dit-elle; enfin, te voilà de nouveau près de moi, et jamais nous ne serons plus séparées.

— Quoi! je resterai toujours près de toi, chère Wlaska? demanda la jeune fille en l'embrassant. Depuis ma première en-

fance, je n'ai jamais trouvé de bonheur que près de toi, et ta présence seule me faisait supporter le séjour du château de mon père.

— Voix sacrée de la nature, s'écria Wlaska en étouffant Sarka de caresses, tu te fais donc encore entendre! Je te remercie, dit-elle en tendant la main à Stralka. Celle-ci lui raconta tout qui s'était passé quelques heures auparavant au château de Krason.

— Cette Radga s'est toujours montrée trop faible! s'écria Wlaska avec humeur. Les hommes sont tous nos ennemis : les épargner, c'est trahir notre sainte cause. Cependant, par cette action, elle s'est brouillée sans retour avec le duc; elle est devenue entièrement la nôtre : c'est là ce que je devais desirer. Maintenant, il faut agir avec promptitude.

Elle prit Sarka à l'écart, s'entretint longuement avec elle, et lui remit les simples et le breuvage que lui avait confiés la trude.

— Prends de nouveau cette jeune fille en croupe sur ton cheval, dit Wlaska à sa confidente. Transporte-la jusqu'au pied du Libin; là, elle te quittera pour remplir la mission importante que je viens de lui confier. Tu attendras son retour, et tu la rameneras au château de Motol.

— Adieu, ma mère, s'écria Sarka en se jetant dans ses bras.

— Mon enfant, dit Wlaska, que ce baiser soit le gage du succès de ton entreprise. L'adresse et la ruse sont les seules armes qu'il te soit permis d'employer. Je sais qu'elles sont indignes d'une cause comme la nôtre; mais nous serons bientôt assez puissantes pour combattre ouvertement.

Stralka s'élança sur son cheval, fit monter la jeune fille derrière elle, et se dirigea sur le chemin qui conduisait au Libin. Wlaska en proie à une violente agitation, les suivit long-temps des yeux. — En joueur désespéré, se dit-elle, je viens de

risquer, pour le succès de mon entreprise, le plus précieux de mes joyaux; mais aussi je suis sauvée si je gagne le coup!

CHAPITRE VII.

Le duc Primislaw était assis sur son trône, dans la grand'salle du château de Libin. Son visage était appuyé sur une de ses mains et il semblait plongé dans une rêverie profonde. A ses côtés, se tenaient Rezamislaw, son gouverneur Béringer, Wrsch et Ctyrad; le premier, capitaine des gens d'armes; l'autre, conseiller du prince; tous couverts de leurs armes. Les portes s'ouvrirent, et les principaux wladikkes et zemauns de Bohême entrèrent en foule, et se rangèrent autour de la salle, attendant dans le plus profond silence que le duc prît la parole.

— Mes fidèles sujets, dit Primislaw, le bruit public vous a sans doute appris que Wlaska et les autres servantes de la duchesse ont déclaré la guerre à notre pays, et se portent aux plus affreux excès. Déjà, elles ont massacré Motol et tous les siens; elles sont occupées maintenant à envoyer sur toutes les routes des émissaires, chargées de rassembler toutes les femmes et les filles perdues qu'elles rencontrent. Déjà, elles osent construire, comme pour me braver, un fort sur la montagne qui s'élève en face de ce château, et s'assurent ainsi une retraite presque inaccessible, d'où il leur sera facile de faire des excursions dans le pays, et de le ravager. Braves Bohémiens, prenez donc vos armes; faites monter vos vassaux à cheval, vous, wladikkes; et vous, zemanns, quittez vos paisibles travaux, et marchez avec tous vos serviteurs vers le Libin. Je me mettrai à votre tête avec mon fils et mes trabans, et nous étoufferons ainsi à temps un incendie qui peut nous dévo-

rer tous, et causer la ruine de ce royaume.

Dès que Primislaw eut fini de parler, il s'éleva parmi les états une sourde rumeur. Les Bohémiens se regardaient entre eux, et souriaient: enfin Samoslaw, l'un des principaux wladikkes, quitta sa place, et s'avança vers le duc.

—Nous avons, dit-il, entendu parler de la farce que jouent les servantes de dame Libussa; et, bien que la renommée ait sans doute beaucoup ajouté à la vérité, il semble certain que ces femmes sont quelque peu folles, et qu'elles ont inventé un jeu qui leur plaît par sa nouveauté. Mais gardons-nous bien de considérer la chose comme sérieuse; car alors elle pourrait le devenir. Ne prenez point cela tant à cœur, monseigneur; laissez ces folles mener quelque temps ce genre de vie, et bientôt elles s'en lasseront. Les femmes, d'ailleurs, ne peuvent long-temps s'accorder entre elles: la discorde ne tardera point à éclater dans leur camp, et vous les verrez alors à vos pieds solliciter leur pardon.

— Samoslaw, dit le duc d'un ton sérieux, vous traitez bien légèrement un évènement qui a déjà fait couler le sang innocent. Le meurtre de Motol est horrible; il nous appelle à la vengeance.

— Que nous importe Motol? s'écria Samoslaw. Puisqu'il s'est laissé vaincre par des servantes, il mérite son sort. Honte à l'homme qui n'a pas assez de courage pour vaincre une méchante femme. Ce n'est pas pour des guerres de ce genre que des Bohémiens se mettront jamais en campagne. Notre temps et nos gens nous sont trop précieux pour que nous les employons à combattre une poignée de femmes.

— Misérable égoïsme! s'écria douloureusement Primislaw. Pensez-vous que ces femmes, qui ne vous attaquent point aujourd'hui qu'elles se voient encore faibles, vous épargneront lorsqu'elles se verront en forces. Je vous le dis, cette rébellion menace des plus grands maux, non-seulement les vallées qui entourent le Libin, mais la Bohême tout entière.

—Je crois, monseigneur, reprit Samoslaw avec un sourire, que vous faites trop d'honneur à cette Wlaska, en la supposant capable de concevoir et d'exécuter des plans aussi gigantesques. Cette femme orgueilleuse est heureuse de pouvoir braver son souverain, de lui inspirer des inquiétudes; mais cet état de choses ne saurait durer, et vous la dompterez bientôt sans avoir besoin de nos secours.

— Vous connaissez mal les projets et les plans de Wlaska! s'écria Primislaw. Parle, Wrsch, dis ce que tu as vu, ce que tu as entendu au milieu de ces femmes.

Wrsch prit la parole. — Travesti en paysan, dit-il, je me rendis à Motol, et sur la montagne où s'élève la nouvelle forteresse, que les femmes ont nommée Diewni-Magdebourg ou le Château des Servantes; j'ai admiré la profondeur de ses fossés, la hauteur et l'épaisseur de la structure de ses tours. Si cette citadelle s'achève nous verrons bien des crânes bo-

héméns se briser avant qu'elle tombe en nos mains. Wlaska elle-même dirige les travaux, et met la main à l'œuvre.

— Laissez ces femmes élever des forteresses, s'écria Samoslaw en riant. Lorsque leurs désordres deviendront trop dangereux, nous nous montrerons, et, après tout, c'est pour nous qu'elles auront travaillé à grand'peine à élever de bons châteaux.

— Quand le rempart fut achevé, continua Wrsch, Wlaska y fit apporter un siège d'or massif, s'y plaça et tint un discours à ses servantes, comme elle l'avait vu faire à Libussa, quand la duchesse haranguait les états. Ses paroles étaient pleines de force, et l'art avec lequel elle excite l'enthousiasme, annonce une âme forte et hardie.

— Que de choses une femme ne peut-elle pas dire en une heure! s'écria Samoslaw. De ce côté, le sexe féminin l'emporte toujours sur le nôtre.

— Elle prétendait, reprit Wrsch, qu'elle

réunissait en elle sèule les connaissances et le savoir des trois filles de Krok : le regard prophétique de Libussa, l'art de guérir que possède Bréla, et la seconde vue de Therba ; et qu'elle surpasserait les trois sœurs dont elle avait été l'écolière. Puis elle déclara ses véritables intentions à l'assemblée, continua Wrsch, et lui fit part de ses projets. Elle veut soumettre ou exterminer tous les hommes, se faire ensuite reconnaître comme duchesse de Bohême, et combler d'honneurs les femmes qui la seconderont.

A ces mots, les wladikkes et les zemanns se livrèrent à l'hilarité la plus vive. L'excellente duchesse que la servante Wlaska! cria Samoslaw en se frappant les mains. Elle veut imiter la princesse Libussa ; mais en vérité, je ne pense pas qu'il y ait là de quoi s'effrayer.

Wrsch reprit la parole. — Son discours atteignit son but, dit-il : il fut unanimement applaudi, et les servantes jurèrent qu'elles donneraient leur vie pour Wlaska

et qu'elles se consacraient toutes à son service.

— J'aurais voulu entendre tout cela, dit Samoslaw en riant. Ces furies devaient faire un terrible vacarme.

— Wlaska n'est pas aussi faible que vous le pensez, dit Wrsch; sa troupe augmente chaque jour. Quand une servante ne veut plus rester avec ses maîtres, quand une femme se déplaît auprès de son mari et ne veut plus vivre dans sa maison, elles se réfugient au Diewni. Le matin, durant plusieurs heures, Wlaska exerce ses femmes au maniement des armes, et j'ai vu de ces servantes qui, pour dresser un cheval et lancer une javeline, ne le cèdent en rien aux hommes les plus adroits.

— Vous prenez beaucoup de peine pour nous effrayer, Wrsch, dit Samoslaw d'un ton railleur, je ne saurais vous en vouloir. Il faut qu'un général de l'armée ducale ait une bonne guerre, pour avoir quelque importance. En temps de paix,

vous êtes de triste sires, mais en campagne, vous régnez en despotes, et vous pouvez alors disposer à votre gré des biens et de la vie des vassaux de votre maître; mais c'est justement là ce dont nous nous soucions fort peu, nous autres Bohémiens. Votre arrogance nous semble plus dangereuse et plus insupportable que la folie de ces femmes.

—Insolent vassal! s'écria Wrsch en portant sa main à son sabre.

—Ici ou en tout autre lieu, répondit Samoslaw d'une voix grave en imitant le mouvement de Wrsch, partout vous me trouverez prêt à vous répondre.

—Ignorez-vous donc les lois sur la paix de Dieu? s'écria Primislaw d'une voix imposante, en se levant avec majesté. La main qui tirera le glaive dans l'intérieur des murs du palais ducal tombera sous la hache, avec la tête de l'agresseur.

Les deux adversaires se retirèrent aussitôt à quelques pas, et remirent dans le

fourreau leurs sabres qui en étaient déjà à moitié tirés.

— Ainsi donc, nobles Bohémiens, dit Primislaw, vous persistez dans ce funeste aveuglement ? La voix de votre prince n'a-t-elle plus d'empire sur vous, que vous restiez sourds à ses avis ? Votre folle sécurité coûtera des flots de sang à ce malheureux pays.

— Mon noble seigneur duc, répliqua Samoslaw avec franchise, nous ne doutons pas que vous n'ayez en vue le bien de la Bohême ; mais nous ne pouvons en vérité redouter ces jeunes filles. Qu'elles osent attaquer mon château, elles verront avec terreur la différence qui existe entre un vieillard et un guerrier expérimenté : quant à celles qui se trouvent dans l'intérieur de mes remparts, je saurai les tenir en respect. Suivez donc notre exemple, demeurez paisiblement dans ce château, et souvenez-vous de mes paroles. Les femmes détruiront elles-mêmes les femmes ; et alors, vous aurez la paix dans

le pays sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

—Samoslaw a-t-il parlé au nom de l'assemblée? demanda Primislaw.

—Oui, oui! s'écria-t-on de toutes parts, le ciel nous préserve de nous mettre en campagne! Que les femmes attaquent les femmes! répétèrent-ils avec de grands éclats de rire.

—Cette résolution cause le malheur de la Bohême! s'écria Primislaw plein de colère. Que la faute en retombe sur vous! Hommes des états, retirez-vous; votre présence ne nous est plus nécessaire.

Les membres des états se séparèrent en se raillant entre eux des excès de prudence du prince, et Primislaw se laissa retomber sur son trône, épuisé de fatigue et de chagrin.

—Les misérables! s'écria Wrsch; leurs bestiaux et leurs champs sont tout ce qui les touche; avant que les servantes aient enlevé leurs troupeaux et ravagé leurs terres, nul ne voudra prendre les armes.

Je serais tenté, noble seigneur duc, de vous proposer de vêtir quelques centaines de trabans en femme, et de les lâcher sur les terres de ces riches wladikkes et de ces zemanns indolens. C'est le seul moyen de faire sortir ces escargots de leurs coquilles.

— Que je n'entende jamais de semblables propositions! dit Primislaw indigné. Que le ciel me préserve d'user de semblables moyens!

— Mais, dit Ctyrad, les choses ne peuvent rester en cet état. Attaquons ces femmes aujourd'hui même avec les troupes dont vous pouvez disposer sans l'assistance de ces faibles états; notre cause est bonne, et notre valeur nous assurera la victoire.

—Attaquons! s'écrièrent à-la-fois Rezamislaw et Béringer transportés de joie, en frappant sur leurs sabres.

— Je ne saurais partager cette ardeur, dit Wrsch; à peine avons-nous deux cents hommes en état de combattre, et déjà

Wlaska a sous ses ordres huit mille femmes bien armées et exercées, dont l'enthousiasme est journellement exalté par les breuvages infernaux qu'elle leur distribue. Le château de Motol, où elles se trouvent, est l'un des plus forts de cette contrée; celui qu'elles construisent sur la montagne, est déjà presque imprenable. D'ailleurs, Wlaska possède plus de talens et de prévoyance que vous ne le pensez; nous serions repoussés, et notre faiblesse une fois démontrée, on ne sait jusqu'où pourrait aller leur audace.

— Si les soldats vous manquent, dit Béringer, je sais où en trouver. La Franconia, mon pays natal, ne manque pas de bras habitués à manier le sabre, et qui ne sont aujourd'hui sous aucune bannière. Si le duc veut m'autoriser à lever des hommes en son nom, et me donner quelques milliers de pièces d'or, je lui conduirai avant peu quelques centaines de braves soldoyers.

— Malheur au prince qui a recours à

de semblables ressources! s'écria Primislaw. Puisque les états nous empêchent de courir aux armes, nous attendrons derrière nos remparts l'issue de ces évènemens.

— Je ne reconnais pas mon noble duc, dit Wrsch d'un air étonné; qu'est devenu son esprit entreprenant, sa vieille ardeur guerrière? La mort de dame Libussa a-t-elle éteint son énergie, abattu son courage?

—Hélas! dit Primislaw; depuis la mort de Libussa, la vie a perdu pour moi tous ses charmes; j'éprouve des souffrances et un abattement qui me font espérer que le moment où je la rejoindrai n'est pas éloigné.

— Ne parlez pas ainsi, mon père! s'écria Rezamislaw en pleurs et en couvrant de baisers la main du duc, tandis que ses serviteurs le regardaient d'un air de compassion.

—Quoi qu'il en soit, continua le prince, toutes mes actions, toutes mes pensées

auront pour but le bien de cet état. Mon honneur seul ne sera jamais sacrifié ; et j'aime mieux succomber, vaincu par des femmes, que de garder le trône par des moyens indignes de moi! A ces mots, il tomba sans mouvement sur son siège.

— Qu'on cherche Bréla ! s'écria Rezamislaw : elle seule peut le secourir.

Béringer se précipita hors de la salle.

— Que Dieu l'appelle donc à lui, dit Wrsch avec humeur. Mieux vaut la mort qu'un vie sans gloire!

— L'étoile de Libussa a disparu, dit Ctyrad à voix basse, et l'horizon de la Bohême se rembrunit chaque jour.

CHAPITRE VIII.

Les remparts du Diewni retentissaient des accens de la joie. Une foule de jeunes et nobles Bohémiens, tenant les belles servantes enlacées dans leurs bras, parcouraient gaîment les vastes salles, au son animé des cors et des clairons. D'autres vidaient des coupes d'hydromel qu'avaient d'abord effleurées des lèvres de rose, ou se promenaient dans les bosquets avec leurs jeunes maîtresses.

Wlaska, retirée dans une tour, était étendue sur sa couche de peaux d'ours, comme une lionne en repos, et prêtait

l'oreille en souriant aux sons joyeux qui se faisaient entendre au loin. A ses pieds était accroupie sa confidente Sarka qui, tenant sur ses genoux un vieux rouleau de parchemin, lisait à sa maîtresse d'antiques histoires des temps passés.

Elle en vint à ce passage : « Mais Theseus, duc d'Athènes, eut à soutenir la « guerre non-seulement contre des hommes, mais encore contre de vaillantes femmes, nommées les Amazones. Elles vinrent « par la mer d'Asie, dans la Grèce, sous la « conduite de leur reine Hyppolite, et allèrent mettre le siége devant Athènes. « Là il y eut une bataille sanglante, où les « Athéniens se virent près d'être vaincus, et « bon nombre de ces vaillantes Amazones « perdit la vie : on les ensevelit en ce lieu « qui prit, dès-lors, le nom d'*Amazonium*, ou le Sépulcre des femmes.

— Une glorieuse tombe sur la terre ennemie, après un combat opiniâtre, vaut bien une victoire, dit Wlaska.

— Mais pourquoi, demanda Sarka, ces

Amazones attaquèrent-elles ces hommes qui leur étaient inconnus, et dont elles n'avaient point reçu d'injures?

— Livrer le combat à ses oppresseurs, est un devoir sacré, répondit Wlaska. Continue.

«Les défaites qu'éprouvèrent les Ama-
« zones ne les rebutèrent pas, poursuivit
« Sarka. Elles vinrent de nouveau se mettre
« en bataille, et les Athéniens furent re-
« poussés jusqu'au bourg des Euménides.
« Mais Theseus, qui commandait l'aile
« droite, défit avec ses archers le corps
« d'armée qui lui était opposé, et la ba-
« taille demeura encore indécise.

« La guerre, continua Sarka, se soutint
« pendant quelque temps avec des avan-
« tages égaux, et l'on en vint à parler de
« paix, laquelle fut bientôt conclue. De-
« puis ce temps, les Amazones furent,
« durant longues années, chantées par
« les Athéniens, et l'on offrait des sacri-
« fices aux mânes de celles qui avaient
« péri à Amazonium. Pour le duc Theseus,

« il épousa Antiope, une des plus consi-« dérables d'entre les Amazones, et il en « eut un fils, nommé Démophon, qui « succéda à son père, et devint à son « tour seigneur de l'Attique. »

—Une Amazone, dit vivement Wlaska, devint duchesse d'Athènes. Ses femmes furent donc victorieuses, et c'est de leur générosité que les hommes obtinrent la paix. C'est là ce que je voulais aussi; mais Primislaw ne l'a pas voulu, et maintenant il n'est plus temps de partager le trône.

En parlant ainsi, un feu sombre étincelait dans ses yeux. Sarka prit doucement sa main. — Tu es si bonne pour toutes celles qui t'environnent, lui dit-elle, si tendre pour Sarka; d'où vient donc la haine que tu nourris contre les hommes?

— Oui, je les hais, s'écria Wlaska, en portant sa main sur son sein qui battait avec violence. Un jour tu apprendras le motif de ma haine. Pour toi, jouis, pendant quelques années encore, du bonheur que donnent la jeunesse et l'inexpérience. Il

est des maux qui vieillissent le cœur avant l'âge, qui le glacent et le flétrissent: ma tendresse te garantira de ce supplice.

— Mais comment, dit Sarka, comment s'accorde ta haine pour les hommes avec les visites de ces jeunes wladikkes, qui viennent journellement dans ce château, où ils reçoivent de nos jeunes filles un accueil si gracieux, et où les fêtes se succèdent avec rapidité, pour rendre ce séjour agréable à nos convives?

— Mon enfant, dit Wlaska en souriant, n'as-tu jamais vu dans la forêt de Krason, la cabane d'où l'on fait la chasse aux ours?

— Sans doute, répond Sarka, je l'ai vue plusieurs fois. Elle est située au milieu d'un hallier, bâtie sur de gros pieux garnis de pointes de fer, construite en lourdes solives, et environnée de fortes palissades. Les chasseurs, placés aux barbacanes qui servent de croisées, attendent les ours qui ne tardent pas à venir se jeter sur les animaux morts qu'on a eu soin de placer à peu de distance de la baraque, et la

flèche les atteint à coup sûr, et sans danger pour l'habile archer, caché derrière les murs.

— Il en est ainsi de l'homme, dit Wlaska. Les jouissances sensuelles sont la proie qui l'attire, il ne tardera pas à entendre les flèches siffler à ses oreilles.

En ce moment, Stralka et Hobka s'approchèrent.

— Le wladikke Hesky vient d'arriver au château, dit Hobka avec un sourire perfide. Il veut te parler au sujet de la servante qui a quitté son service pour le tien.

— Son arrêt est prononcé, je ne dois pas le voir, répondit Wlaska. Mène-le dans une chambre écartée, qu'on lui donne autant d'hydromel que ces ivrognes peuvent en boire, et que Wradka se rende auprès de lui pour l'égayer. Qu'elle le captive aussi long-temps qu'elle le pourra, et s'il veut enfin avoir une réponse formelle, qu'elle le renvoie à la servante qu'il réclame. Pendant ce temps, Hobka,

tu monteras à cheval et tu courras à toute bride au château du wladikke; là, tu confieras à sa femme que son mari se dispose à la répudier, et qu'il est venu au Diewni pour demander ma main; tu lui conseilleras alors de se venger en se joignant à nous. Va, je compte sur ton adresse.

— Et moi sur la jalousie bien connue d'Erastawa, répondit Hobka en riant. Elle croira aveuglément tout ce que je lui dirai, quand même je ne la servirais que de grossiers mensonges. Pauvre Hesky!

Elle sortit, et Wlaska demanda à sa confidente : Eh! bien, où en êtes-vous avec vos convives?

— Nos plaintes sur ta tyrannie ont fait merveille, répondit la belle suivante. Les deux fils du wladikke nous ont promis, à Hobka et à moi, de se rendre cette nuit sur la rive de la Moldau, en face du Libin, avec vingt hommes résolus, et de nous enlever, soit par ruse, soit par force.

— Et toi, tu prendras à ta suite soixante

de mes femmes bien armées, dit Wlaska; tu les conduiras au lieu du rendez-vous, tu les feras cacher derrière des rochers, et lorsque vos tendres chevaliers se présenteront, vous les attaquerez, et que pas un n'échappe!

— Au nom du ciel...! s'écria Sarka épouvantée.

— Silence, jeune fille! dit Wlaska; je suis la verge que Dieu emploie pour punir. Cette mission est pénible, mais je saurai la remplir.

— Quoi! ces infortunés périraient par trahison! dit Sarka en sanglotant.

— Quel châtiment mérite le convive qui cherche à séduire et à enlever les serviteurs de l'hôte dont il reçoit un accueil amical, dit Wlaska. Ces misérables ne doivent qu'à eux-mêmes la punition qui leur sera infligée, ils l'ont méritée.

—Et s'il ne tenait qu'à moi, dit Stralka, on ne ferait pas tant de façons; nous laisserions ici même, dans ce château, ces jeunes gens s'endormir dans nos bras,

ivres d'amour et d'hydromel, et un bon coup de poignard nous éviterait la fatigue et les dangers d'une rencontre nocturne.

— Le sang ne sera jamais répandu de cette manière sur le Diewni, répondit Wlaska. Primislaw lui-même serait en sûreté dans ces murs : Wlaska ne doit pas enfreindre les lois de l'hospitalité.

La terrible guerrière s'éloigna ; Stralka la suivit un peu confuse, et Sarka s'écria en gémissant : — Hélas ! il me semble déjà entendre siffler leurs flèches, que ne perçent-elles mon propre cœur !

CHAPITRE IX.

Hesky, riche wladikke bohémien, était assis dans la grand'salle de son château, auprès d'une table couverte d'amphores vides et de hanaps pleins d'hydromel. L'envoyée de Wlaska, la belle Wradka, était auprès de lui. Son front était profondément sillonné par les années, et ses cheveux commençaient à blanchir; mais son visage bruni, dont les traits mâles avaient encore toute leur fraîcheur, ses yeux noirs pleins de feu et sa taille élevée, si bien prise que l'âge n'avait pas courbée, lui donnaient encore l'apparence d'un homme dans la vigueur de l'âge.

Il prit d'un air de triomphe le hanap que sa belle compagne, animée par le plaisir, lui présentait en baissant les yeux, et la vida d'un trait. Puis, se levant avec précipitation, il s'approcha d'une fenêtre : — Le soleil descend sur les coteaux, dit-il avec humeur; cette misérable servante ne se retrouve pas, et il ne convient pas qu'un wladikke attende aussi long-temps une arrière-vassale. Dis à ta maîtresse qu'elle me l'envoie bien garrottée au château de Hesky, avant trois jours, sinon, je viendrai moi-même la reprendre.

— Vous pourriez vous repentir d'avoir adressé de semblables paroles à ma maîtresse, répondit Wradka à voix basse : n'importe j'exécuterai cette commission.

— Pour toi, charmante fille, reprit Hesky d'un ton amical, et passant sa main sur les joues brûlantes de Wradka, souviens-toi de la forêt de Hesky; j'y chasse tous les jours, et c'est là que j'espère te rencontrer. Le gibier ne m'occupera pas ces jours-là, je t'assure.

Il reprit alors son sabre, qu'il avait jeté loin de lui, et remit précipitamment son casque.

— Vous avez donc grande hâte de partir, dit Wradka d'un ton ironique : sans doute, le gouvernement de votre femme est fort despotique, puisque vous mettez tant de ponctualité à vous rendre près d'elle.

— Les affaires conjugales sont des mystères qu'on doit respecter, dit Hesky d'un air sévère. Si j'ai quelquefois oublié les devoirs de l'hymen, je sais, en retour, me soumettre à de légers caprices. Mais toi, jeune fille, dont les séductions m'ont rendu coupable, l'ironie te sied mal, et moins qu'à tout autre.

A ces mots, il s'éloigna de la salle. Wradka le suivit des yeux en soupirant, et alla se placer devant un bouclier d'acier poli comme une glace, qui était suspendu à la muraille avec plusieurs autres pièces d'armure. Là, elle remit en ordre quelques parties de son ajustement, et ratta-

cha, autour de l'aiguille piquée dans ses cheveux, les longues tresses noires qui s'en étaient échappées.

En ce moment, Hobka entra. Son visage était sombre et sa démarche abattue.

— Eh bien! lui demanda Wradka, l'incendie est-il allumé dans le cœur d'Erastawa?

— On aura peine à l'avenir à me décider à une semblable mission, répondit Hobka avec humeur. Cette femme insensée s'est montrée aujourd'hui plus sensée que nous: elle connaît la haine de son mari pour Wlaska, et elle savait le motif qui l'amenait au Diewni; elle m'a chassée, en s'écriant qu'on ne lui persuaderait jamais que son époux fût capable de s'abaisser jusqu'à se laisser séduire par une des filles perdues retirées au Diewni.

— En vérité? dit Wradka avec ironie. Cette orgueilleuse femme de wladikke pourrait bien se tromper.

Elle s'avança vers la porte.

— Que veux-tu dire? demanda Hobka avec surprise.

— Je pense, répondit la jeune fille, que la puissante flèche de Wlaska ayant manqué le but, il faudra bien que sa servante en ajuste une autre sur son arc.

CHAPITRE X

Au fond de la forêt qui environnait le château de Hesky, le châtelain était étendu dans les bras de Wradka, dont le regard tendre avait cependant une expression funeste. Il avait déposé sur la mousse épaisse son javelot, son arc et son carquois, que gardaient trois levriers fidèles, et un orme élevé couvrait le couple de son ombre.

— Charmante Wradka ! s'écriait Hesky avec amour, que ne puis-je passer ma vie près de toi !

—Un homme tel que toi devrait-il se contenter de souhaiter, lorsqu'il ne tient qu'à

lui de vouloir? répondit Wradka. Quoi! tu es le wladikke de cette contrée, et tu me laisses partir?

— Comment oserais-je supporter la douleur d'Erastawa, si j'amenais près d'elle une aussi dangereuse rivale? La paix de ma maison serait à jamais perdue.

— Un homme qui mérite ce nom, sait écarter de sa route tout ce qui enchaîne sa volonté.

— Wradka, dit Hesky d'un ton grave en se dégageant des bras de la jeune fille, Erastawa a été la fidèle compagne de ma vie; elle a partagé depuis longues années mes plaisirs et mes peines. Elle m'a donné sept fils qu'elle a enfantés dans les souffrances; elle les a élevés avec une tendresse maternelle: tant qu'elle vivra, elle sera mon épouse, et on l'honorera à Hesky comme la châtelaine et la fille d'une des familles les plus nobles de la Bohême.

— Comme vous vous emportez, dit Wradka en souriant; cette proposition n'était qu'une folie. Me croyez-vous donc as-

sez folle pour préférer le despotisme marital à la douce liberté dont nous jouissons au Diewni? Là, il nous est permis de donner, de reprendre et de donner encore notre cœur : n'est-ce pas là la félicité suprême? Je ne l'échangerais pas contre la couronne de Primislaw, puisqu'elle me vaut ce moment de bonheur.

—Charmante sirène! s'écria Hesky en l'attirant doucement sur son sein. En ce moment, les chiens de chasse levèrent la tête sans quitter leur position, remuèrent la queue en signe de joie, et s'agitèrent doucement, comme le font d'ordinaire ces animaux, à l'approche d'une personne qui leur est connue. Wradka tourna la tête, et aperçut, à peu de distance, une femme bien vêtue et de haute taille, dont le visage était animé de colère et les yeux étincelans de fureur. Elle les tenait fixés sur elle et sur le wladikke qui ne pouvait l'apercevoir. Hobka se trouvait auprès de l'étrangère, et lui montrait avec un sourire de triomphe le couple qu'elles ve-

naient de surprendre. Saisie d'horreur, l'inconnue se couvrit la figure de ses mains, et les deux femmes disparurent.

Wradka jeta sur Hesky un regard qui exprimait à-la-fois la compassion et le courroux.

— Il est temps de partir, dit-elle en se levant, Wlaska m'attend sans doute avec impatience. Adieu Hesky.

Et elle s'avança à pas précipités vers sa haquenée qui était attachée à un arbre voisin, puis, s'élançant en selle, elle jeta un dernier regard au wladikke, et partit comme un trait rapide.

Hesky avait ramassé ses armes, et appuyé sur sa javeline, il restait immobile, les yeux fixés sur la clairière de la forêt par laquelle Wradka venait de disparaître, tandis que ses chiens l'entouraient en bondissant joyeusement.

— Hélas ! dit-il enfin en soupirant ! L'adolescent que la fougue de la jeunesse entraîne au désordre a du moins quelque excuse : mais l'homme dont les

années ont dû amortir les passions, que l'expérience a mûri; le père qui doit le bon exemple à sa famille, quelles raisons peut-il alléguer? Je voyais le bien, je connaissais mes devoirs, et j'ai tout oublié. Que le ciel me le pardonne!

CHAPITRE XI.

Telles étaient les pensées qui occupaient Hesky, lorsqu'il rentra dans son château. Dès qu'il entra dans la cour, ses six fils accoururent au-devant de lui en poussant des cris de joie. Wodboy, jeune homme grave, mais plein de vigueur et d'énergie, et le fougueux Slawosch, traînaient derrière eux un ours monstrueux qu'ils venaient de tuer. Le léger Ptarsko apportait en triomphe une hure de sanglier, armée de défenses formidables, trophée de sa dernière chasse ; l'indolent Milowez et le tranquille Rophon s'appro-

chèrent de leur père, pour lui rendre compte des troupeaux dont l'administration leur était confiée, et Kolo, le plus jeune, vint se jeter dans ses bras, d'un air caressant.

— Mes chers enfans! s'écria Hesky avec effusion, mais non sans un sentiment pénible, et prenant le petit Kolo dans ses bras, il le porta vers le château. Ses autres fils l'entouraient avec orgueil, et les chiens, joyeux de revoir leurs jeunes maîtres, bondissaient sur leurs pas en faisant entendre de bruyans aboiemens. Lorsque cette troupe tumultueuse pénétra dans la grand'salle, la châtelaine, femme d'une haute stature, dont le visage offrait les restes d'une grande beauté, se leva derrière la table en pierre auprès de laquelle elle se trouvait assise, et jeta sur Hesky un regard douloureux.

— Qu'as-tu donc, ma mère? demanda Milowez avec un tendre intérêt, et, s'approchant d'elle, il lui prit la main, qu'il baisa.

— Votre gaîté bruyante s'accorde mal avec la disposition de mon âme, mes enfans, dit-elle en retirant sa main.

Milowez s'éloigna tristement, dit quelques mots à voix basse à ses frères, et ils sortirent tous de la salle en silence, à l'exception de Kolo que son père venait de poser à terre, et qui courut en sautant se placer sur les genoux de sa mère.

Un long silence succéda au bruit, et Erastawa regarda son mari d'un air sombre, tandis que celui-ci cherchait à cacher son trouble, en s'occupant du soin de nettoyer ses ustensiles de chasse, de les visiter et de les accrocher l'un après l'autre à la muraille.

— La chasse a-t-elle été bonne? lui dit-elle enfin d'un ton ironique.

— Non, répondit-il en se baissant vers son chien favori, qu'il caressa. Je ne rapporte pas une seule pièce de venaison.

— Sans doute, reprit Erastawa avec amertume, le gibier que tu as rencontré

était d'une espèce si peu commune, que tu as craint de lui lancer tes flèches. Je me souviens que, dans mon enfance, on me berçait d'histoires de ce genre: dans l'une d'elles, entre autres, un noble chasseur poursuivait long-temps une noble biche blanche, qui finissait par se changer en une jeune nymphe qui récompensait du don de son cœur le généreux veneur qui l'avait épargnée.

Hesky se prépara avec humeur à quitter la chambre.

—Tu es accablé de fatigue sans doute, dit Erastawa, prenant tout-à-coup le ton le plus amical; prends place à mes côtés, et goûte quelque repos. J'ai rempli moi-même ta coupe de l'hydromel le plus vieux, et cette généreuse liqueur te rendra toutes tes forces.

— Elle me soulagera en effet, car une soif ardente me dévore, répondit Hesky en revenant sur ses pas ; et il ajouta avec attendrissement, en songeant à l'offense par laquelle il venait de payer tant de soi-

licitude : — Erastawa, que ne te dois-je pas pour tant de bontés?

En même temps il se plaça près d'elle et lui serra affectueusement la main, tandis qu'il prenait la coupe.—Arrête! s'écria Erastawa avec un accent singulier, et saisissant précipitamment la main qui s'avançait vers le hanap; puis, se levant, elle dit à Hesky : —Garde-toi de boire. A cette heure, la sueur qui découle de ton front te rendrait cette boisson funeste.

—Je suis revenu lentement, répondit-il avec embarras et en baissant les yeux, tandis qu'Erastawa attachait sur lui un regard pénétrant.

—Eh! bien, Hesky, lui demanda-t-elle d'une voix étouffée, répète donc avec moi la prière qu'un fidèle époux doit prononcer avant de vider sa coupe.

« Ainsi que j'ai fidèlement observé la foi « conjugale, ainsi, puisse le ciel répandre « ses bénédictions sur cette liqueur! »

Hesky tressaillit et repoussa, sans répondre, la coupe qui vacillait, et d'où

une partie de l'hydromel se répandit sur la table.

—Tu refuses de prononcer cette prière, dit Erastawa d'un ton sardonique. Bois donc sans prier : les dieux ne récompenseront pas moins ta fidélité!

—Je ne saurais te comprendre, dit Hesky en saisissant la coupe. Vous autres femmes, vous êtes tellement cachées dans vos desseins, qu'on ne sait jamais où l'on en est avec vous.

—Vide ta coupe, dit Erastawa en balbutiant, et, s'approchant de la fenêtre, elle étendit son bras au-dehors, comme pour faire un signe.

—Cette prière te satisfera peut-être, dit Hesky en élevant son gobelet. « Ainsi que « je n'ai cessé de t'honorer et de t'aimer « durant toute notre union ; ainsi, veuille le « ciel m'accorder ses bénédictions ! »

— Arrête! s'écria Erastawa en se rapprochant de lui avec inquiétude, et ne souille pas ta vie par un parjure!

Mais Hesky avait déjà vidé la coupe.

Effrayé des discours de sa femme, il l'examina avec attention, et un secret pressentiment glaça tout son être.

Pendant ce temps, l'enfant s'était approché de la table, et s'étant emparé de la coupe, il la tenait élevée au-dessus de la table, en faisant dégoutter sur ses lèvres le reste de l'hydromel qu'elle contenait. Mais bientôt le gobelet échappa de ses mains, et l'enfant roula sur le sol, en portant ses mains à son front.

— Mon fils! s'écria Erastawa avec effroi.

— Ton hydromel m'a enivré, bégaya l'enfant.... Ah! je crois que j'en mourrai. Et il tomba inanimé dans les bras d'Erastawa.

— Dieu! j'ai empoisonné mon fils! s'écria Erastawa emportée par la douleur maternelle; et l'enfant, échappant de ses bras, retomba sur la terre.

— Ah! monstre! s'écria Hesky d'une voix de tonnerre, tu m'as donné la mort. Et il s'élança sur son sabre; mais au même

moment l'effet du poison le fit retomber sans force sur son siège.

Un grand bruit d'hommes et de chevaux se fit alors entendre dans la cour du château.

— J'ai puni l'innocent avec le coupable! s'écria Erastawa en gémissant, et en se tordant les mains. Est-ce là ton équité, Dieu éternel?

— Et tu as osé commettre un tel crime, Erastawa! dit Hesky d'une voix faible.

— Je t'ai vu aujourd'hui dans la forêt, répondit-elle avec fureur.

— Ah! reprit Hesky en soupirant. Je ne meurs pas innocent, mais ta vengeance est plus affreuse que mon crime. Le remords la suivra rapidement, et jamais ton âme ne goûtera un instant de repos.

— Dieu! s'écria Erastawa presque sans voix, les yeux fixés sur son enfant privé de vie, tandis que le bruit augmentait à chaque moment.

— Je le sens, ma fin approche, dit Hesky en étendant vers sa femme une

main déjà glacée, et moi aussi j'ai besoin de pardon. Mère de mes enfans je te pardonne.

— Tu me pardonnes, infidèle ! cria Erastawa en repoussant la main qu'il lui présentait. Ah! par le dieu du mal, tu t'entends mieux que moi à la vengeance ! Et elle se jeta en gémissant sur son malheureux enfant qui ouvrait une dernière fois les yeux, et regardait douloureusement sa mère.

En ce moment, Hobka se précipita dans la salle. — Tout est prêt, dit-elle ; et toi l'es-tu aussi ?

— Oui, je le suis, et l'enfer m'attend, répondit Erastawa d'une voix terrible.

— Ah! maintenant je vois tout, ce coup m'est porté par le fléau de mon pays! dit Hesky avec un sourd gémissement, et ses yeux se fermèrent.

— Ta douleur, dit Hobka en relevant Erastawa, ta douleur se calmera bientôt au milieu de la glorieuse carrière que tu vas parcourir, et dont tu ne connais pas

encore les charmes. Mais point de délais, nos instans son comptés. A cheval.

S'emparant du bras d'Erastawa, elle l'entraîna avec force vers la porte.

Mais les cinq fils de Hesky, animés de la plus violente fureur, s'opposèrent à leur passage. — Ma mère, s'écria Wodboy en courroux, viens mettre fin à la querelle qui s'est élevée entre nous et les servantes, si tu veux empêcher les plus grands désordres. Toutes ces filles sont devenues insensées. Elles se sont emparées des armes qui se trouvaient dans la galerie, elles ont fait sortir tous les chevaux et veulent abandonner le château, en prétendant qu'elles ont reçu tes ordres pour ce départ.

— Mes fils! s'écria la mère avec la fermeté du désespoir: votre père n'est plus; votre frère se débat contre la mort. Portez-lui des secours, peut-être seront-ils encore utiles; pour moi, mon destin m'appelle sous les bannières de Wlaska, et vous ne me reverrez jamais.

Elle se précipita hors de la salle, et la perfide qui l'avait séduite suivit ses pas. Wodboy, Slawosch et Ptarsko épouvantés coururent vers leur père, tandis que Milowez et Rophon relevaient leur jeune frère. Les gémissemens de ses cinq enfans retinrent, pour quelques momens, l'âme de Hesky prête à quitter son corps. Il ouvrit les yeux, et leur dit, d'une voix mourante. — Dieu ne m'a donc pas abandonné puisqu'il me permet de mourir entre les bras de mes enfans, et qu'il m'accorde la force de leur faire mes derniers adieux. Approchez-vous de moi, entourez-moi tous, que je jouisse encore une fois de votre vue chérie.

Rophon et Milowez placèrent alors sur un siège leur jeune frère, qui paraissait plongé dans un profond assoupissement, et les cinq fils se placèrent, en pleurant, autour de leur père.

— Je me suis rendu bien coupable envers votre mère, mes enfans, continua Hesky. Dieu a voulu me punir, et j'ai reçu

la mort de la main qui m'avait aidé à traverser paisiblement la vie.

— Ciel! s'écria Milowez avec un accent déchirant, c'est notre mère qui a causé sa mort.

Slawosch et Ptarsko s'élancèrent en fureur vers la fenêtre. — Elles sont déjà éloignées, s'écria le fougueux Slawosch; mais nous les poursuivrons, et nous ramenerons cette mère barbare aux pieds de son époux mourant, pour lui faire avouer son crime, et la livrer au châtiment qu'elle mérite.

— Oui, mon frère! courons sur ses traces, s'écrièrent Ptarsko et Wodboy en tirant leurs sabres et se précipitant vers la porte.

— Arrêtez! dit Hesky d'une voix faible, arrêtez! ou ma malédiction vous accompagne!

Les impétueux jeunes gens revinrent aussitôt, maîtrisant, non sans peine, leur rage, et reprirent place auprès de leur père.

— J'ai pardonné à Erastawa, reprit-il ; et la dernière prière que je vous adresse, le dernier acte d'obéissance que j'exige de vous, c'est de lui pardonner également. Que ceux d'entre vous qui m'aiment comme un père a droit de l'attendre de ses enfans, me jurent de ne jamais venger la mort de leur père sur une infortunée séduite par la plus horrible mégère.

— Tu exiges de nous un serment pénible, s'écria Wodboy, mais que pourrions-nous refuser à notre père ? Je jure de t'obéir. Et s'approchant du mourant, il lui serra la main. Slawosch et Ptarsko suivirent son exemple en grinçant les dents ; Milowez et Rophon en versant un torrent de larmes. Il régna ensuite dans la chambre un long et terrible silence, que les faibles gémissemens de Kolo interrompaient seuls de moment en moment.

— Son regard s'éteint. Donne-nous ta bénédiction, s'écria tout-à-coup Wodboy avec désespoir ; et les cinq fils se jetèrent

spontanément à genoux devant le moribond en inclinant leur tête.

— Que le ciel vous comble de ses dons, mes enfans! dit Hesky, et étendant sur eux sa main d'un air solennel: Qu'il vous accorde une vie aussi glorieuse que la mienne l'eût été, sans mes derniers jours! Qu'il vous accorde surtout une fin plus heureuse que celle de votre père! Si une jour mon fils aîné revient de son exil, portez-lui la bénédiction paternelle, et obéissez à sa volonté comme si c'était la mienne. Et maintenant priez Dieu qu'il me donne la paix....

— Mon père, s'écria Wodboy, notre mère te chérissait tendrement, et si de perfides suggestions ne l'eussent égarée, elle n'eût jamais consenti à cet effroyable crime. Nomme-nous le monstre qui excita Erastawa au meurtre de son époux; désigne-le à tes fils, afin qu'ils écrasent sa tête sous leurs pieds.

— Wlaska! dit Hesky en soupirant, et ce soupir fut le dernier.

CHAPITRE XII.

Le duc Primislaw était étendu depuis quelque temps sur sa couche où le retenait sa maladie. Ses belles-sœurs, Therba et Bréla, assises auprès de lui, pleuraient amèrement; et tandis que la première adressait au ciel de ferventes prières pour la guérison de l'époux d'une sœur chérie, Bréla qui s'était emparée du bras de Primislaw, cherchait à lire dans ses yeux languissans la cause de ses souffrances.

— Je serais tentée de maudire ma science, dit-elle enfin avec humeur; elle échoue devant ta maladie. Je n'ai pu même

encore en découvrir la cause, et je désespère de te soulager avant de parvenir à cette connaissance.

— Durant les longues nuits que je passe sans sommeil, dit Primislaw d'une voix éteinte, j'ai souvent réfléchi que mes souffrances commencèrent après avoir bu une coupe d'hydromel, le jour où nous reçûmes la nouvelle de l'assassinat de Motol. Vers ce temps, mes valets ont vu rôder dans le château un jeune homme d'une beauté rare, et mon échanson l'a souvent aperçu près de lui. Il a disparu, et personne ne l'a revu depuis. Si j'avais un ennemi que je pusse soupçonner d'un crime aussi noir, je penserais qu'un poison lent circule dans mes veines.

— Alors, c'est Wlaska! s'écria Therba hors d'elle-même! Elle seule peut avoir commis une telle action.

— Je ne veux pas justifier les fautes de Wlaska, dit Bréla, mais je ne saurais l'accuser. Wlaska, sans doute, a des passions violentes, et elle ne cherche nullement à

les dompter ; mais elle est trop fière et trop courageuse pour se rendre coupable d'un vil assassinat. Cependant, il se peut que les soupçons de Primislaw soient fondés. Un prince équitable et ferme est toujours un obstacle aux projets des méchans, et je cours consulter mon livre pour y chercher les moyens d'adoucir les souffrances qu'endure notre frère.

— Ah ! si tu pouvais procurer à mes nuits un peu de repos, dit Primislaw ! Lorsqu'on me transporte près de cette fenêtre où l'air bienfaisant des montagnes vient pénétrer dans ma poitrine oppressée, mes douleurs sont du moins supportables. Mais quand la faiblesse de mon corps m'oblige à demeurer sur ma couche, alors mes maux me rendent la vie odieuse, et je voudrais voir la mort venir les terminer.

— Ainsi, tes souffrances augmentent sur ta couche, où d'ordinaire les malades trouvent du soulagement, dit Bréla ; et elle se mit à chercher avec soin autour du lit

de Primislaw. Outre les simples que je t'ai prescrites, en as-tu encore employé d'autres? demanda-t-elle tout-à-coup avec effroi.

— Non, répondit Primislaw en souriant péniblement. Je suis déjà assez malheureux de me voir forcé de recourir à un médecin, sans en appeler plusieurs.

— Lève-toi, mon frère, et laisse-moi visiter exactement ta couche, s'écria Bréla; il faut que je m'assure que mes soupçons ne sont pas fondés.

Primislaw se leva, Therba le conduisit auprès de la fenêtre, et Bréla, arrachant les couvertures, trouva plusieurs poignées de plantes desséchées, qu'elle se mit à examiner.

— Voilà, s'écria-t-elle avec indignation, voilà ce qui te prive de ton sommeil! L'art le plus infernal a pu seul présider au choix et à l'arrangement de ces plantes vénéneuses.

— Je vais ordonner à Wrsch de faire les perquisitions les plus exactes, pour

découvrir quelles sont les personnes qui ont approché de cette chambre, dit Therba en s'élançant vers la porte.

— Non! non! s'écria le prince : Wrsch mettrait à la torture tous les habitans de ce château, pour arracher l'aveu d'un crime dont aucun d'eux n'est peut-être coupable, et j'aime mieux mourir sans me venger, que de faire souffrir un innocent. Porte cet ordre à Ctyrad.

Therba sortit.

Après avoir visité de nouveau les herbes avec attention, Bréla prit la main de Primislaw, et examina ses yeux pendant quelques instans.

— Ces plantes sont nuisibles, s'écria-t-elle enfin; mais elles ne peuvent causer ton mal. Le démon Ezernebog lui-même n'eût pu les choisir avec plus d'art et de malice. Mais la mort, il faut que tu l'aies puisée dans la coupe d'hydromel, où le jeune étranger avait sans doute versé du poison!

— La mort! dit le pieux Primislaw en joignant les mains. Hélas! j'aurais bien

voulu vivre assez long-temps pour placer ma couronne sur la tête de mon fils; mais je me soumets sans murmures à la volonté du ciel.

— J'espère remplir tes vœux, reprit Bréla en essuyant ses larmes. Je n'oserais te promettre ta guérison; mais puisque nous avons découvert ces plantes, mes remèdes seront peut-être de quelque efficacité, et j'espère encore prolonger ton existence!

— C'est une misérable vie que la mienne! dit Primislaw; mais c'est pour le bien de Rezamislaw et de la Bohême que je la supporte, et je te remercierai si tu me la conserves.

Le son de la trompette se fit entendre à peu de distance du château, et Bréla regardant par la fenêtre, aperçut un corps de cavalerie assez considérable qui faisait halte au pied du Libin, et qui s'y mit en bataille.

— Quoi! s'écria vivement Primislaw. La guerre est en Bohême, et le duc l'ignore!

Quelques momens après, la porte s'ou-

vrit, et Therba introduisit dans la chambre le grossier Samoslaw.

—Vos conseils, seigneur duc, n'étaient pas tout-à-fait hors de saison, dit-il d'un air confus. Nous commençons à nous lasser de ces femmes qui nous menacent d'une rébellion sérieuse. Nos fils succombent victimes de la trahison; partout on excite les femmes contre les hommes; de toutes parts on n'entend parler que de maris qui ont été trouvés assassinés dans la couche conjugale, et dont les femmes ont disparu pour se rendre au Diewni. Wlaska a eu l'audace de faire publier dans toute la Bohême, que les femmes mécontentes de leurs maris n'avaient qu'à se présenter à Magdebourg, et qu'elles y seraient accueillies. Aussi, partout dans le pays leur mot d'ordre est: « Je vais au Diewni »; et pour qu'un homme marié puisse être sûr de ne pas être assassiné ou empoisonné, il faut qu'il obéisse aveuglément à sa femme. On compte déjà près de 500 hommes en état de porter les armes qui ont

péri par trahison, et il ne restera bientôt à ceux qui survivront d'autre parti à prendre que d'envoyer une ambassade à ces sorcières, de se soumettre, de recevoir d'elles l'investiture de nos biens, et de voir sans murmurer une simple servante monter sur le trône de la Bohême.

—Vous n'avez pas voulu éteindre l'étincelle, dit Primislaw d'une voix imposante, et l'étincelle est devenue un incendie terrible qui dévore notre malheureux pays.

— C'est aussi pour l'éteindre que nous nous sommes mis en campagne, s'écria Samoslaw en frappant sur son sabre. Jusqu'à présent les femmes n'ont rien vu de sérieux; mais nous allons montrer que nos lames sont affilées; alors elles se sauveront en gémissant, et leur comédie sera jouée.

—Votre intention est donc d'attaquer le Diewni à main armée?

—Nous voulons l'attaquer, le prendre, le saccager, le raser, de sorte qu'il n'en reste pas une pierre qui puisse rappeler et

le triomphe momentané des femmes, et la honte de notre sexe.

— Et combien d'hommes avez-vous mis sur pied pour cette entreprise? demanda Primislaw.

— Nous autres wladikkes nous sommes montés seuls à cheval avec nos valets, répondit Samoslaw. Les zemanns sont si indolens que nous n'avons pas eu le loisir de les attendre. Notre troupe se compose d'environ sept cents hommes.

— Et les châteaux du Diewni et de Motol renferment près de deux mille combattans! s'écria Primislaw.

— Des combattans femelles, dit Samoslaw en riant. Combien en faudrait-il de cette espèce pour tenir tête à un homme?

— Ces femmes sont bien exercées, elles sont intrépides et se défendront avec désespoir, répondit Primislaw d'un ton grave. Gardez-vous d'augmenter les maux de la Bohême par une entreprise téméraire; votre mollesse et vos retards lui en ont déjà causé assez. Je convoquerai les ze-

manns, mes capitaines se joindront à vous, et mon fils marchera à votre tête à la place de votre prince.

— Seigneur duc, reprit Samoslaw, nous avons déjà décidé dans notre conseil de guerre, que demain au point du jour nous attaquerions le Diewni. Nous ne nous soucions point d'attendre les paresseux zemanns, et ces désordres ne doivent pas durer plus long-temps. C'est avec joie que nous suivrions votre bannière, mais, pour vos capitaines, nous ne saurions leur obéir. Wrsch a coutume de commander partout en maître, et c'est à quoi nous autres wladikkes, nous ne saurions nous résoudre. Je ne suis pas venu non plus pour vous demander du secours; comme chef de l'entreprise, élu à l'unanimité, j'ai voulu seulement vous soumettre nos projets, qu'en qualité de prince de cet état, vous avez droit de connaître.

— Samoslaw, dit Primislaw, tu n'es point un séditieux, tu n'es point un traître, mais tu es un insensé, et tu vas cau-

ser notre ruine et la tienne. Par le ciel! si vous commencez demain cette guerre, vous courez droit à la mort. Ni vos forces ni votre habileté ne vous préserveront des coups de Wlaska. Vous succomberez, et votre chute fixera le destin de la Bohême; car mes pacifiques Zemanns n'ont de courage que quand ils se fient au grand nombre.

— Les choses n'en viendront point là, noble seigneur. Ayez confiance en vos wladikkes. Demain, Samoslaw vous apportera la tête de Wlaska, et alors vous lui rendrez plus de justice.

A ces mots, il s'inclina légèrement, et se précipita hors de la salle.

— Malheureuse Bohême! dit Primislaw avec un profond soupir. Tes propres enfans causent ta perte, et ton prince ne peut rien pour toi.

— Samoslaw attaque demain le Diewni! s'écria le jeune Rezamislaw, en s'élançant dans la chambre du duc. Mon bon père, permets-moi de le suivre.

— Non, mon fils, répondit Primislaw. Ta vie appartient à ta patrie, qu'un jour tu dois gouverner. Je ne veux point te perdre dans cette guerre.

— Ma vie vous répond de la sienne, dit Béringer qui avait suivi Rezamislaw. Ma poitrine lui servira de bouclier.

— L'assurance que tu me donnes, Béringer, ne m'offre que la perspective de pleurer sur deux cercueils. A Dieu ne plaise que les premiers pas de mon fils dans la carrière des armes soient marqués par une défaite!

— Toutes mes recherches ont été vaines, dit Ctyrad en entrant. Les soupçons ne peuvent tomber que sur le jeune étranger qui vint autrefois au Libin. Quelques-uns de mes gens assurent qu'ils ont reconnu en lui une jeune fille.

— C'est donc de cette montagne là-bas que part le coup mortel! s'écria Therba.

— Non, non, dit Bréla. Wlaska peut combattre les hommes en rase campagne; mais empoisonner l'époux de sa bienfai-

trice, de sa seconde mère, elle en est incapable!

— Laisse-moi partir avec Samoslaw, mon père! demanda de nouveau Rezamislaw d'un ton suppliant.

Mais Primislaw ne l'entendit pas; car il venait de retomber en faiblesse, et sa tête blanchie avant l'âge était appuyée sur le bord de la fenêtre.

— Cesse, Rezamislaw, cesse tes prières! s'écria Therba, en fixant avec un regard inspiré la contrée qui s'étendait autour du Libin. Ton père a raison de se refuser à ta demande. Le ciel se couvre d'épais nuages; les oiseaux font retentir les airs de leurs cris sinistres; le soleil dardera demain sur le Diewni de sanglans rayons.

CHAPITRE XIII.

Le jour de la bataille était arrivé. Wrsch, sous le costume et l'armure d'un simple écuyer, suivait au pas de son léger cheval polonais, le vallon qui séparait le Diewni des montagnes voisines; et perçant la visière de son casque, ses regards se portaient avidement de tous côtés pour découvrir les mouvemens de l'ennemi. Il ne tarda pas à apercevoir sur le revers d'une colline, un guerrier étendu au pied d'un vieux chêne, auprès d'une source limpide. Ses armes étaient suspendues aux branches de l'arbre, et à quelques pas de là, son

vigoureux coursier paissait au milieu d'une herbe touffue. Wrsch s'avança vers l'inconnu, et, ayant levé sa visière, il lui adressa quelques mots courtois. L'étranger lui répondit froidement, et reprenant son sabre, le plaça auprès de lui.

—J'espère, dit Wrsch s'élançant à bas de son cheval, que vous permettrez que j'attende ici le lever du soleil.

—Il y a suffisamment de place sur la terre de Bohême, répondit l'inconnu d'une voix sourde; mais personne ne doit envier celle qu'un autre occupe. Pour moi, je ne saurais vous procurer aucun agrément; je parle peu, et le moins possible avec ceux que je ne connais pas.

Wrsch s'était assis près du guerrier; il l'examina avec attention. C'était un homme dont les formes annonçaient la vigueur: son armure était de l'acier le mieux trempé et le plus brillant, et annonçait un officier de haut rang. Des cheveux noirs tombaient en boucles épaisses sur son front que le soleil avait bruni, mais dont

les traits étaient pleins de noblesse, bien qu'ils portassent l'empreinte de plusieurs cicatrices profondes. Ses yeux noirs étaient fixés avec distraction droit devant lui; mais voyant que le nouveau-venu le regardait avec attention, il leva tout-à-coup sur lui des regards menaçans.

— J'ai du plaisir à contempler votre figure martiale, dit Wrsch qui s'aperçut de ce mouvement. Vous m'avez l'air d'un brave guerrier, et je serais presque tenté de vous engager à vous ranger sous les bannières de notre duc.

— Votre duc ne vous en saurait pas sans doute meilleur gré que moi-même, répliqua l'étranger en souriant amèrement. Il y a dix ans qu'il me condamna à un bannissement perpétuel.

— Et quel est votre nom? demanda vivement Wrsch.

— Je n'en ai point pour un soldat de Primislaw, répartit l'étranger en se détournant avec humeur.

— Mais, dit Wrsch d'un ton hautain, je

suis surpris qu'un proscrit ose se montrer en-deçà des frontières de Bohême.

— Le desir d'un fils qui veut embrasser ses parens, avant qu'ils quittent la terre, est plus vif que la crainte des rois, répondit l'étranger sans changer de posture.

— S'il en est ainsi, dit Wrsch, acceptez mes offres. Nous vivons dans un temps de troubles et de désordres; Primislaw a besoin d'hommes de guerre et une bonne épée racheterait facilement les fautes de celui qui la porte, s'il voulait jurer de servir fidèlement notre maître.

— Et qui vous dit que je demande mon pardon? s'écria l'étranger avec colère. Primislaw a puni une faute de jeunesse avec la sévérité d'un tyran. Jamais je ne servirai sous ses bannières, et, s'il me faut jamais tirer mon sabre du fourreau en Bohême, ce ne sera que pour m'en servir contre lui.

— Primislaw vit en paix avec ses voisins, dit Wrsch d'un ton d'ironie; si vous voulez vous procurer le plaisir de le com-

battre, il ne vous reste d'autre parti que d'aller vous mettre dans les rangs des servantes rebelles.

— Et pourquoi ne le ferais-je pas si leur cause est bonne, dit l'étranger d'un ton calme.

A ces mots, Wrsch lui lança un regard plein de colère, et il se préparait à lui tenir un langage plus énergique, lorsque la trompette retentit dans la plaine; les regards de Wrsch, s'étant tournés aussitôt vers le Libin où se montraient les premiers rayons du jour, il aperçut les escadrons des wladikkes qui sortaient d'une des gorges de la montagne, et qui défilaient rapidement dans le vallon, en se dirigeant vers le Diewni.

— Voilà, s'écria-t-il avec enthousiasme, voilà les hommes de Bohême qui vont châtier leurs servantes, et leur remettre en main la quenouille, la seule arme qui leur convienne. Si vous persistez à rompre une lance pour ces nobles pucelles, seigneur, il est temps d'aller les rejoindre.

—Le conseil est bon, et je vais le suivre! dit l'étranger; et, se levant avec précipitation, il remit son casque et prit sa lance.

— Arrête! s'écria Wrsch plein de fureur et tirant son sabre. Puisque tu te déclares le champion de ces viles prostituées, je puis te répondre en chevalier. Aux armes! Vive Primislaw et le droit des mâles!

— Que ce soit donc le jugement de Dieu! s'écria l'étranger.

Les deux adversaires se précipitèrent avec fureur l'un sur l'autre; tandis que les sons éclatans des trompettes bohémiennes se faisaient entendre au loin. Wrsch, que la rage aveuglait, portait à l'étranger des coups qu'il parait facilement, tandis que les siens frappaient toutes les parties de l'armure de son adversaire. Celui-ci reçut enfin un coup d'épée qui partagea son casque, et le fit rouler lui-même sur le sable.

— La folie, dit Wrsch d'une voix faible,

l'emporte sur le bon droit. Puisse Ezernebog anéantir toute cette race!

Il retomba sans mouvement, et l'étranger, remettant son sabre dans le fourreau, prit sa lance suspendue aux branches du chêne, siffla son cheval qui accourut en caracolant, s'élança lestement en selle, et partit vers le lieu où résonnaient les trompettes, en brandissant sa lance et en s'écriant: —Victoire à la bonne cause.

CHAPITRE XIV.

Couverte de son armure magnifique, et debout au milieu de la grande cour du Diewni, Wlaska était entourée des femmes et des servantes qu'elle avait réunies sous son commandement. Elles étaient toutes parfaitement armées et couvraient la vaste place, où elles venaient défiler l'une après l'autre devant leur général qui examinait avec attention leur équipement, et punissait sévèrement la moindre irrégularité. Lorsque cette revue fut terminée, Wlaska fit un signe; et ses femmes, formant un grand cercle autour d'elle, gar-

dèrent un profond silence. Elle leur parla alors en ces termes : — Les hommes, dit-elle, sont enfin sortis de leur léthargie, et la crainte leur a rendu le courage. Aujourd'hui, ces héros viennent au-devant de nous et nous offrent le combat. Si vous êtes animées d'une ardeur égale à la mienne, la victoire ne sera pas long-temps incertaine. Que feront ces malheureux wladikkes privés du secours de leur prince, qui leur a refusé de se joindre à eux contre nous, parce qu'il nous redoute comme Alexandre redoutait jadis les Amazones ? Mes sœurs, l'esprit de Libussa est venu en moi, et, je vous le dis, ce jour sera le plus glorieux de notre vie. C'est aujourd'hui que la célébrité des femmes de Bohême se répandra sur toute la terre, que les hommes fuiront honteusement devant nous, et que les droits au trône seront enfin décidés.

Les femmes répondirent à ce discours par des acclamations unanimes. Wlaska étendit alors sa main vers le château, et

Sarka, suivie de Stralka et des autres servantes, en sortirent, tenant chacune une coupe en or remplie d'une liqueur parfumée.

— Que ce jour cimente notre union ! s'écria Wlaska. Vidons gaîment ces coupes et marchons au combat! Que celles qui tremblent à l'approche de l'ennemi demeurent derrière ces murailles : la valeur est un don du ciel, et la biche craintive ne saurait se mesurer avec l'ours furieux.

Ses suivantes se répandirent alors dans les rangs, et offrirent leurs coupes aux guerrières, qui les vidèrent à longs traits. A peine leurs lèvres eurent-elles été humectées, que leurs joues se couvrirent d'une rougeur brûlante, et que la soif du sang brilla dans leurs regards. Bientôt les murmures d'impatience se changèrent en cris de fureur, les sabres brillèrent dans les airs, et les femmes répétèrent avec rage le cri du combat.

Wlaska souriait à l'aspect de ce tumulte qui ne faisait que s'accroître, lorsque de

nouveaux cris éclatèrent tout-à-coup du côté de la grande porte du château.

— Erastawa se présente aux portes avec une troupe de femmes, dit Hobka à sa maîtresse; j'accours te prévenir. Wlaska s'avança à la rencontre de ce nouveau capitaine, et ne tarda pas à rejoindre Erastawa, qui se présenta devant elle un glaive nu dans sa main tremblante. Ses boucles de cheveux grisonnans s'échappaient en désordre de dessous son casque, et tombaient autour de son visage amaigri; et ses yeux hagards se portaient autour d'elle comme pour chercher un objet qu'ils ne pouvaient rencontrer.

— Hesky est mort, dit-elle d'une voix sombre. Je l'ai envoyé se choisir une nouvelle concubine chez les démons. Maintenant, Wlaska, je suis pour toujours à toi. Donne le signal de la bataille, et que le bruit des armes étouffe la voix qui s'élève dans mon cœur.

— Aux armes! au combat! s'écrièrent les femmes dans une ivresse générale.

Que nos maris ou nos frères nous attaquent, ils périront comme nos ennemis.

— Vous êtes dignes de moi ! s'écria Wlaska en tirant son sabre. Marchons!

Les trompettes sonnèrent; les femmes sortirent, en escadrons serrés, dans un ordre parfait par la grande porte du Diewni.

CHAPITRE XV.

Les troupes de Samoslaw marchaient déjà contre le Diewni. Quelques hommes seulement étaient couverts de fer, encore ne portaient-ils que les plus légères pièces de l'armure; la plus grande partie d'entre eux n'était armée que de couteaux de chasse et d'arcs, plusieurs même ne portaient pour arme que leur sabre seul. Ils chevauchaient sans inquiétude, gardant mal leurs rangs, en s'entretenant entre eux d'un air de sécurité. Tout-à-coup on vit sortir du château une troupe trois fois aussi nombreuse que la leur, au-dessus de

laquelle s'élevait une forêt de lances qui brillaient aux rayons du soleil. Les escadrons de Wlaska descendirent rapidement dans la plaine, et se formèrent au pied de la montagne en ordre de bataille.

A l'aspect de ce corps d'armée bien discipliné, les wladikkes ne purent se défendre d'un mouvement de frayeur. Ils se regardèrent d'un air stupéfait; un mouvement général d'hésitation se fit sentir dans leurs rangs, et un désordre involontaire commença à s'introduire parmi eux.

—Les servantes ont-elles pris des hommes d'armes à leur solde? demanda à son capitaine un wladikke consterné. Comment expliquer autrement la précision de leurs manœuvres?

— N'importe, dit Samoslaw avec un sourire forcé, nous allons leur montrer qu'on ne gagne pas les batailles avec des armes brillantes et des chevaux bien dressés, mais qu'il faut de bons sabres et des bras vigoureux.

Cependant le regard d'aigle de Wlaska avait observé le désordre qui régnait dans les rangs ennemis : elle se hâta de donner le signal de l'attaque. Les femmes s'élancèrent au galop en poussant de grands cris, et la bataille s'engagea avec fureur.

Sarka, brillante de fraîcheur et de jeunesse, était auprès de Wlaska, prête à faire ses premiers exploits sous les yeux de sa mère d'adoption. Radga, Erastawa, Hohka, Stralka et Wradka, étaient chacune à la tête de leurs escadrons, animés comme elles d'une haine profonde contre les hommes qu'ils allaient combattre, et enivrés par le breuvage infernal que Wlaska leur avait fait distribuer. Les servantes ne tardèrent pas à pénétrer dans les rangs ennemis avec une impétuosité à laquelle rien ne put résister, et Samoslaw, qui combattait en première ligne, ne réussit qu'avec peine à retenir, par son exemple, ses gens qui se disposaient à se débander. Les progrès des femmes augmentaient de moment en moment, ainsi

que leur ardeur, et, enfin, les hommes commencèrent à plier et à céder lentement le terrein.

— Honte aux Bohémiens! s'écria Samoslaw plein de colère, honte aux lâches qui tremblent devant ces prostituées!

Ayant en vain répété plusieurs fois ces cris, il fit tourner rapidement son cheval, pour chercher l'arrière-garde, espérant ainsi rétablir la bataille.

Aux ordres qu'il donnait autour de lui, Wlaska reconnut le général des wladikkes. Enfonçant aussitôt ses éperons dans les flancs de son cheval tigré, elle courut à sa rencontre en s'élançant à travers les escadrons en désordre. Samoslaw entendit retentir derrière lui les pas précipités du cheval de la guerrière, et il tourna bride aussitôt pour prévenir ses coups. Mais elle venait déjà de l'atteindre; et, avant qu'il eût le temps de se défendre, elle le frappa d'un coup terrible. Les flancs de son cheval, d'un blanc de neige, furent arrosés de son sang; et, ses mains, laissant échap-

per les rênes, il chancela et tomba sans mouvement aux pieds du coursier effrayé.

— C'est Wlaska! s'écrièrent les soldats de Samoslaw. Vengeons la mort de notre capitaine.

Ils se précipitèrent sur Wlaska, et l'entourèrent de toutes parts: elle se trouvait éloignée de ses escadrons, et Sarka était seule avec elle au milieu de leurs ennemis.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, accorde-moi la faveur de ne pas périr avant d'avoir atteint mon but!

Elle porta des coups terribles à ceux qui l'entouraient; mais le cercle qui s'était formé autour d'elle se resserrait à chaque moment davantage, et la perte des deux guerrières semblait inévitable et prochaine.

En cet instant, un chevalier, couvert d'une brillante armure, s'élança, de toute la vitesse de son cheval, de la forêt voisine, et se précipita sur les assaillans. Il se fit jour à travers les combattans, et se

trouva bientôt auprès de Wlaska, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à son passage. La couvrant de son écu, il la défendit en se servant avec une habileté merveilleuse de son énorme sabre, dont il frappait tous ceux qui la menaçaient.

Les escadrons victorieux des femmes eurent le temps d'accourir. Le corps d'armée des wladikkes était détruit; la réserve ne fit qu'une faible résistance, et ne tarda point à fuir dans le plus grand désordre.

— Point de pardon, s'écria Wlaska; que le fer détruise tout ce qu'on pourra atteindre.

— Ce serait agir contre les lois de la guerre, dit l'étranger, et imprimer une tache à ce jour si glorieux pour vous.

Wlaska jeta sur celui qui osait lui donner des conseils un regard de courroux; mais sa colère s'évanouit à l'aspect de la figure héroïque du chevalier, et un sourire parut sur ses lèvres.

— Je vous pardonne en faveur du service que vous venez de me rendre : la

reconnaissance, du moins, n'est pas étrangère à mon cœur: je pars, mais je vous attends au Diewni.

Ele fit sonner le rappel, et les trompettes rappelèrent les escadrons qui s'acharnaient à la poursuite des fuyards. Lorsque l'armée des femmes fut de nouveau réunie, elle forma un cercle immense autour de Wlaska: les chefs s'avancèrent vers elle, et mirent pied à terre, et toutes les femmes les imitèrent. Radga, élevant alors son sabre, s'écria à haute voix: — C'est sur le champ de bataille, témoin de sa victoire, que l'armée des femmes rend hommage à son général! L'arrogance des hommes vient d'être abattue par toi, Wlaska: sois donc notre duchesse, et souveraine absolue de la Bohême!

Le chevalier étranger qui était resté seul à cheval, fit un mouvement de surprise, mais l'armée répéta tout d'une voix: vive notre duchesse Wlaska! et les trompettes répondirent par de joyeuses fanfares à ces bruyantes acclamations.

CHAPITRE XVI.

Wlaska était revenue dans la cour du Diewni, et se trouvait entourée de toutes ses femmes enivrées de leur succès. Quelques-unes d'entre elles étaient occupées à amasser en un tas les armes des vaincus, conquises dans la bataille, et ce monument de la honte des hommes prenait de moment en moment un accroissement plus imposant. Wlaska le contemplait avec un sourire de satisfaction. — Les hommes de Bohême, dit-elle, vous ont cédé la victoire et les armes qu'ils étaient incapables de manier ; s'ils tentent un jour d'effacer

la honte dont ils se sont couverts dans cette journée, ils nous trouveront mieux armées, et nous aurons moins de peine à les vaincre. Qu'il me soit permis de me vanter de vous avoir montré, par mon exemple, le chemin de la victoire. Sept hommes sont tombés sous mes coups, ont été frappés par ma main, et c'est en succombant sous mes atteintes, que le chef de l'armée ennemie nous a cédé le gain de la bataille. Vous m'avez dignement récompensée par les droits que vous m'avez accordés. Le premier devoir de votre nouvelle duchesse est de récompenser aussi les actions d'éclat de ses sujets. Faisant alors approcher Radga, Erastawa, Hobka, Wradka, Stralka, et Tristana, elle leur mit à chacune au cou une chaîne d'or prise dans le butin, et les embrassa avec dignité.

—Vous serez, leur dit-elle, les premières dans nos rangs après moi. Dans nos assemblées, vous serez placées à mes côtés sur des sièges d'or et vous m'assisterez de vos conseils. Pour vous, dit-elle à l'armée,

vous obéirez à ces femmes comme à moi-même, quand elles vous porteront mes ordres. Les servantes de Libussa mirent un genou en terre devant leur ancienne compagne, et portèrent avec reconnaissance ses vêtemens à leurs lèvres.

Wlaska prenant une dernière chaîne d'or d'un travail précieux, fit approcher d'elle la jeune Sarka. — Approche, mon enfant, dit-elle, viens recevoir le prix de ton courage.

Les yeux de Sarka étincelèrent de joie, ses joues se couvrirent d'une vive rougeur; elle s'avança, et mit un genou en terre devant Wlaska.

— Ma fille chérie, lui dit celle-ci à voix basse en lui passant la chaîne au cou; puis elle la serra avec tendresse contre son sein. — La nature est plus forte que toutes nos résolutions! s'écria-t-elle tout-à-coup. Non, je ne puis le cacher plus long-temps, mes sœurs; Sarka est ma fille!

A cette déclaration, toute l'assemblée

manifesta sa joie par des cris et des acclamations, et Sarka frappée de surprise, jeta sur Radga un regard interrogatif auquel celle-ci répondit par un signe de tête; la jeune fille courut alors se précipiter, dans un muet saisissement, au cou de sa mère.

L'agitation générale que produisit l'aveu de Wlaska ne se calma que lentement. Elle retrouva le calme la première, et fit un geste de la main pour demander le silence. Nos premiers succès surpassent notre attente, dit-elle; maintenant il faut réunir tous nos efforts pour conserver ces avantages. Le combat que nous venons de livrer m'a prouvé que ce n'est point le courage qui nous manque, mais l'ordre et la discipline; et si les hommes n'avaient pas été battus par leur propre lâcheté, quoique bien supérieures en nombre, il nous eût été difficile de leur résister long-temps. Il importe de remédier à un inconvénient aussi grave. C'est un homme qui nous aidera à triompher de son sexe. Un étranger a combattu aujourd'hui dans nos rangs, il

m'a sauvé la vie, et il a fait preuve à-la-fois d'habileté et de vaillance, je veux le prendre à notre solde. Il vous enseignera l'art si nécessaire de combattre avec ordre, de manœuvrer avec précision, et, lorsque cet instrument aura cessé de nous être utile, il dépendra toujours de nous de le briser, et de le jeter loin de nous.

Alors, elle fit signe à Stralka, d'aller chercher le chevalier : il parut, encore en armes ; et s'appuyant sur son sabre, il attendit d'un air tranquille que Wlaska lui adressât la parole.

— Je vous dois de la reconnaissance, dit Wlaska, et Wlaska ne veut rien devoir à votre sexe, qu'il s'agisse de haine ou d'amitié. La duchesse de Bohême consent donc à vous prendre à son service. Vous instruirez mes femmes dans l'art de la guerre dont elles n'ont encore qu'une légère idée, et vous pouvez compter sur une récompense digne de moi.

—Vous ne paraissez pas considérer sous leur véritable point de vue, les relations

que nous avons ensemble, dit l'étranger d'un ton peu respectueux. Le duc, à qui vous avez déclaré la guerre, m'a grièvement offensé, et c'est là seulement ce qui m'a déterminé à me mêler aujourd'hui dans vos rangs. Ce motif me déterminera peut-être à me joindre à vous, mais je suis loin de penser qu'en m'acceptant pour auxiliaire vous me fassiez une faveur. Si vous avez besoin de mes talens militaires, si je vous suis nécessaire, il vous importe de me traiter avec égards, et je ne saurais vous en avoir la moindre gratitude. Je ne demande pas de récompense, mais je me réserve ma liberté. Dès que le séjour de ce château cessera de m'être agréable, il devra m'être permis de le quitter sans vous alléguer d'autres raisons que ma volonté.

Ce discours excita de violens murmures; tous les regards se fixèrent avec curiosité sur Wlaska.

— Nous vous pardonnons cette arrogance, attendu que les hommes accoutu-

més à se donner eux-mêmes leurs lois, ont peine à se défaire du ton de la supériorité, dit-elle à l'étranger avec un sourire ironique. Nous acceptons les conditions que vous venez de dicter, et nous vous remettons l'emploi que nous vous avions destiné parmi nous; venez prêter entre nos mains le serment de nous servir avec respect, soumission et fidélité.

Le chevalier s'avança d'un pas assuré, frappa de sa main couverte de son gantelet celle que lui présentait Wlaska, et s'écria d'une voix sonore: — Je vous promets le respect aussi long-temps que je vous croirai digne de mon estime, et fidélité aussi long-temps que notre engagement mutuel subsistera.

Erastawa, qui se tenait à quelque distance de Wlaska, semblait n'avoir pris aucune part à ce qui se passait autour d'elle. Elle était restée occupée à examiner d'un air mécontent la chaîne qu'elle venait de recevoir des mains de Wlaska, lorsque les paroles de l'étranger la tirèrent

tout-à-coup de sa rêverie. Elle leva les yeux, et les porta sur la figure du chevalier: aussitôt elle devint d'une pâleur mortelle, et elle étendit la main avec terreur, comme pour l'empêcher d'avancer. — Malheur à moi! s'écria-t-elle, c'est l'esprit de mon époux qui revient tirer vengeance de son assassin! A ces mots, elle fit quelques pas et tomba sans connaissance aux pieds de Wlaska.

Les femmes effrayées se pressèrent autour de leur malheureuse compagne, Wlaska parut même émue; mais elle ne tarda point à se remettre. Elle examina quelques momens l'étranger, sembla réfléchir sur cet événement, puis se levant et montrant Erastawa du doigt, elle dit aux servantes: — Qu'on l'emporte et qu'on lui donne tous les soins. Elle fit ensuite signe à l'étranger de la suivre, et rentra dans le château.

CHAPITRE XVII.

Wlaska avait déposé son armure, et semblable à Bellone désarmée, à-la-fois belle et terrible, elle était penchée sur un lit de repos, dans le lieu le plus retiré du château; auprès d'elle était le chevalier étranger.

— Connaissez-vous cette femme à qui votre présence a inspiré tant de terreur? lui demanda-t-elle d'un ton ironique.

— Ses traits ne me sont pas inconnus, répondit-il. Mais son casque cachait en partie son visage, et le tumulte m'a empêché de la regarder avec attention.

— L'infortunée m'inspire beaucoup de compassion, dit Wlaska. C'était un de mes meilleurs capitaines ; cet évènement semble la menacer de suites cruelles. On craint qu'elle ne perde la raison.

— Vous connaissez la compassion ? Quelqu'un sur la terre vous inspire des craintes ? demanda l'étranger étonné. Je n'aurais jamais osé le croire. Il m'est doux d'apprendre qu'en couvrant votre cœur d'une cuirasse, vous ne l'avez point fermé à tout sentiment d'humanité.

Ces mots frappèrent Wlaska. Elle saisit la main de l'étranger, et la serrant avec force, elle s'écria d'une voix émue : — Hélas ! je fus jadis bien différente de ce que je suis aujourd'hui ! Si mon cœur a changé pour le malheur de vos semblables et pour le mien, ne vous en prenez qu'à votre sexe.

Elle se couvrit le visage de ses mains et garda long-temps le silence. L'étranger contemplait avec ravissement cette femme d'une beauté parfaite ; il sentait croître en

son cœur les sentimens qu'elle commençait à lui inspirer.

—Ne parlons plus de cela, dit-elle tout-à-coup d'un ton animé. Faites plutôt que je connaisse enfin le guerrier qui vient de s'attacher à moi.

— Vous avez l'homme, répondit l'étranger, que vous importe le nom? J'ai juré de le taire tant que mon pied foulera le sol de la Bohême.

— Et si je le connaissais déjà! reprit-elle en le regardant fixement.

— Je n'en serais pas surpris, dit-il: vous êtes, dit-on, versée dans les sciences occultes, et l'art divinatoire a pu vous dévoiler mon secret. Je doute toutefois.....

— Vous êtes Stiason, le fils du wladikke Hesky, proscrit par Primislaw, reprit lentement Wlaska en jetant sur lui un regard pénétrant.

— Par Ezernebog, s'écria-t-il tout effrayé, en se levant avec précipitation, vous en savez plus que je ne le voudrais.

— Calmez-vous, lui dit amicalement

Wlaska en l'attirant de nouveau auprès d'elle. L'ennemie de Primislaw pourrait-elle vous livrer à ce prince.

— Je ne le crains pas, dit Stiason : je ne pense pas, d'ailleurs, que mes services aient mérité une telle trahison.

— Vos services méritent au contraire toute ma reconnaissance ; soyez assuré qu'elle vous est acquise, dit-elle en lui serrant la main avec affection. Quelle que soit la récompense que vous exigiez de moi, vous devez l'obtenir : il n'est rien que je puisse vous refuser.

— Rien? répéta Stiason, qui sentit le sang circuler avec plus de force dans ses veines : et se penchant vers la belle Wlaska, il approcha ses lèvres de ses lèvres brûlantes.

— Femme divine ! s'écria-t-il tout-à-coup en la serrant dans ses bras; mais aussitôt il s'arrêta comme frappé par une pensée soudaine. — Il faut, dit-il d'un ton grave, que deux âmes habitent ce corps charmant. Cette Wlaska que je viens

de presser sur mon cœur, est-ce bien celle qui me parlait il y a quelques instans en présence de son armée, comme à un vassal et d'un ton si hautain?

— La nécessité m'y obligeait, dit Wlaska en lui jetant un regard tendre : mes femmes me connaissent comme l'ennemie implacable des hommes, et je ne pouvais agir autrement.

— Il se peut que cette politique soit bonne, répliqua Stiason; mais je ne saurais me faire à l'idée d'être aimé en particulier et méprisé en public.

— Nous remédierons à cet inconvénient, répondit Wlaska d'un ton fier. Le prince qui fait les lois est au-dessus d'elles, et il me sera facile d'établir notre bonheur sur des bases aussi solides que celles du Diewni.

— Que peut-il en effet y avoir d'impossible à la charmante duchesse de Bohême, s'écria gaîment Stiason, en s'emparant du bras blanc et arrondi de Wlaska.

L'artificieuse servante fixa sur lui des

regards humides, accompagnés d'un sourire voluptueux. — Concluons dès ce moment le traité d'alliance, dit-elle d'un son de voix mélodieux. Jurons la perte de Primislaw et de son fils ; et deviens à-la-fois mon général et mon époux!

— Je jure de t'aimer toujours! s'écria Stiason dont le délire était à son comble.

Wlaska l'attira vers elle, et le fils but à longs traits à la coupe empoisonnée que lui offrait le meurtrier de son père.

CHAPITRE XVIII.

Le duc Primislaw, toujours accablé par la maladie, était étendu sur son lit de repos. Ses sœurs Therba et Bréla s'étaient rendues auprès de lui, et s'efforçaient d'apporter quelque soulagement à ses souffrances, l'une par les consolations divines, l'autre par les ressources de son art. Ctyrad, la douleur dans l'âme, se tenait debout derrière le fauteuil du prince. Les désordres et les malheurs qui accablaient la Bohême, inspiraient à ceux qui entouraient le duc, les réflexions les plus pénibles, et il semblait que chacun craignait d'attrister les

autres en leur faisant partager ses inquiétudes. Primislaw, silencieux et abattu, portait ses regards vers l'autre rive de la Moldau.

— Vois avec quelle confiance ces femmes nous bravent depuis leur victoire, dit-il après un long silence, en montrant du doigt une petite troupe de servantes qui suivait paisiblement le rivage du fleuve. Il semble que cette contrée soit déjà devenue leur propriété.

— Hélas! elle ne tardera pas à le devenir, si l'on ne s'oppose pas avec plus de vigueur à leurs envahissemens, dit Bréla d'un ton mécontent; mais j'espère que bientôt il arrivera un évènement décisif, qui nous empêchera de rougir devant des Bohémiens qui implorent en vain le secours de leur prince.

— Pourquoi, ma sœur, lui dit Therba d'un ton sévère, pourquoi affliger Primislaw par tes paroles; n'a-t-il pas assez de sa douleur? Par quels moyens pourrait-on rendre la paix à ce pays? Le duc appelle-

rait en vain les Bohémiens aux armes: depuis leur honteuse défaite, nos hommes sont devenus si timides, que peu d'entre eux se présenteraient pour combattre en rase campagne, et une telle tentative ne servirait qu'à hâter le moment de notre ruine.

— Mais ne peut-on pas réussir par les négociations, lorsque le sabre est insuffisant? dit Bréla.

— Négocier avec Wlaska! s'écria Therba avec humeur; avec cette femme sanguinaire, remplie d'ambition et d'artifice, qui se prépare déjà à saisir la couronne! Tu espères gagner par des paroles pacifiques une femme qui a banni de son cœur tout sentiment généreux? Ce serait vouloir conclure un traité avec les loups des forêts.

— Peut-être la jugez-vous trop sévèrement, dit Ctyrad. Wlaska a commis des crimes affreux; mais le ciel sait les motifs qui l'ont décidée à rejeter ainsi toutes les vertus de son sexe. Si elle avait souffert de

la part du nôtre quelque injure mortelle, alors la haine qu'elle nous porte ne serait pas impardonnable.

— Si je ne connaissais votre fidélité, Ctyrad, répliqua Therba, je concevrais de singuliers doutes de vos plaidoieries en faveur du fléau qui ravage la Bohême.

Wrsch entra en ce moment la tête encore enveloppée de ligatures. Il était suivi de cinq jeunes gens, dont les visages pâles et amaigris portaient l'empreinte de la souffrance.

— Je vous amène les fils du wladikke Hesky, dit Wrsch au prince, leur mère a fait périr son époux par le poison, et elle s'est rendue au Diewni.

Les assistans frémirent, et Therba et Bréla versèrent des larmes amères. Les yeux des jeunes fils d'Hesky restèrent secs; mais leurs regards sombres décelaient leur desir de vengeance.

— Malheureux enfans, s'écria Primislaw, que puis-je faire pour vous? Hélas!

mon pouvoir ne me permet pas de vous secourir.

— Seigneur duc, dit Vodboy, notre douleur est au-dessus de toute consolation, et Dieu lui-même ne pourrait plus nous secourir; mais il peut nous procurer l'occasion de nous venger, et c'est pour vous la demander que nous nous sommes rendus auprès de vous.

— Le château de nos ancêtres est devenu une solitude, dit Slawosch. Notre plus jeune frère Kolo, semblable à l'esprit de la nuit, erre seul dans ses galeries solitaires. Le poison qui a détruit la vie de son père; l'a privé de la parole. Nous n'avons pu supporter ce spectacle désolant, et nous sommes partis pour combattre l'affreuse Wlaska.

— Je voudrais pouvoir vous donner les moyens de le faire, répondit Primislaw; mais mon peuple m'a refusé son assistance, et je ne puis encore prendre les armes.

Les cinq frères consternés demeurèrent

immobiles, puis s'inclinant en silence, ils sortirent de la salle.

— Ne laissez pas partir ainsi ces jeunes wladikkes, noble duc, dit Wrsch; ils sont d'une vaillante lignée : leurs ancêtres ont tous combattu pour vous, et ils deviendront les plus fermes soutiens de votre trône. Lorsque vous combattrez ces prostituées, leurs bras vous seront nécessaires, et même dans l'inaction ils ne vous seraient pas inutiles. Un château, dont les murs ne protègent pas le prince contre le poison, a besoin de gardes incorruptibles.

— Eh! bien, Wrsch, répondit Primislaw après quelques instans de réflexion, engage-les à rester, et dis-leur de faire venir aussi leur malheureux frère au Libin. Peut-être Bréla pourra-t-elle apporter quelque soulagement à son malheureux sort.

Wrsch sortit aussitôt; mais Primislaw le rappela. — Ces jeunes gens, lui dit-il sévèrement, n'obéiront qu'à mes ordres. Garde-toi d'ourdir avec eux quelque trame,

et de faire servir à tes projets la haine qu'ils nourrissent contre Wlaska.

Wrsch se disposait à se justifier. — Nous nous connaissons Wrsch, dit Primislaw. Si ton cœur était aussi bon qu'il est courageux et fidèle, j'aurais en toi un serviteur sans égal.

Il lui fit signe de s'éloigner, et le capitaine obéit.

— Oui, s'écria Bréla avec indignation, de telles horreurs appellent la vengeance, et nous attirerons sur nous celle de Dieu, si nous demeurons plus long-temps tranquilles spectateurs des maux qui accablent la Bohême. Il faut agir sans retard, et c'est à nous de sauver le peuple de Krok de la ruine dont il est menacé!

— Malheur à nous! s'écria Therba tout-à-coup avec enthousiasme, si Bréla ne change la résolution qu'elle vient de former!

Tous les regards se tournèrent vers la prophétesse. — D'où viennent ces menaces, ma sœur? demanda Bréla surprise. Croirais-

tu pénétrer au fond de mon âme, et y lire des pensées qui ne sont pas les miennes?

— Je ne puis te faire connaître ce que j'ai vu, dit Therba d'une voix solennelle. Sache seulement que ton avenir m'inspire, ainsi que celui de Wlaska, de funestes pressentimens. Ma sœur, je t'en conjure par ma tendresse, garde-toi des artifices de cette femme perfide!

— Moi, qu'ai-je à craindre? répondit Bréla avec un sourire d'incrédulité. Wlaska est malheureusement déchue, car la favorite de ma sœur ne pouvait être entièrement privée de vertus; mais elle a été comblée de mes faveurs comme des bienfaits de Libussa, et tant qu'elle conservera le souvenir du passé, je n'aurai rien à redouter d'elle.

— Le ciel t'a donné un cœur bienveillant et généreux, s'écria Therba attendrie, en embrassant sa sœur; que n'éclaire-t-il aussi ton esprit; que ne rend-il ta vertu plus prudente, afin que tu apprennes à juger les méchans! Mais hélas! mes avertisse-

mens ne seront pas écoutés. Dévoue-toi donc, noble victime, pour le salut de la Bohême....! Ah! pourquoi ce généreux sacrifice sera-t-il inutile!

Des sanglots étouffèrent sa voix, et elle s'éloigna à pas précipités, suivie de sa sœur qui cherchait à pénétrer les causes de sa douleur.

CHAPITRE XIX.

Hrnaba, que le temps avait rendue une jeune fille pleine d'attraits et brillante de fraîcheur, rêvait silencieusement dans les jardins du château paternel; sa quenouille était tombée à ses pieds, et sur ses genoux était un heaume d'argent ombragé d'un énorme panache.

Kascha, sa suivante, était auprès d'elle occupée à nettoyer diverses pièces d'armure, et fredonnant un chant de guerre. — Quelle folle chanson! dit-elle tout-à-coup avec humeur. Cela ne vaut pas nos chansonnettes de fileuse! Ah! que ne

sommes-nous plutôt occupées à faire tourner nos fuseaux au lieu de polir ces vilains sabres, avec lesquels je me suis déjà coupée deux fois. Qu'en pensez-vous, ma noble maîtresse?

— Que disais-tu? demanda Hrnaba, toujours plongée dans sa rêverie.

— Vous rêvez encore, dit Kascha en riant. Êtes-vous donc tellement absorbée par vos pensées, que vous ne puissiez m'entendre.... ?

— Hélas! dit Hrnaba, je songe aux temps malheureux dans lesquels nous vivons.

— Est-ce bien l'affliction qui vous fait soupirer, reprit Kascha. Et l'amour ne cause-t-il pas vos rêveries?

Hrnaba poussa involontairement un soupir, et Kascha s'approcha d'elle. — Je ne saurais me tromper, dit-elle, ce soupir me fait deviner l'état de votre cœur.

— Ta hardiesse devient insupportable, s'écria la jeune fille à demi fâchée.

— Je suis trop pénétrante, voilà ce qui

vous fâche, reprit la servante: vous ne pouvez me faire croire que le sort de la Bohême occupe seul vos pensées depuis le commencement de cette affreuse guerre, et depuis le départ de Sarka. Souvent j'admirais au contraire votre gaîté et votre insouciance; votre voix rivalisait avec celles des oiseaux de nos bois; rien n'égalait votre agilité, votre pétulance: la chasse d'hier a changé tout cela. Aujourd'hui votre démarche est lente et solennelle, et s'il s'échappe encore quelques sons de votre sein oppressé, il semblerait plutôt entendre les accens plaintifs du rossignol que la voix légère de Hrnaba.

— Je punirai ton insolence, dit Hrnaba en se levant, et en s'efforçant de prendre un air de mécontentement.

— De grâce, dit Kascha d'un ton suppliant. Si vous cherchez à vous tromper, écoutez au moins la vérité de la bouche d'une amie. Le jeune étranger qui vous délivra hier dans la forêt de la poursuite d'un taureau sauvage....

A ces mots, Hrnaba se jeta dans les bras de sa compagne, et soupira profondément.

—C'est en vérité un beau jeune homme, alerte et plein de feu, continua Kascha; mais ce n'est pas là l'époux qui vous convient: il ne me semble pas disposé à se laisser gouverner par sa femme.

— Ah! s'écria Hrnaba, sur la terre entière, c'est à lui seul que je voudrais obéir.

— Votre mère arrive, dit Kascha à voix basse et avec frayeur. Elle pardonnerait difficilement un tel aveu: gardez-vous de vous laisser pénétrer.

Hrnaba s'efforça de calmer son agitation, et feignit de jouer avec le panache du heaume qui était resté sur ses genoux. Kascha se remit à fourbir son armure.

Radga s'avança vers les deux jeunes filles: elle tenait d'une main Domaslaw qui fondait en larmes, et de l'autre l'arc qu'elle lui avait arraché, une quenouille et un fuseau. Elle repoussa rudement

l'enfant sur un banc de gazon, et le força à prendre ces deux derniers objets.

— Tu resteras ici à filer, lui dit-elle d'une voix sévère. Hrnaba-te surveillera, malheur à toi si tu ne termines pas aujourd'hui la tâche que je t'ai donnée.

— Je ne puis, s'écria Domaslaw, tremblant à-la-fois de crainte et de colère.

— Tu oses me désobéir, dit Radga avec fureur. Ne me rappelle pas que ta dernière désobéissance est restée impunie. Brisant alors l'arc de Domaslaw, et en jetant les morceaux, elle ajouta : —Que jamais je ne retrouve une arme dans tes mains, ou le cachot me fera raison de ton audace. Allons, à l'ouvrage.

Domaslaw fit tourner son fuseau avec autant de vivacité que d'humeur, et, tout en travaillant, il répétait en soupirant : — Ah ! mon père, j'en suis sûr, n'a jamais filé.

— Il eût bien mieux valu, dit Radga avec amertume, qu'il le fît que de passer sa vie à s'enivrer, ou à m'accabler de mauvais traitemens.

S'adressant alors à Hrnaba. — Les nouvelles servantes se sont-elles exercées aujourd'hui? lui dit-elle.

— Non, répondit la jeune fille avec embarras, je me disposais à le faire.

— Ma fille, reprit Radga d'un ton sévère, dans cette guerre sacrée, la moindre négligence est un crime; notre armée a besoin de renfort, et nous devons répondre à la confiance de la duchesse. D'ailleurs, j'attends aujourd'hui Sarka, qui doit rendre compte à Wlaska de nos progrès. Allons, Hrnaba, prends tes armes.

— Ma mère, dit celle-ci en touchant péniblement à son front, j'ai tant souffert ce matin, si vous pouviez me dispenser....

— Tu souffres, ma fille, s'écria la guerrière avec une sollicitude maternelle. Ta santé m'inquiète; mais est-elle assez compromise pour te dispenser de tes devoirs?

— Quelle fatigue, dit Kascha sans laisser à sa maîtresse le temps de répondre, que d'être obligée de commander toutes

ces servantes, et de suppléer à leur maladresse. Une promenade à cheval dans la forêt serait un remède plus efficace.

— Nous verrons plus tard, répondit Radga. Je t'accompagnerai moi-même, ma fille; car les environs du château ne sont pas sûrs. Hier on a vu des hommes dans cette forêt, et nous devons nous tenir sur nos gardes.

— Et cependant, dit Kascha d'un ton naïf, nous n'avons rencontré personne à la chasse.

— Peut-être ces gens sont-ils des émissaires de Primislaw, continua Radga. Kascha, prends donc avec toi une troupe de servantes bien armées, et qu'elles s'emparent de tous ceux qu'elles rencontreront dans la forêt.

— Que le ciel me protège! s'écria la jeune fille en prenant un sabre. Moi commander une troupe de guerre! Hélas, je me croyais appelée à inspirer aux hommes un tout autre sentiment que celui de la terreur.

— Ici, reprit Radga, chaque femme doit se montrer guerrière intrépide. L'injustice dont nous avons si long-temps été les victimes nous a forcées enfin à prendre l'épée; elle doit aussi nous apprendre à nous en bien servir. L'indulgence que j'ai pour Hrnaba et pour toi ne doit pas devenir coupable; il est temps que vous vous rendiez utiles à notre cause. Hâte-toi de partir, et que tout ce qui résistera périsse!

— En vérité, dit à voix basse la suivante, si nos ennemis sont jeunes et bien faits, je ne réponds pas de la victoire.

— Eh! bien, demanda Radga d'un ton sévère, que murmure là cette servante? Obéis à mes ordres.

Kascha s'éloigna en silence, et Radga dit à sa fille avec tendresse.—Aujourd'hui je dirigerai à ta place nos exercices militaires. Tu souffres, va goûter quelque repos. Lorsqu'il s'agit de combattre les hommes, je suis dure et cruelle comme eux; mais aux sollicitudes que j'éprouve pour

ma fille, je m'aperçois que je suis toujours restée femme.

Elle s'éloigna, et Hrnaba retomba dans sa rêverie, tandis que Domaslaw, toujours plein d'impatience mêlait avec colère le lin qui entourait sa quenouille. Enfin, il jeta le fuseau loin de lui.

— Non, s'écria-t-il, je ne m'abaisserai pas davantage; je cours le déclarer à ma mère. Mieux vaut mille fois languir dans un cachot! Ah! si mon père sortait de sa tombe, et qu'il me vît ainsi tourner un fuseau, il refuserait de me reconnaître pour son fils. Oh! ma mère! ma mère.....! Ses larmes étouffèrent sa voix.

— Mon cher Domaslaw, modère cette violence, lui dit Hrnaba avec douceur; un bon fils doit respecter les ordres de sa mère, même lorsqu'ils sont injustes.

— Notre mère me déteste comme tous les hommes, s'écria-t-il vivement; elle veut étouffer mon courage, afin de pouvoir me mépriser et me soumettre à son joug. Mais j'y suis décidé, je fuirai dans

les forêts; là, au fond d'une caverne, je pourrai vivre en homme, chasser, nager, et personne ne me forcera à filer.

Il se disposait à s'éloigner, mais Hrnabà le retint. — Ne sois pas si fougueux, lui dit-elle. Reprends ton fuseau, j'acheverai ta tâche. Mais il faut que tu me promettes de ne pas t'éloigner et de ne plus murmurer contre notre mère.

— Que tu es bonne, ma sœur, dit Domaslaw en ramassant la quenouille et le fuseau. Cette fois je pardonnerai à ma mère; mais, si je suis forcé de filer encore, alors, foi de wladikke, je m'enfuis pour toujours.

Il s'éloigna. Hrnaba remit en ordre la quenouille, ôta le fil du fuseau et recommença l'ouvrage. Mais bientôt ses pensées vinrent l'assaillir en foule; la main qui tenait le fuseau se reposa sur ses genoux, les battemens de son cœur devinrent plus hâtifs, ses beaux yeux brillèrent d'enthousiasme.

— Ah! se dit-elle, lorsqu'il s'offre à

moi tel que je le vis dans la forêt, étendant un taureau furieux à mes pieds, je sens bien que l'homme est le protecteur de la femme. Oh ! la soumission doit être douce envers l'homme noble et généreux qui sait respecter les droits que notre sexe tient de sa faiblesse même!

En cet instant, il se fit un léger mouvement dans le feuillage. — J'aperçois, dit une voix d'homme, une jeune fille occupée à filer. Le jardin me paraît désert.

— Franchissons donc ce mur, s'écria une seconde voix que Hrnaba crut reconnaître.

— Grand Dieu, protège-moi ! dit-elle en s'élançant avec frayeur du banc où elle était assise.

— Mais cette muraille a plus de quinze coudées de hauteur, reprit la première voix.

— Qu'importe! répondit le second interlocuteur.

Au même instant la jeune fille entendit

un nouveau bruit dans les épais buissons qui cachaient le pied de la muraille, et aperçut deux hommes qui s'y frayaient un passage.

—Dieu ! c'est le chasseur de la forêt ! s'écria-t-elle, et elle s'enfuit avec agilité.

CHAPITRE XX.

Rezamislaw, le fils du duc, qui s'était élancé dans les jardins, arriva à la place que la belle Hrnaba venait de quitter. Il était suivi du Franconien Béringer qui, de son instituteur, était devenu son compagnon d'armes. Ils portaient tous deux un simple costume de chasse, et n'étaient armés que de leurs sabres.

—Par ma bonne tête! s'écria Rezamislaw, c'est la jeune fille d'hier que je viens d'apercevoir.

— Par ma pauvre jambe! dit Béringer en se frottant le genou, je ne m'aviserai plus de vous suivre. L'amour vous avait

prêté ses ailes; moi, je suis tombé un peu rudement.

— Suivons-la, s'écria Rezamislaw avec feu, et il voulut s'éloigner; mais Béringer le retint.

— Demeurons, lui dit-il, nous ne serons en sûreté que sous ce feuillage. En nous montrant à découvert, nous ne manquerions pas d'être aperçus par quelque servante, et nous ne tarderions pas à périr victimes de la haine de ces insensées pour notre sexe.

— Non, dit Rezamislaw, la contagion générale n'a point encore pénétré ici. N'as-tu pas aperçu une jeune vierge occupée de sa quenouille, emblème de la vie domestique d'une femme sage et paisible. La main qui fait mouvoir le fuseau ne saurait s'armer d'une épée.

— Cependant, répondit Béringer, elle maniait hier habilement le javelot de chasse. Qui peut répondre des caprices d'une femme? Le guerrier doit être à-la-fois prudent et intrépide.

— La révolte a éclaté dans toute la Bohême ; partout les femmes ont rompu leurs liens; penses-tu que celles de ce château soient seules exemptes de la folie commune ?

— Elle, du moins, elle seule, n'y saurait participer, j'en suis certain, répondit Rezamislaw d'un ton passionné. Non, jamais la haine ou la vengeance n'ont animé ses regards célestes.

— Tu le penses, dit Béringer en contemplant le casque de Hrnaba qui était resté sur le gazon.

Rezamislaw l'aperçut. — Elle a adopté la nouvelle coutume, sans doute par prudence, et ce casque ne prouve pas....

Un bruit se fit entendre dans le feuillage, et Hrnaba en sortit d'un pas timide et les yeux baissés. — Ne m'accusez pas d'inconséquence, chevalier, dit-elle à Rezamislaw, les joues couvertes de rougeur. Ma démarche peut paraître légère, mais j'ai voulu voir encore une fois l'homme qui m'a sauvé la vie; le soin de la vôtre

guide aussi mes pas. Ce château n'est habité que par des femmes; ma mère y commande : aigrie par les douleurs d'une longue et malheureuse union, elle abhorre votre sexe, et votre présence ici exciterait sa colère.

— Ces paroles t'en disent assez, dit Béringer bas à son élève.

— Eh! quoi, charmante fille, dit Rezamislaw, faut-il m'éloigner après avoir tout tenté pour vous voir.

— Hélas! dit Hrnaba avec douleur, il m'en coûte de vous prévenir contre ma mère? mais je dois tout vous dire? Elle est une des sept femmes qui siègent près de Wlaska sur des sièges d'or.

Rezamislaw tressaillit, et fit quelques pas en arrière. — Ainsi, s'écria Béringer, mes pressentimens se sont réalisés! Hâtons-nous de fuir. Par le ciel! que ne sommes-nous déjà sur nos chevaux, hors de cette enceinte maudite.

Il s'éloigna en toute hâte. — Etranger, dit la jeune fille à Rezamislaw qui était

demeuré immobile à la contempler, j'ai dû par cet avertissement vous payer le service que vous m'avez rendu. Maintenant il faut nous séparer.

Elle voulut s'éloigner, mais Rezamislaw la retint. — Eh! quoi, lui dit-il en passant son bras autour d'elle, l'émotion qui fait battre ce sein ne serait que de la reconnaissance? Oh! ne rougis pas, douce vierge, le feu de ton regard trahit ton cœur; et ces longues paupières cherchent en vain, en s'abaissant, à cacher l'éclat de tes yeux. L'amour est clairvoyant; j'ai su toucher ton cœur.

— Fuyez, insensé! s'écria Hrnaba épouvantée, en repoussant le jeune étranger.

— Non, je ne puis te quitter, s'écria Rezamislaw avec feu. Dût Wlaska elle-même se présenter à moi à la tête de ses femmes, je ne pourrais te fuir. La mère d'une si charmante fille ne peut être cruelle, et le sauveur de son enfant n'a rien à redouter d'elle!

— De grâce, éloignez-vous, s'écria

Hrnaba en joignant les mains. Ma mère me chérit tendrement; mais rien n'égale sa haine contre les hommes, et Sarka, que nous attendons, élevée par Wlaska, est encore plus terrible que ma mère.

— Vous attendez l'élève de Wlaska? dit Béringer qui venait d'accourir. Alors la vie de mon maître est en danger. Si je ne puis te décider à t'éloigner, du moins je te serai fidèle. Allons, mon épée, ajouta-t-il en tirant sa lame du fourreau; nous ne tarderons pas à avoir besoin de toi!

— Jeune homme, s'écria Hrnaba, conserve ta vie pour de plus nobles actions! Si tu m'aimes, prouve-le en m'accordant ma première prière; fuis ou nous ne nous reverrons plus!

— Je te reverrai donc, tu le jures, dit Rezamislaw en la tenant toujours embrassée.

— Dans la forêt vers le nord! s'écria-t-elle en cherchant à se dégager, mais Rezamislaw l'attira sur son sein avec tout le

feu de la passion, et leurs lèvres se rencontrèrent.

— Dieu vengeur ! s'écria Radga qui sortit tout-à-coup d'une grotte voisine. Ma fille dans les bras d'un homme !

— Ma mère ! dit Irnaba en poussant un cri d'effroi, et elle tomba aux pieds de la guerrière.

— Loin de moi, fille dépravée ! s'écria Radga hors d'elle-même. La mort me vengera du coupable, et je te maudis à jamais !

— Ma mère, s'écria de nouveau Irnaba en versant un torrent de larmes, et en élevant vers elle ses mains suppliantes.

— Fuis pour que ma fureur ne s'exerce pas sur mon propre sang ! Nival ! Rorpira ! accourez, mes fidèles servantes ! Venez servir ma vengeance, et répandre le sang de cet audacieux !

— Arrête ! ma mère, s'écria la malheureuse Irnaba en se jetant de nouveau à ses pieds. Veux-tu donc égorger le sauveur de ta fille ? C'est sous les coups de ce jeune

étranger que tomba le taureau sauvage qui menaçait mes jours. Veux-tu donc répandre le sang qu'il a si généreusement risqué pour moi?

A ces mots, Radga jeta sur Rezamislaw de sinistres regards.—Il faut donc, dit-elle, que je sacrifie ma vengeance à la reconnaissance. Mais es-tu digne de ce sacrifice, Hrnaba, toi qui viens de faire au cœur de ta mère une profonde blessure?

—Ma bonne mère! s'écria la jeune fille avec joie; et, se tournant vers Rezamislaw, elle ajouta : Vous la connaissiez mieux que moi-même.

—C'est donc cette confiance qui a fait votre audace, insolent étranger? dit Radga avec colère.

— Une tendre mère ne pouvait se dépouiller de la douceur de son sexe, répondit celui-ci. Elle est semblable à ces orages où, tandis que le tonnerre gronde, se répand une pluie bienfaisante qui ramène bientôt le temps serein.

— Que ces discours ne te séduisent

pas, ma fille, dit Radga; l'homme est à-la-fois cruel et perfide : malheur à celle qui accorde sa confiance à ce sexe dangereux! Elle ne reçoit que trahison et mépris en retour; le reste de ses jours se consume dans l'amertume et l'affliction. Etranger, ajouta-t-elle, vous avez sauvé la vie de ma fille, je vous dois une récompense : sortez vivant de ce château où vous vous êtes introduit au mépris de mes droits maternels, et ne reparaissez jamais à mes yeux.

—Dieu, protège-nous! s'écria Hrnaba. Sarka arrive, suivie d'une partie des servantes de Wlaska!

— Hâtez-vous de vous retirer dans cette grotte! dit Radga aux deux étrangers. Sarka serait sans pitié pous vous.

Ils se jetèrent dans la grotte, et quelques momens après, Sarka parut. Les exercices guerriers auxquels elle se livrait depuis quelque temps avaient développé ses formes, et elle égalait alors Wlaska en vigueur et en beauté. Cepen-

dant l'expression de courroux qui animait presque sans cesse les traits de Wlaska, était remplacée dans ceux de Sarka par un regard fier, par la dignité du maintien, et une sévérité majestueuse. Sur son beaume noirci s'élevait un panache également noir; la chaîne d'or qu'elle avait reçue de Wlaska pendait sur sa tunique de mailles d'argent, et sa belle main était armée d'un sabre étincelant qu'elle maniait avec aisance. Ses servantes et celles de Radga la suivaient en traînant au milieu d'elles Kascha désarmée, et un chasseur étranger, dont les mains étaient liées derrière le dos.

Sarka embrassa son ancienne compagne : — Je me réjouis, Hrnaba, lui dit celle-ci, de te voir enfin couverte de mailles, costume qui convient seul aujourd'hui à notre sexe. Mais pourquoi te vois-je sans armes? Dans les circonstances où nous sommes, elles sont indispensables, et il faut toujours se tenir prêtes à se défendre ou à attaquer au besoin.

Elle fit signe, et une servante apporta un casque et un glaive.

Avec toute la grâce et la dignité d'une guerrière consommée, elle plaça le casque sur la tête de Hrnaba, et lui ceignit son sabre.—Servez-vous-en avec honneur pour la cause sacrée des femmes de Bohême, dit-elle d'un ton solennel; puis elle donna l'accolade à la jeune fille qui s'efforçait de cacher son agitation. — Maintenant, reprit Sarka en s'adressant de nouveau à Hrnaba, vous avez le droit de siéger au conseil que nous allons tenir pour juger une servante qui s'est conduite lâchement.

Kascha soupira, et Radga ainsi que sa fille la regardèrent d'un œil compâtissant.

— Cette servante, dit la terrible guerrière, est sortie aujourd'hui de ce château avec dix de ses compagnes, pour battre la forêt. Cet homme s'y trouvait, conduisant deux chevaux, et seul, il était sur le point de mettre toute cette troupe en

fuite, lorsque je suis arrivée avec la mienne.

— Eh! quoi, Kascha, c'est ainsi que mes ordres ont été exécutés! s'écria Radga pleine de colère.

— Ma mère, pardonne-lui, dit Hrnaba; songe qu'elle n'a jamais manié les armes.

— La lâcheté dans le combat est punie de mort, reprit l'inflexible Sarka.

— Sarka, s'écria Hrnaba en tressaillant, as-tu donc renoncé à la pitié? et, se tournant vers sa mère, elle ajouta : Kascha est la compagne de mon enfance! elle s'est toujours montrée dévouée et fidèle!

— Aussi n'userai-je pas envers elle de toute la sévérité que nos lois commandent, répondit Radga d'un air sombre; mais que cette fille soit à jamais bannie de ma présence.

— Je vous remercie, ma noble maîtresse, s'écria Kascha ivre de joie; et, ayant baisé le bas de la robe de Radga et la main de Hrnaba, elle s'éloigna d'un pas rapide, en jetant sur elles deux un dernier regard.

— Trop d'indulgence causera notre perte, dit Sarka. Radga s'adressa alors au chasseur, et lui demanda qui il était.

— Wulf, un homme libre de Franconie, répondit celui-ci d'un ton brusque.

— Te trouvais-tu seul dans la forêt? dit Radga.

— Mais, dit Sarka d'un ton menaçant, sur sa réponse affirmative, pourquoi tenais-tu trois chevaux en laisse? Réponds avec franchise, il y va de ta vie : Quels étaient tes compagnons?

— Puisqu'il faut vous l'apprendre, répliqua l'écuyer, c'est un brave capitaine de mon pays, et un jeune homme qu'il instruit au maniement des armes.

— Tes réponses, dit Sarka, sont un peu obscures. Où se trouvent maintenant ton maître et son compagnon?

— Je l'ignore, dit le chasseur d'un ton calme. Il m'a ordonné de l'attendre auprès de ses chevaux, et je n'ai pas cherché à savoir de quel côté il dirigeait ses pas.

— Tu le sais cependant, s'écria Sarka,

dont le calme de l'écuyer augmentait l'impatience.

— Que je le sache ou non, je ne veux pas le dire, reprit-il avec humeur.

— Cet homme, dit Sarka au comble de la fureur, nous cache quelque important mystère. La trahison se glisse partout, aujourd'hui que la lâcheté des hommes redoute les combats et préfère ourdir d'obscurs complots.

— Cet homme n'est pas mon prisonnier, répondit Radga mécontente. Traite-le comme tu le voudras.

— Parle, dis où est ton maître? demanda Sarka avec emportement, ou je t'envoie à la chambre de torture.

Le chasseur, pour toute réponse, lui lança un regard de mépris.

— Qu'on l'emmène! cria Sarka à ses femmes.

— Malédiction! dit l'écuyer, lorsqu'elles l'eurent saisi, faut-il périr ainsi sans défense, de la main d'une troupe de femelles? Ah! si mon maître était ici!

— Le voici, brave et fidèle serviteur! s'écria Rezamislaw, qui s'élança, suivi de Béringer, hors de la grotte.

Surprises de cette attaque imprévue, les servantes reculèrent, les liens du chasseur tombèrent en un instant, et il s'empara aussitôt d'une épée demeurée sur le gazon.

— Trahison! s'écria Sarka en tirant son sabre.

La troupe des servantes restait immobile, Radga et Hrnaba gardaient le silence. Rezamislaw s'avança vers Sarka avec dignité. — Je ne suis pas venu pour m'emparer de ce château, dit-il, j'exige seulement que vous nous laissiez nous éloigner librement, mes compagnons et moi.

— Me croyez-vous donc aveugle? lui dit Sarka d'un air moqueur. Ne vous connais-je pas? n'êtes-vous pas Rezamislaw, le fils de ce Primislaw qui, malgré les droits de Wlaska, ose encore garder le trône de Bohême?

— Rezamislaw! s'écrièrent les femmes;

et à l'étonnement de Radga se mêla un sentiment de joie et de vanité maternelle.

— Et vous prétendez, dit Sarka, n'avoir nul dessein hostile sur ce château? Que vient chercher le tigre dans la demeure des hommes, si ce n'est l'occasion de les dévorer? Malédiction sur vous et celles qui se laissent abuser par vos discours hypocrites!

A ces mots, elle fit un signe à ses servantes, qui s'avancèrent, prêtes à exécuter ses ordres. Mais Radga, que les prières de sa fille venaient d'émouvoir, s'efforça de changer la résolution de Sarka.

— Ces hommes ne nous ont point offensées, dit-elle, leur mort serait une cruauté sans résultats. Mettons-les seulement hors d'état de nous nuire.

— Vous le voulez, dit Sarka d'un ton sinistre, c'est avec douleur que je me rends à vos desirs. Déposez donc les armes, dit-elle aux trois hommes qui, le sabre levé, attendaient le moment de l'attaque.

— Jamais! s'écria Rezamislaw en brandissant son épée.

— Ma parole vous répond de votre vie! dit Sarka avec dignité.

— Votre parole nous répond-elle aussi de notre liberté? dit Rezamislaw.

— Et qui nous répondra de sa parole? ajouta Béringer. Serait-ce le malheureux Motol, que vos compagnes ont égorgé dans son château, en pleine paix.

— Quoi! s'écria Sarka, vous avez l'audace de me provoquer! Eh! bien, recevez donc la mort que vous demandez.

D'un mouvement de son sabre, elle donna le signal de l'attaque, et les servantes se précipitèrent en foule sur les trois guerriers, et ne tardèrent point à leur ôter tout moyen de leur nuire.

— Arrêtez, s'écrièrent Radga et Hrnaba; mais Sarka les fit retirer avec un geste de colère. — Je sais, dit-elle, ce que je dois à celle qui m'a élevée et à la compagne de mon enfance; mais mes devoirs sont

sacrés, et ce serait avec douleur que j'annoncerais à la duchesse que Radga se sépare de sa cause.

— Epargnez donc leurs jours, s'écria Radga au milieu du tumulte.

Cependant, Béringer et Wulf, couverts de blessures, avaient été renversés; Rezamislaw ne tarda pas à succomber aussi, épuisé par la perte de son sang qui coulait à grands flots d'une blessure qu'il avait reçue au bras droit.

— C'est ta dernière heure, jeune audacieux, s'écria Sarka le sabre levé; Hrnaba, emportée par le désespoir, se jeta au-devant du blessé pour le défendre, et opposa au fer de l'amazone furieuse, l'épée dont cette dernière l'avait armée quelques momens auparavant.

— Tu n'arriveras à son cœur qu'en perçant le mien, s'écria-t-elle avec l'accent de la douleur; il a sauvé ma vie, je veux sauver la sienne.

— Ma fille! cria Radga effrayée.

— Comment! ma sœur, s'écria celle-ci, en laissant tomber son sabre de surprise et d'horreur. Toi, défendre le fils du tyran! Oh! honte de ta race et de ton sexe!

— Eloigne-toi, abandonne-moi à mon sort, fille angélique! dit Rezamislaw d'une voix faible. Si je dois périr.....

— Grand Dieu! il va mourir! s'écria Hrnaba en se précipitant sur le jeune prince.

— Qu'on l'achève, dit Sarka aux servantes qui se tenaient autour des deux amans. Mais Hrnaba avait déjà écarté les assassins et dirigé la pointe de son épée contre son cœur, en s'écriant: — Je jure que si tu ne le sauves, ma mort va suivre la sienne!

— Arrête! s'écria Radga hors d'elle-même.

Sarka restait immobile, portant ses regards irrités tantôt sur les prisonniers, tantôt sur les deux femmes. Enfin elle s'écria en abaissant son sabre! — Qu'il

vive donc! Ses servantes imitèrent son exemple, et Hrnaba, épuisée par le combat violent qu'elle venait de soutenir, tomba sans connaissance dans les bras de sa mère.

FIN DU TOME PREMIER.

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

LA GUERRE DES SERVANTES,

HISTOIRE

TIRÉE DES VIEILLES CHRONIQUES DE BOHÊME.

LA DRUIDESSE.

TOME SEIZIÈME.

do

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

CONTES

ET

LÉGENDES HISTORIQUES,

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME QUATRIÈME.

LA GUERRE DES SERVANTES. — LA DRUIDESSE.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ Ch. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

M. DCCC. XXVII.

LA

GUERRE DES SERVANTES,

HISTOIRE

TIRÉE DES VIEILLES CHRONIQUES DE BOHÊME.

LA GUERRE

DES SERVANTES.

CHAPITRE PREMIER.

La nuit répandait ses ombres sur le Diewni, et Stiason Hesky, agité par des rêves funestes, reposait dans les bras de Wlaska. Il lui semblait voir son père que Wlaska l'avait jusqu'alors empêché de rejoindre sous mille prétextes ; il était pâle et sans vie : auprès de lui, il voyait sa mère avec des traits livides, proférant le nom de Wlaska et montrant du doigt le cadavre qui se dressait, ouvrait des lè-

vres bleuâtres, et répétait d'une voix lamentable : — Wlaska! Wlaska!

Ce cauchemar tira Stiason de son sommeil; il se réveilla en sursaut. Il s'élança de la couche, et contempla quelques momens son amante endormie. Éclairée par la lumière vacillante d'une lampe suspendue à la voûte, la belle guerrière semblait goûter un repos paisible. Un sourire se jouait autour de ses lèvres vermeilles, et décelait seul l'hôte détestable qui habitait ce bel édifice. A cette vue, Stiason tressaillit et s'éloigna en toute hâte.

Agité d'un trouble qu'il cherchait en vain à maîtriser, il traversa rapidement les salles et les galeries désertes du château, et parvint au sommet de la plus haute tour de l'édifice. Là, il s'appuya sur le rempart. Le vent frais du matin, qui agitait les boucles de sa chevelure, rafraîchissait sa poitrine brûlante, et ses regards erraient sur la paisible contrée qui s'étendait autour du Diewni et que couvraient encore les ténèbres de la nuit.

Bientôt une bande d'un jaune pâle se forma à l'horizon du côté de l'orient, et les objets commencèrent à se dessiner en contours incertains. Peu de momens après, Stiason put apercevoir la ville de Prague, encore à son berceau, et que baignaient les flots de la Moldau; au-delà, les tours grisâtres du château de Hesky, et à l'extrémité du paysage le gigantesque Libin, au sommet duquel brillait une lumière solitaire, semblable à une espérance prête à s'éteindre. Après avoir porté tour-à-tour ses regards sur ces divers points, Stiason tomba dans une rêverie profonde. Il songeait à la conduite coupable qu'il menait au Diewni, aux nombreux soupirs, aux malédictions qui, depuis quatre ans, étaient sans doute montés vers le ciel, de ces délicieux vallons, et il ne lui paraissait guère honorable d'employer son bras contre son prince en faveur de femmes dissolues et sanguinaires.

Tout-à-coup un soupir se fit entendre auprès de Stiason: il s'aperçut seulement

alors qu'il ne se trouvait pas seul sur la plate-forme. Une femme était agenouillée près de lui, et semblait prier à voix basse.

— Qui êtes-vous? dit-il en s'avançant vers elle.

— Une criminelle! répondit-elle; mais le châtiment est encore plus cruel que le crime.... Elles m'ont enfermée, les cruelles, afin que je ne puisse aller à la recherche de l'esprit de mon époux qui revient sur le Diewni, et aux pieds duquel je veux me précipiter pour obtenir mon pardon..... Mais cette nuit, j'ai réussi à tromper leur vigilance.... Doucement j'ai quitté ma couche, et j'ai grimpé au haut de la tour qui est si haute qu'on peut y voir le passé. Vois là-bas mon château s'élever dans les airs; c'est là que dort mon enfant favori, empoisonné.... C'est là que mes fils maudissent leur mère....! O Wlaska! Wlaska!

A ces mots, l'infortunée poussa des hurlemens affreux et se frappa le front sur les pierres du rempart.

Un affreux pressentiment s'empara de

l'âme de Stiason. — Femme! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre en la saisissant avec force, qui es-tu?

Elle leva tout-à-coup la tête, et fixa sur lui des regards égarés. Au même instant, le premier rayon du soleil levant éclaira le visage de Stiason. — Dieu! c'est lui! s'écria-t-elle; il vient punir l'assassin.... Ah! je ne puis soutenir son aspect. Je sens que mon âme va rompre, pour le fuir, les liens qui l'attachent encore à la terre..... Oui, je t'attends, avec ta vengeance, dans l'autre monde...!

Et s'élançant alors sur la muraille, elle se précipita dans l'abîme, les bras étendus en s'écriant: — Je viens, mon époux, je viens où tu m'appelles.

Stiason frémit d'horreur en entendant le bruit que fit le corps de l'insensée en tombant de rocher en rocher, et s'éloigna en se demandant avec effroi quel affreux mystère cachait cette mort déplorable.

CHAPITRE II.

Stiason accompagnait Wlaska à la chasse; ils s'étaient écartés de leur suite, et venaient d'arriver dans un lieu désert, où les cris des chasseresses ne se faisaient plus entendre que dans le lointain. Wlaska s'approcha avec un sourire enchanteur de son compagnon; mais, Stiason la regardant d'un air calme, lui parla de la sorte :

— Vous n'avez pas oublié, sans doute, à quelles conditions j'ai consenti à instruire vos servantes dans le maniement des armes ?

Ces mots frappèrent Wlaska de surprise. Elle garda le silence, et son regard sem-

blait demander à Stiason l'explication de ces paroles.

— Vous savez, reprit celui-ci, que je me suis réservé le droit de quitter le Diewni dès qu'il ne me conviendrait plus de servir votre cause.

L'étonnement et la colère de Wlaska croissaient à chaque moment, et ses yeux étincelaient de rage.

— Eh! bien, continua Stiason, ce moment est arrivé, et je vais m'éloigner à l'instant même.

— Me quitter! Et quels sont les motifs qui vous y déterminent, demanda Wlaska qui s'efforçait de cacher la fureur qui l'animait.

— Selon nos conditions, répondit-il, je ne suis pas même forcé de vous les faire connaître. Je vous ferai une seule question. Cette femme privée de sa raison, qui, ce matin à la pointe du jour, a terminé sa vie au milieu des rochers qui entourent le Diewni, qui est-elle?

Wlaska fit un mouvement d'effroi.

— Cette femme me prenait pour son époux, continua Stiason en jetant sur elle des regards sombres. Elle semblait, en se vouant à la mort, vouloir expier un grand crime. Je ne sais, mais ses traits me furent connus jadis. Vous refusez de me répondre, il faut donc que j'aille éclaircir ce mystère au château de Heski, et malheur à vous si mes horribles soupçons se changent en réalité!

— Misérable! s'écria Wlaska au comble de la fureur, tu oses menacer la duchesse de Bohême! En même temps elle porta son cor à sa bouche et en tira quelques sons prolongés, auxquels ses servantes répondirent dans l'éloignement.

— Cette précaution est inutile, dit Stiason en souriant avec mépris. Je suis hors de vos mains. Conjurez Ezernebog qu'il vous accorde la grâce de ne pas exciter ma vengeance. Vous le savez, ce n'est pas moi qu'une femme effraie.

A ces mots il piqua des deux, et Wlaska ne tarda pas à le perdre de vue.

— Le moment de l'expiation serait-il proche? se dit-elle en suivant le fugitif de ses regards étincelans. Qu'il me soit permis d'achever auparavant mon ouvrage! et alors, puissances infernales, saisissez-vous de Wlaska! Puis elle mit son cheval au galop pour aller rejoindre sa suite.

CHAPITRE III.

Wlaska trouva au Diewni une troupe de servantes étrangères qui promenaient, devant les murs, plusieurs chevaux. Stralka accourut au-devant d'elle, et lui annonça, d'un air étonné, que la princesse Bréla venait traiter d'affaires d'une haute importance.

—Qu'y a-t-il donc de surprenant qu'une princesse vienne en visiter une autre? répondit l'orgueilleuse Wlaska. Elle vient sans doute intercéder en faveur de son beau-frère. Qu'on serve un splendide re-

pas, et qu'on place sur la table les grands vases d'or, afin de rendre à la sœur de Libussa les honneurs qui lui sont dus.

— Encore un mot! s'écria-t-elle en s'arrêtant et en faisant signe à Stralka de s'approcher. Qu'on traite avec profusion les femmes de Bréla, et qu'on tâche de les gagner à notre cause.

Wlaska entra dans la salle d'un air majestueux qui contrastait avec la dignité simple et noble qui distinguait Bréla. La princesse s'était avancée au-devant d'elle; elles s'inclinèrent toutes deux en silence.

— Vous nous rendez vraiment confuse, chère Bréla, dit Wlaska avec orgueil. Quelles que soient les relations d'amitié qui existent entre nous, il convenait que la plus jeune princesse fît la première visite à son aînée.

— Le deuil qui remplit mon âme, répondit Bréla, ne me laisse pas le loisir d'observer de vaines formalités. Je viens à vous, Wlaska, pour des motifs plus graves. Fasse le ciel que je trouve une

oreille attentive et un esprit favorablement disposé!

— J'écouterai volontiers ce que vous avez à me dire, princesse, dit Wlaska; mais consentez d'abord à prendre votre part du repas que l'on va servir. De tout temps l'hospitalité fut en honneur dans cette contrée, et les princesses de Bohême ne sauraient déroger à cette bonne et antique coutume.

Elle fit un signe, et des servantes richement vêtues apportèrent une table couverte des mets les plus recherchés. Dans des flacons d'or brillaient les vins de la Hongrie les plus exquis. Stralka, Hobka, Wradka et Tristana, magnifiquement vêtues, vinrent s'incliner devant la princesse, et se placèrent derrière les sièges qu'on avait disposés autour de la table.

Bréla resta muette d'étonnement à la vue de ce luxe inattendu, et frappée de cette vaine ostentation. Wlaska saisit une coupe d'or et s'écria : — Wlaska boit à la

noble sœur de Libussa; qu'elle soit la bienvenue dans ces murs!

Toutes les femmes suivirent son exemple, chacune vida sans reprendre haleine l'énorme coupe placée devant elle.

—Ne voudrez-vous pas nous faire raison? demanda Wlaska à la princesse.

—Tel n'est pas l'usage à la cour de Libussa et de Primislaw, dit Bréla d'un ton grave; nous laissons aux hommes l'honneur de vider une coupe à larges bords.

—Ah! s'écria Wlaska, vous ne savez guère ce qui vous convient. Partout les femmes sont esclaves; elles se plaisent à porter un fardeau dont elles pourraient se débarrasser, et se laissent persuader que les femmes ne sont pas faites pour s'égaler aux hommes. Mais ici, vous le voyez, Bréla, nous prouvons chaque jour le contraire.

—J'ai rempli vos desirs, dit Bréla en se levant de table; veuillez maintenant m'entendre.

Wlaska s'inclina et ordonna à ses femmes de se retirer.

— N'avez-vous pas assez exercé de ravages, lui dit Bréla avec franchise, lorsqu'elles se trouvèrent seules. Mettez-y maintenant un terme; ne répandez plus le sang innocent, et j'ose vous promettre que le duc vous accordera son pardon.

— Son pardon? à moi? s'écria Wlaska en fureur. Le pardon de Primislaw! Qu'il vienne, qu'il ose me faire entendre ces humiliantes paroles! Jamais le Diewni ne fut sous sa dépendance. Qu'il consente à abdiquer en ma faveur, et je lui accorderai la paix. Sinon, je jure de détruire jusqu'au dernier homme de la Bohême.

Ces mots, prononcés avec une fermeté rare, frappèrent de terreur la douce et timide Bréla. Elle lut l'arrêt de sa mort dans les regards étincelans de Wlaska, et se rappela, mais trop tard, les sages avis de sa sœur. — Qu'est devenue, dit-elle d'un ton affligé, la douceur qui t'embellissait lorsque tu étais la favorite de Libussa? Hélas!

quels changemens se sont opérés en toi, depuis ce temps où l'on ne te nommait que la belle Wlaska? Si tu pouvais te voir en ce moment, tu reconnaîtrais toi-même en frémissant, combien la haine défigure les traits d'une femme. Ne sais-tu pas que notre sexe n'est point appelé à verser le sang? Ne crains-tu pas que les hommes ne sortent enfin de leur assoupissement, et qu'ils se vengent des maux que tu leur as fait souffrir, et de ceux que tu leur prépares encore? Ne crains-tu pas que, de même que des contrées entières se réunissent contre un loup féroce qui dévore les troupeaux, la Bohême ne se lève en masse pour te combattre? Au lieu de causer, par ton opiniâtreté, ta perte et celle des tiens, ne devrais-tu pas plutôt chercher à conserver ce que tu as acquis?

— Ces paroles sont plus raisonnables que le pardon qu'on m'offrait tout-à-l'heure, reprit Wlaska; et quoique la clémence soit ordinairement le langage de la faiblesse, je veux bien croire que le

tien est sincère. Je réfléchirai à tes propositions, et je ne tarderai point à te donner une réponse. S'il est possible, je conclurai la paix avec Primislaw, et c'est toi-même qui seras chargée de la négocier.

La pieuse Bréla rendit intérieurement grâces au ciel du rayon de soleil qui venait de luire après l'orage, et Wlaska, prenant une coupe pleine, l'offrit à la princesse. — C'est d'un cœur sincère, lui dit-elle, que je te présente la coupe de la paix.

Bréla la reçut et la vida, selon l'usage. Mais à peine eut-elle bu, qu'elle tressaillit de tous ses membres, comme si déjà la main décharnée de la mort se fût placée sur son cœur pour l'écraser. Une pâleur horrible se répandit sur ses traits.

— Femme atroce, s'écria-t-elle en jetant la coupe aux pieds de Wlaska, que t'avais-je donc fait pour que tu m'offrisses avec tant d'astuce ce breuvage infernal? Maintenant, Therba, tes avertissemens me sont expliqués : mon sort était de périr

victime d'une basse trahison, de puiser la mort dans la coupe que je recevais sous l'égide des droits sacrés de l'hospitalité. Je le sens à ce qui se passe en moi, mon art serait insuffisant contre l'activité de ton venin, et pourrait tout au plus éloigner, de quelque temps, le terme d'une vie, dont les sources sont déjà détruites.

Elle s'empressa de tirer de son sein une petite fiole de cristal, dont elle vida le contenu. — Tu as donné la mort à la sœur de ta bienfaitrice, Wlaska, dit-elle alors d'un ton plus calme; mais je te pardonne. Mes lèvres ne révéleront pas ce nouveau crime. Je ne veux pas appeler la vengeance de mon beau-frère sur ton front coupable; mais les dieux sont justes; c'est en leur nom que je t'annonce, que bientôt tu succomberas ignominieusement sous les coups d'un homme.

Accompagnée des éclats de rire moqueurs de Wlaska, la malheureuse princesse sortit de la salle, descendit à la hâte

dans la cour du château, et ordonna qu'on lui amenât sa haquenée.

— Où sont mes femmes? demanda-t-elle à la servante de Wlaska qui arriva avec le cheval.

Ses deux suivantes se présentèrent alors devant elle en chancelant, la figure enluminée, et complètement ivres. — Nous n'irons pas avec vous, pour reprendre la quenouille et le fuseau, s'écria l'une d'elles d'un ton insolent.

— Ici du moins, hurla la seconde, on se conduit envers nous comme envers des créatures humaines; ici les femmes occupent la place des hommes. Vive à jamais notre duchesse Wlaska!

— Ainsi donc la contagion vous a gagnées aussi? leur dit Bréla profondément affligée. Les dieux sont témoins que j'ai toujours été pour vous une maîtresse bonne et indulgente; et néanmoins vous avez eu la faiblesse de vous laisser séduire, de m'abandonner! Ah! Wlaska ne s'entend que trop bien à blesser au vif! Restez donc

dans ces lieux habités par la démence et la rage, et si plus tard vous venez à regretter cette démarche insensée, songez à la maîtresse que vous offensez si grièvement!

A ces mots elle s'élança sur son coursier, et sortit en toute hâte du château.

CHAPITRE IV.

La belle Sarka se promenait solitairement dans les jardins du château de Krason, les bras croisés sur son sein violemment agité, et attachant vers la terre ses regards, dans lesquels une peine secrète et des desirs irrésolus, avaient éteint l'horrible feu de la colère qui y brillait auparavant. De profonds soupirs sortaient de sa poitrine, et ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour proférer une plainte; mais elle semblait avec effort repousser les paroles prêtes à se faire jour. Après une longue lutte avec elle-même, il lui devint impossible de résister davantage

à la sensation nouvelle qu'elle éprouvait. — Ils étaient pleins de bravoure, ces jeunes guerriers, se dit-elle. Je serais presque tentée de rougir de cette victoire, que je ne dois qu'à la supériorité du nombre. Ils s'entr'aidaient loyalement, risquant même avec joie leurs jours pour un valet. Les hommes pourraient-ils donc être en effet susceptibles de loyauté, de fidélité?.... Elle s'arrêta un moment. Non, s'écria-t-elle tout-à-coup; et elle se mit à marcher avec précipitation, comme pour échapper à sa dernière pensée. Non, Wlaska a raison. Ce n'est qu'envers l'homme que l'homme fait preuve de fidélité, si toutefois il se montre jamais fidèle. Sa méchanceté, son odieuse dissimulation, sa perfidie, il ne les emploie que contre mon sexe; c'est envers lui qu'il abuse de tout droit!

Elle était arrivée près des chênes sous lesquels Rezamislaw et Béringer avaient été faits prisonniers. Là, elle jeta des regards sombres autour d'elle, et tout-à-

coup un souvenir pénible sembla s'offrir à son esprit. Cependant, se dit-elle en hésitant, avec moi ils ont été sincères: pleins de franchise au bord de la tombe, entourés de nos glaives levés sur eux, ils ont osé manifester sans détour la haine qu'ils nous portent.

Triste et pensive, elle se laissa tomber sur le banc de gazon.

—Leur haine! dit-elle d'une voix faible après quelques momens de réflexion, puis-je me dissimuler que nous la méritons? La haine engendre la haine, le sang demande du sang, et c'est ainsi que le dieu du mal continue à entraîner les deux sexes vers l'abîme. Il n'est plus temps de s'arrêter. Nous sommes allées trop loin pour hésiter. Maintenant il ne s'agit plus que de marcher en avant: oui, dussions-nous causer la ruine de la Bohême, et ma propre perte, ici-bas et là-haut!

En ce moment Radga arriva à pas lents du côté du château, s'assit près de Sarka, et tout-à-coup éclata en pleurs.

—Qu'avez-vous? demanda Sarka surprise.

— Hélas! répondit Radga avec un profond soupir, l'affliction de ma fille m'arrache des larmes, à moi qui depuis longtemps n'en avais plus pour mes propres douleurs. Elle est assise près de la couche de Rezamislaw, muette, l'oreille attentive à sa respiration, serrant sa main dans les siennes.....

— Je ne puis concevoir, interrompit Sarka avec amertume et vivacité, comment une jeune fille peut aimer ainsi, non une mère, non une compagne, mais un homme; comment elle peut déposer en sacrifice, sur ce froid autel de marbre, son cœur virginal plein des plus doux sentimens!

Radga, à son tour, regarda Sarka d'un air étonné; mais celle-ci se remettant aussitôt demanda, du ton le plus calme, si les blessures de Rezamislaw étaient dangereuses.

—Et celles du Franconien? ajouta-t-elle avec une indifférence mal feinte, quand

la châtelaine eut répondu négativement à sa question.

— Que t'importent les blessures de ce chevalier étranger? dit Radga d'un air sérieux. Déjà lorsqu'il se tenait devant nous comme prisonnier, tu jetais sur lui des regards singuliers. Si tu n'étais pas l'ennemie acharnée des hommes, Sarka, je croirais en vérité que sa beauté masculine a charmé tes sens.

— Ce soupçon est une offense pour moi, répliqua la jeune fille avec colère. Jamais celle qui doit le jour à Wlaska ne se montrera indigne d'une telle mère. Surprise de la grossière arrogance de cet homme, j'ai considéré ses traits impudens; voilà tout. Et qu'avez-vous décidé au sujet de Rezamislaw? ajouta-t-elle, changeant tout-à-coup le sujet de la conversation.

— Le sais-je moi-même? répondit Radga. L'arracher à ma fille, c'est la tuer, et pourtant je ne puis agir différemment.

— Il y a bien un moyen de sortir d'embarras, dit Sarka en présentant à la châ-

telaine un rouleau de parchemin. Lisez ces lois de Wlaska. Vous n'étiez pas présente à la dernière assemblée où elles furent promulguées.

Radga lut avec une attention toujours croissante.

« Moi, Wlaska, par ma propre puissance et par le choix de mes sœurs, duchesse de Bohême, pays que j'ai résolu de soumettre au gouvernement des femmes, afin que celles-ci prennent la place des hommes, et que ces derniers occupent celle des femmes, je prétends et ordonne que les lois suivantes soient constamment observées et maintenues intactes dans toute l'étendue de la Bohême.

« Chaque femme choisira un homme, celui qui lui conviendra, et lorsqu'elle sera lasse de lui, à elle permis de le congédier, toutefois en lui payant ses gages, comme à un valet. Mais jamais un homme ne pourra prendre à son gré une femme.

« Aucun homme ne pourra monter un cheval de combat, et il ne lui sera permis

de se servir que d'une selle de femme. L'homme s'occupera des soins dont jusqu'à présent ont été chargées les femmes; il fera la cuisine, lavera le linge, et élevera les enfans. Les femmes auront en partage la chasse, les exercices du corps, et la guerre.

« On crevera l'œil droit à tous les enfans mâles aussitôt après leur naissance, et on leur coupera le pouce de la main droite, afin qu'ils ne soient pas aptes à la guerre..... »

— Ces lois sont affreuses, dit Radga en soupirant.

— Rezamislaw épouserait-il Hrnaba à ces conditions? reprit Sarka.

— Jamais! s'écria Radga révoltée. Voir mutiler ses fils.....

— On ne saurait espérer de Stiason, dit Sarka, qu'il sacrifie le présent à l'avenir. Aurait-il plus de pitié pour le fils qu'il espère, que les femmes de ce pays n'en ont pour les enfans qu'elles possèdent déjà?

— Que veux-tu dire? s'écria Radga épouvantée.

— La volonté de notre souveraine, répondit Sarka avec calme, est que tous les enfans en bas-âge soient traités de cette manière.

— Tous? demanda Radga en gémissant.

— Pensez-vous, reprit Sarka avec la même indifférence, que votre fils soit exempt de la loi commune? Les femmes que Wlaska honore de sa confiance doivent donner l'exemple aux mères faibles et timides; et si vous êtes sincèrement attachée à notre cause, c'est avec joie que vous ferez ce sacrifice. Je cours trouver Rezamislaw et Hrnaba, pour leur faire connaître cette proposition, et je vous enverrai Domaslaw. Quand on s'est proposé un but grand et utile, on ne doit pas craindre d'employer la vigueur. Le gouvernement des femmes en Bohême ne s'établira pas par la douceur, et les cris de quelques enfans ne doivent pas nous arrêter dans notre marche.

Elle s'éloigna, et Radga la suivit des yeux avec horreur. — O mon pauvre Domaslaw, s'écria-t-elle, pourquoi mes entrailles t'ont-elles porté!

— Ma mère! s'écria Domaslaw en accourant joyeusement vers elle, Sarka m'a dit que tu me demandais, et j'accours. Que veux-tu de moi, ma mère?

— Mon fils! dit-elle en soupirant; et elle le serra contre son cœur en le couvrant de baisers.

— Que tu m'embrasses tendrement! dit Domaslaw en lui rendant ses caresses. Depuis long-temps tu ne m'avais rendu si heureux. Je croyais déjà que tu avais cessé de m'aimer; mais pardonne-moi ces vilaines pensées, et les chagrins que je t'ai causés quelquefois. Je te le promets, je ne serai plus ni colère ni impatient; je te donnerai toute la satisfaction possible pour que tu me chérisses comme autrefois, lorsque je dansais sur tes genoux.

— Mon enfant! mon fils! dit Radga, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Et alors, dit Domaslaw en levant un regard inquiet vers elle, alors je ne serai plus obligé de filer, n'est-il pas vrai?

Radga s'arracha en tressaillant des bras de son enfant. — Wlaska! Wlaska! s'écria-t-elle; et tu as pu devenir mère! Non, une mère n'aurait jamais pu donner un pareil ordre!

— Qui peut encore t'affliger? demanda Domaslaw avec le plus tendre intérêt. Ne m'as-tu pas pardonné pour toutes mes fautes? Non; je ne veux pas que tu pleures à cause de moi; malheur à l'enfant qui coûte une seule larme à sa mère! C'est Hrnaba qui m'a appris cela, et je t'assure, ma bonne mère, que je profiterai de ses leçons.

— Je l'ai juré! s'écria Radga. Que mon sein maternel se ferme, que mon oreille devienne sourde aux gémissemens de mon enfant!

Et se précipitant sur Domaslaw, elle saisit le poignard qu'elle portait à sa ceinture.

— Tu veux m'assassiner! s'écria Domaslaw. Ma mère, ma mère! quel crime ai-je donc commis?

Radga s'arrêta pleine d'effroi, et sa main laissa tomber le poignard.

— Épargne-moi, ma mère, dit l'enfant. Ne suis-je pas ton fils, ton cher Domaslaw, comme tu m'appelais autrefois? Hélas! je n'ai encore vécu que si peu de temps, et j'aimerais tant à voir encore les vertes forêts, le ciel azuré, ton visage et celui de ma sœur chérie; je serais si heureux de devenir un homme pour vous servir de protecteur à toi et à Irnaba.

— Silence! s'écria Radga en levant son poignard; mais ce nouvel effort ne fut pas moins infructueux. Elle prit l'enfant dans ses bras, et le serra en pleurant contre son sein.

— Maintenant, je le vois bien, tu ne veux pas m'assassiner, dit l'enfant; mais on voulait donc t'y forcer? Ah! que cela est cruel! Qui peut dire à une mère de tuer son fils; mais un enfant ne doit pas

résister aux volontés de sa mère. Reprends donc la vie que tu m'as donnée.

A ces mots, il tomba à genoux devant elle, en élevant ses regards et ses mains jointes vers le ciel.

Radga le contemplait en silence, son cœur était déchiré : — Non, s'écria-t-elle enfin, cette main ne commettra pas un crime dont les animaux les plus féroces auraient horreur. Jamais! ajouta-t-elle en jetant son poignard, jamais je n'obéirai à cette loi épouvantable. Que Wlaska exige ma tête, mais non que je lui sacrifie mon enfant! Oui, Domaslaw, dit-elle en l'embrassant, je serai de nouveau ta bonne mère. Viens, suis-moi, que je te cache aux yeux de tes bourreaux. Et le prenant dans ses bras, elle le porta vers le château d'un pas rapide.

CHAPITRE V.

Sarka attendait, dans la grande salle du château de Krason, qu'on lui amenât le prisonnier Béringer qu'elle avait fait demander.

— Ce Rezamislaw a pris de bonne heure les manières de l'arrogant Franconien qui l'a élevé, se disait-elle. Que j'aurais voulu voir l'héritier du trône se soumettre par amour à d'humiliantes conditions! Il faut qu'il s'y soumette. Nous devons redouter la folle sensibilité de Radga; lui abandonner cette jeune fille, sans conditions, serait pour nous une honte éternelle.

Bientôt après on amena Béringer : il était entouré de servantes bien armées ; ses bras étaient chargés de chaînes pesantes, sa tête ensanglantée ; ses traits étaient pâles et sombres, mais la fierté régnait toujours dans ses regards. Il tourna les yeux vers Sarka avec mépris, et dit d'une voix ferme :

— L'heure de ma mort est donc venue.

— Votre sort n'est pas encore irrévocablement fixé, répondit Sarka, et si vous vous laissez guider par la prudence et la sagesse, vous pourrez non-seulement compter sur la vie et la liberté, mais encore sur une félicité brillante.

— Ne cherchez point à me tromper, répondit Béringer ; il n'est point de discours qui puissent me faire trahir mes devoirs, et je suis prêt à recevoir le coup mortel.

— Ecoutez-moi d'abord, reprit Sarka ; vous prononcerez ensuite votre arrêt vous-même.

— Il le faut bien, s'écria Béringer en secouant ses chaînes avec colère ; il le faut, car mon bras est blessé et ma chaîne est

solide. Vous voulez, je le vois, animer l'ours avant de lui faire sentir la javeline; soit, je vous écoute.

— Radga, dit Sarka, veut bien surmonter sa haine contre les hommes, et donner à Rezamislaw la main de Hrnaba, sa fille bien-aimée. Moi-même, je promets d'obtenir, sous certaines conditions, le consentement de Wlaska; mais Rezamislaw, dans son aveuglement, repousse nos bontés.

— Mais, dit Béringer, comment l'héritier du trône pourrait-il disposer de sa main sans le consentement du seigneur son père?

— Laissons là le vieux et faible Primislaw, dit Sarka; Rezamislaw peut, de son gré, acquiescer aux conditions sans lesquelles cette union ne saurait se faire.

— Si c'est la fille de Wlaska qui les lui impose, répondit Béringer, il n'est pas étonnant qu'un homme d'honneur refuse de les accepter.

Sarka se mordit les lèvres, et lui pré-

senta en silence un papier qu'il parcourut rapidement; tout-à-coup il le déchira avec fureur, et en foula les fragmens à ses pieds. — Voilà ma réponse à cet écrit infâme! s'écria-t-il avec fureur. Si Rezamislaw avait écouté de semblables propositions, je me serais puni moi-même d'avoir produit un tel élève.

— C'est vous cependant que j'avais choisi pour déterminer votre élève à se rendre à nos vœux! s'écria Sarka.

— Aucune considération ne doit engager un noble Franconien à parler contre sa conviction, répondit le guerrier avec calme.

— Si sa vie dépendait cependant de sa condescendance? dit Sarka d'un ton courroucé.

— Alors on refuse et l'on meurt, répondit Béringer sans sourciller.

— Vous le voulez? s'écria Sarka.

Elle fit alors un signe à ses femmes, qui bandèrent leurs arcs.

— C'est en vain que vous cherchez à

nous imiter, femmes orgueilleuses! s'écria Béringer. Vous n'osez me donner la mort que de loin. Mais, ne pourrai-je voir une dernière fois mon cher Rezamislaw?

— Sans doute, pour l'engager à persévérer dans ses refus? dit Sarka. Non, vous ne sortirez pas vivant de cette salle. Elle fit un nouveau signe, et les femmes levèrent leurs arcs.

Béringer tira de dessous son vêtement un petit crucifix, et s'agenouilla avec recueillement, les mains jointes.

— Je meurs pour mon pays, dit-il, et je vous pardonne ma mort. Maintenant, au nom de Dieu, tirez!

Les cordes frémirent, les flèches sifflèrent à ses oreilles, mais sans l'atteindre, et allèrent tomber à quelques pas au-delà de la place qu'il occupait. Béringer, immobile, levait avec ferveur ses regards vers le ciel.

— C'est un homme, dit à voix basse Sarka surprise, c'est un homme vraiment digne de ce nom. A un signe qu'elle fit,

Les servantes détachèrent les chaînes de Béringer, et s'éloignèrent aussitôt. — Quoi! dit-il, j'attendais la mort, et c'est vous qui m'épargnez... Je puis croire à un miracle, mais à votre clémence...!

— Vous êtes un héros, dit Sarka; peu d'hommes, en Bohême, eussent soutenu avec honneur cette épreuve.

— Quoi! s'écria Béringer plein de colère. Ainsi, l'on se jouait de moi?

— J'ai voulu m'assurer, répondit Sarka, si tu saurais mourir pour ce que tu regardes comme la justice. Je l'ai vu et je t'estime.

— L'estime doit pouvoir être accordée à ceux qui nous en accordent eux-mêmes, pour avoir quelque prix. Pour la tienne, je ne l'ai jamais desirée.

La belle Sarka, fixant alors sur le guerrier irrité de doux regards, lui dit en souriant : — Ah! que la valeur a d'empire sur le cœur d'une femme, et qu'alors l'estime se change rapidement en un sentiment plus tendre!

— Sans doute, dit Béringer à-la-fois surpris et ému, vous voulez tenter une nouvelle épreuve?

Tous deux se turent quelques instans, et Sarka baissa les yeux d'un air confus.

— Serait-il vrai? s'écria-t-il enfin, entraîné par un charme irrésistible. Mais tout-à-coup ses traits se rembrunirent. — Ah! c'est la mort, dit-il, que cachent ces fleurs. Elle s'est montrée à moi en face, je ne saurais la craindre! Vous ne forcerez pas le faucon comme le pivoine, ajouta-t-il; mais que le faucon soit libre et que vous l'accabliez de caresses, ou qu'il meure de faim et que vous lui mettiez le couteau sur la gorge, vous ne le ferez pas chanter sur votre ton. Laissez-moi regagner ma prison, puisque ce n'est pas encore aujourd'hui que je dois mourir.

— Non, s'écria Sarka, vous êtes libre, plus libre que moi, hélas! dont le cœur saigne d'une profonde blessure!

— Sarka, dit Béringer en s'approchant d'elle, avoue que ces accens si doux, ce

regard si tendre, ne sont que des étincelles destinées à m'enflammer, et que le mépris leur succéderait si j'étais assez faible pour me laisser séduire.

— Non, brave guerrier, répondit Sarka. Mon cœur s'est laissé toucher, et ma destinée se réglerait aujourd'hui, si le vôtre était animé des mêmes sentimens.

— Non, je suis livré au délire de la fièvre! s'écria Béringer en passant sa main sur son front; ce jeu serait trop cruel.... Ah! ajouta-t-il, ne me privez pas du peu de raison qui me reste; bientôt, peut-être, n'en aurai-je plus assez pour vous adresser cette prière.

— Vous doutez encore de ma sincérité, reprit Sarka; faut-il que pour vous servir de gage, cette main....

— Cette main! interrompit vivement Béringer, elle est encore teinte du sang de mes frères!

— Ne la repoussez pas lorsqu'elle veut réparer les maux qu'elle a faits, dit la jeune fille d'un ton suppliant.

— Apprenez-moi d'abord quel sacrifice vous exigez de moi, dit Béringer en la regardant fixement.

— Le jour où Rezamislaw donnera sa main à Hrnaba, les nôtres s'uniront aussi, répondit Sarka d'une voix tendre, et le myrte couronnera nos têtes.

— Et sous ce myrte croît la ciguë! s'écria Béringer avec violence. Je savais que nous étions arrivés à la seconde épreuve. La troisième ne me trouvera pas faible, soyez-en sûre. Qu'on me ramène à mon cachot.

— Restez, homme inflexible, dit Sarka en le retenant. Ne vous irritez pas contre moi; le ciel m'est témoin que c'est avec joie que je vous affranchirais de toute condition; mais il s'agit ici de l'honneur des femmes de Bohême.

— Et croyez-vous, répondit Béringer, que j'ai envie de sacrifier l'honneur des hommes de Franconie?

— La compensation que je vous offre n'est pas à dédaigner, dit Sarka. Je suis la

fille de Wlaska, la plus noble fille de Bohême; un jour je serai duchesse de cette contrée, et mon époux en deviendrait le souverain.

— La crainte de la mort, et les séductions les plus enivrantes, n'ont pu ébranler ma résolution, répliqua Béringer; l'ambition et l'espoir des richesses me tentent bien moins encore.

— Eh! bien, donc, cruel, s'écria Sarka, puisque ton orgueil exige le plus grand de tous les sacrifices, vois-moi à tes genoux, suppliante, confuse, livrée à la passion et aux remords!

— Eloignez-vous, enchanteresse! dit-il en la repoussant. Vous réussirez plutôt à me priver de ma raison qu'à changer ma volonté: quand je verrais à mes genoux toutes les plus belles et les plus nobles vierges de la Bohême; quand elles m'offriraient, avec leurs charmes, tous les trésors de la terre, elles n'obtiendraient pas de moi ce que tu demandes. L'honneur et le devoir sont mille fois plus précieux

pour moi que tous les biens. Va, ma résolution est inébranlable.

— Ecoute-moi, âme de fer! s'écria Sarka le servant dans ses bras.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Radga entra dans la salle, tenant Domaslaw par la main. Ils étaient suivis de Hrnaba, dont les regards annonçaient le bonheur; le pâle Rezamislaw s'appuyait sur son bras.

— Que vois-je! s'écria Radga. Sarka implore un homme, son prisonnier! Des larmes dans les yeux de cette indomptable guerrière! Qui a pu opérer de tels prodiges?

—Vous vous abusez, dit Sarka d'un air consterné, je voulais seulement tenter une épreuve.

— Il paraît, reprit Radga, que tu t'es éprouvée toi-même.

Sarka courut se jeter dans les bras de Hrnaba, et cacha ses joues brûlantes sur le sein de sa sœur.

— Ne cache point ton visage, continua

Radga. L'amour embellit les traits de la jeune fille, que la haine et la colère enlaidissent. Ta faiblesse me charme; elle m'encourage à t'avouer la mienne. L'amour maternel l'a emporté dans mon cœur. Jamais je ne me soumettrai aux lois que Wlaska nous impose. Je défendrai mon fils, et si le duc y consent, ma fille deviendra l'épouse de Rezamislaw selon l'ancienne et bonne coutume.

—O ma mère! s'écrièrent les deux amans en se jetant dans ses bras, tandis que Sarka, pâle et abattue, demeurait immobile et en silence.

—Ah! ma sœur, lui dit Hrnaba à demi-voix, hâte-toi de suivre notre exemple.

—Sarka ne répondit que par un soupir.

—Bannis loin de toi les pensées sinistres que cette femme t'a inspirées, dit Radga.

—Si vous êtes sincère; s'écria Béringer, je me charge de vous défendre; mon épée vous sera consacrée.

La jeune fille le regarda d'un air irré-

solu, et étendit sa main vers lui, indécise si elle devait la lui offrir ou s'en servir pour le repousser.

Domaslaw, qui s'était éloigné, reparut tenant un fuseau et une quenouille. — Puisque les femmes sont redevenues femmes, je puis bien aussi redevenir homme, s'écria-t-il. Voilà vos ustensiles de fileuse, ils m'ont assez chagriné : remettez-les à qui ils appartiennent; pour moi, je prendrai votre sabre. Ma mère et ma sœur, ajouta-t-il, ont déjà quitté leurs armes; toi seule, Sarka, tu les as gardées. Donne-moi ton épée, lui dit-il, elle est encore rouge du sang des hommes; mais n'importe, je ne m'en servirai pas pour répandre celui des femmes; je saurai même, au besoin, les défendre.

— Donnez-lui ces armes, dit Béringer à Sarka qui résistait. La quenouille sied mieux à votre sexe, elle est l'emblème de l'autorité des femmes dans l'intérieur de leur maison, autorité qu'aucun homme raisonnable ne sera tenté de leur contester.

— La témérité des hommes croît par notre faiblesse, dit Sarka d'une voix faible en abandonnant sa main au Franconien.

Un bruit se fit entendre en ce moment à l'entrée de la salle, comme si quelqu'un l'abandonnait précipitamment, et la porte se referma avec fracas. Les femmes se regardèrent avec frayeur, les hommes d'un air surpris. Après un moment de silence, Radga prit la parole : — Nous sommes venus seuls, dit-elle. Ce n'était sans doute qu'une de nos servantes. Maintenant, ajouta-t-elle, il faut que Rezamislaw retourne au château de son père, pour obtenir son consentement.

— Je pense, dit Béringer, que la belle Hrnaba et sa mère devraient accompagner mon élève. Rien ne saurait mieux répondre du consentement du prince, que la vue de cette vierge charmante.

— J'enverrai Domaslaw avec vous, répondit Radga. Il est temps qu'il apprenne le métier des armes, et il ne saurait trouver de meilleur maître que vous. Qu'il

parte donc, et qu'il serve à Primislaw d'otage pour lui répondre de ma fidélité. Pour moi, je ne saurais encore partir, et je ne dois pas me rendre au Libin avant d'être certaine d'y être bien accueillie. Bientôt, je l'espère, nous irons vous y rejoindre.

— Le soin de votre sûreté m'inquiète, et je voudrais vous voir derrière les murs protecteurs du Libin, reprit Béringer en secouant la tête. Tant que vous serez ici, je ne pourrai m'empêcher de concevoir des inquiétudes. Si du moins Sarka consentait à nous suivre! Depuis qu'elle m'a promis sa foi, elle n'appartient plus aux hordes de Wlaska.

— Je dois encore revoir ma mère avant de l'abandonner pour toujours, dit Sarka d'un ton suppliant. Quand j'aurai rempli ce devoir, vous me trouverez sur la rive de la Moldau, en face du Libin, prête à suivre mon époux.

— Que le ciel vous entende! s'écria Béringer en serrant sa fiancée dans ses bras;

puis, arrachant Rezamislaw des bras de sa bien-aimée, et Domaslaw de ceux de sa mère, il s'éloigna précipitamment avec eux.

CHAPITRE VI.

Hobka, debout devant la terrible Wlaska, écoutait avec attention les ordres que lui donnait sa maîtresse. — La nouvelle que tu m'apportes est fâcheuse, dit celle-ci, et il est temps que nous songions à parer le coup qui nous menace. Emmène deux cents servantes qui te soient bien connues, et va te cacher parmi les rochers de la forêt qui environne le château de Krason. Dans la nuit, tu quitteras ta retraite, et tu attaqueras le château. Que le sabre anéantisse tout ce qui fera quel-

que résistance, mais que les jours de Radga et de Hrnaba soient épargnés; on les amenera prisonnières ici. Je me fie à ton courage et à ton adresse. Va faire tes préparatifs, et ordonne à Sarka de se rendre auprès de moi.

Hobka s'éloigna. Les regards de Wlaska se rembrunissaient à chaque moment. — Ainsi, se dit-elle, je suis trahie par mon propre sang! Où donc rencontrer la fidélité? Oui, il faut étouffer jusqu'à la dernière étincelle de l'amour qui reste encore dans mon âme, et qu'à l'avenir elle ne soit plus remplie que d'idées de destruction!

Elle s'avança vers l'énorme fenêtre qui donnait sur le Libin: — Descends de ton gîte, cerf timide, s'écria-t-elle! descends; les rêts sont disposés, les chasseurs et les chiens t'attendent!

Tout-à-coup elle tressaillit involontairement. — Non, non, s'écria-t-elle avec violence. Peut-être, en faveur de la fille, eussé-je épargné le père; mais elle aussi

elle m'a trahie et avec la même perfidie. Oui, je vais les punir, lui par elle, elle par lui. Satisfaisons notre vengeance! Gardons-nous de la faiblesse!

En ce moment, Sarka entra d'un air triste et craintif, et embrassa silencieusement sa mère.

—Sois la bien-venue, mon enfant, lui dit Wlaska. Te voilà donc de retour; j'attendais avec impatience ton arrivée; car il faut que je t'entretienne de choses importantes. C'est à l'héritière de ma puissance que je dois faire connaître tout ce qui peut contribuer au bien général et au succès de notre cause.

Elle attira doucement sa fille à ses côtés. — Je veux te découvrir aujourd'hui mes pensées les plus secrètes. Je suis lasse de la vie que nous menons, et je songe sérieusement à traiter de la paix avec Primislaw.

—Quoi, ma mère! demanda Sarka pleine de joie et de surprise, mais conservant toutefois un air de doute.

— Rien n'est plus vrai, reprit Wlaska. J'ai malheureusement de puissans motifs pour m'y déterminer. Mes espions m'apprennent que le duc fait faire en secret des propositions aux Huns et aux Lettes, afin de s'assurer le secours de ces peuples nombreux. Ce n'est pas que nous redoutions les combats; mais nous n'avons déjà versé que trop de sang, et il est temps de rendre le repos à la Bohême.

— Ma mère! s'écria Sarka ravie! Ah! combien tu as été méconnue dans ce pays, même par ta fille!

— Je desire sincèrement la paix, dit Wlaska, mais aux conditions que j'imposerai moi-même. Je veux que cette main que je présente soit reçue avec respect. Nous rendre, ce serait nous soumettre à perdre la liberté que nous avons conquise, et attirer sur nous plus de rigueur que nous n'en avons jamais éprouvé. Il faut donc forcer le duc à nous accorder des conditions convenables, et nous ne

pourrons y parvenir qu'en frappant un coup décisif.

— Il faut donc encore combattre? demanda tristement Sarka.

— Oui, dit Wlaska en souriant; mais, mon enfant, ce combat ne coûtera pas du sang. Ctyrad, le favori et le meilleur capitaine de Primislaw, part demain matin, avec une escorte peu nombreuse, pour se rendre aux frontières du pays de Hongrie, afin de régler un différend qui s'est élevé au sujet des limites. Cette nuit une embuscade l'attendra sur sa route, et si on s'empare de lui, je ne doute pas que Primislaw ne m'offre une paix avantageuse pour prix de sa rançon.

— Cette violence nouvelle nous fera-t-elle atteindre ce but? demanda Sarka d'un ton inquiet.

— Je n'en doute pas, répondit Wlaska, et pour y parvenir plus sûrement, c'est toi que j'ai choisie pour l'exécuter.

— Moi? s'écria Sarka frappée d'effroi. Ah! ma mère, dispensez-moi de cette en-

treprise! Moi qui voudrais déposer pour toujours ces armes, dont le poids n'est pas fait pour ma main, et qui semblent me ravir le repos et la félicité.

— Déposer ses armes avant d'avoir vaincu, c'est se perdre, répondit Wlaska avec humeur. Cependant je ne saurais te faire violence, et je renoncerais plutôt à mes projets, que d'en confier l'exécution à des mains inhabiles. Mais alors, il ne me sera plus permis de songer à la paix; car la duchesse de Bohême ne descendra pas jusqu'à l'offrir, si elle ne peut la dicter. Les Lettes sauvages, les Huns se répandront dans la Bohême que nous défendrons sans espoir. Le Diewni sera notre unique ressource, notre dernier asile; là, tant que ma main pourra porter un sabre, on me verra combattre „ et si enfin le nombre nous écrase, nous périrons sous ses ruines fumantes!

—Ma mère, quel horrible tableau! dit Sarka en gémissant.

—Pourquoi ces plaintes? dit Wlaska

en souriant amèrement. Qu'as-tu à redouter? N'appartiens-tu pas déjà plus au parti de Primislaw qu'à celui de ta malheureuse mère? Du sommet du Libin où tu seras en sûreté, tu verras les flammes s'élever du Diewni, et tu pourras calculer le moment de notre chute....

— Ma mère! de grâce! s'écria Sarka, je veux t'obéir; parle, que faut-il faire?

— J'ai donc retrouvé ma fille! s'écria Wlaska en la serrant tendrement dans ses bras. Va goûter quelques momens de repos, ajouta-t-elle, car il faut qu'avant le coucher du soleil tu te mettes en route. Tristana t'escortera suivie d'une troupe nombreuse, et je te donnerai des ordres détaillés au moment de ton départ.

Une servante vint annoncer que Wrsch venait en qualité d'ambassadeur du duc de Bohême, auprès de Wlaska.

— Du duc de Bohême! répéta l'orgueilleuse guerrière. Deux souverains dans un pays, c'est trop; nous ferons en sorte qu'il ne s'en trouve bientôt plus qu'un.

Elle fit un signe et l'on introduisit l'envoyé de Primislaw. Celui-ci s'approcha de Wlaska avec tous les témoignages d'un profond respect. Elle ne répondit que par un léger signe de tête, et lui ordonna de faire connaître le but de sa mission.

— Primislaw, dit Wrsch d'un ton d'humilité qui ne lui était pas ordinaire, Primislaw, mon maître, m'envoie à toi, vaillante Wlaska, reine des femmes libres de la Bohême, et m'ordonne de te parler ainsi : — La triste expérience de cinq cruelles années a démontré que l'esprit de Libussa est venu en toi; et depuis que nulle femme ne l'aide plus à soutenir le poids de sa couronne, le malheur s'attache sans cesse à ses pas. D'ailleurs, l'âge l'accable, et une maladie sourde mine le reste de ses forces. Il a donc résolu de déposer le sceptre et de finir ses jours dans la retraite; et comme son fils Rezamislaw est encore trop jeune pour tenir les rênes de l'état, il consent à remettre, entre les mains d'une femme, le duché qu'il a reçu

d'une femme. Il m'envoie donc pour te reconnaître duchesse de Bohême, sous la condition que son fils choisira pour épouse une de tes jeunes filles, et qu'après ta mort il sera ton successeur au trône de Libussa.

— Ces offres sont-elles sincères, dit Wlaska d'un ton défiant; ou ne serait-ce pas quelque artifice imaginé pour gagner un peu de temps? Quoi qu'il en soit, Primislaw agit sagement en s'efforçant de sauver, au moins pour son fils, la couronne qui échappe à ses mains débiles; et je consens à entrer avec lui en négociation.

— Mon maître viendrait avec joie dans ce château conférer lui-même avec toi, répondit Wrsch d'un ton soumis; mais, je te l'ai dit, la maladie l'accable, et il ne saurait quitter le Libin. Daigne donc t'y rendre toi-même. Je ne doute pas qu'il ne te remette le château et les trésors qu'il renferme, et que ta présence n'aplanisse toutes les difficultés qui pourraient s'éle-

ver au sujet de la pacification de la Bohême.

— Je consulterai mon conseil, répondit Wlaska après un moment de silence, et bientôt ton maître aura ma réponse.

— Ainsi, s'écria Wlaska lorsque Wrsch eut quitté la salle, ainsi le conte dont je cherchais à bercer cette jeune insensée, pourrait se réaliser; et Sarka, par son union avec Rezamislaw, assurerait pour toujours le trône à ma race? Elle en aime déjà un autre; mais les jeunes filles ne jettent-elles pas avec joie une couronne de roses pour prendre un diadème? Le voilà donc atteint ce but qui occupait depuis si long-temps mes pensées durant le jour, le rêve de mes longues nuits.....? Ah! si Primislaw était sincère, je sens que je pourrais pardonner au séducteur odieux dont j'ai juré la perte. Une trop grande distance serait entre nous pour que ma vengeance pût l'atteindre. Mais quelle honte éternelle pour Wlaska, si, avec sa sagesse et sa prudence, elle allait se jeter dans un piège grossier.....!

Elle réfléchit quelques instans. — Oui, dit-elle, la science humaine est insuffisante. Je cours consulter la druidesse de la montagne.

CHAPITRE VII.

La sorcière était assise à l'entrée de sa caverne, et ses regards se portaient sur un globe de cristal placé devant elle sur une pierre, lorsque tout-à-coup elle tourna les yeux vers l'étroit sentier qui conduisait de la forêt à sa retraite. Un bruit s'y fit entendre, et Wlaska se présenta devant elle.

— Je t'attendais, lui dit la druidesse. Tu viens m'interroger : parle, mes esprits vont te répondre.

— Le duc m'offre la paix, son alliance, et les conditions les plus honorables, ré-

pondit Wlaska avec agitation. Que faut-il faire?

La vieille murmurant alors quelques mots inintelligibles, traça trois cercles au-dessus du globe, et s'écria : — Regarde!

L'intérieur du cristal s'obscurcit, d'épais nuages de fumée s'y formèrent en tournoyant, et du milieu de cette espèce de brouillard s'éleva la figure noble et pâle du duc Prismislaw.

— Ses traits annoncent la loyauté, s'écria Wlaska en regardant ce visage altéré par les souffrances.

— Et jamais il ne connut la trahison, dit la sorcière. Mais une autre figure s'éleva à ses côtés : — La reconnais-tu? Wlaska.

— C'est un guerrier! s'écria celle-ci en regardant avec plus d'attention. Son arme est levée, son œil est menaçant; c'est Wrsch qui, ce matin, s'offrit à moi d'une façon plus pacifique. Est-ce contre moi,

est-ce contre Primislaw qu'il dirige ce sabre?

— Je dois le taire! répondit la vieille avec un affreux sourire; puis elle agita de nouveau sa baguette magique, et la vision disparut. — Tu veux voir la lumière du jour dans l'œuvre de la nuit. Les esprits d'Ezernebog abhorrent la clarté et ne la répandent jamais.

— J'en sais assez, dit Wlaska en jetant avec dédain une bourse pleine d'or sur le sable. Ton art me répond de la sincérité de Primislaw, et ta vie me répond de ton art! Si tu me trompais, tu chercherais en vain un asile contre ma fureur; je te retrouverais dans les entrailles de la terre!

A ces mots, elle s'éloigna à grands pas. Les regards éteints de la magicienne la suivirent. — Enfant maudit! s'écria-t-elle, née au milieu des gémissemens, élevée dans le crime, vivant dans le crime. Malheur, trois fois malheur, lorsque l'heure fatale sera sonnée!

Elle se mit alors à pousser des cris et

des gémissemens confus, et retomba accablée sur la terre. Au-dessus d'elle, et à une élévation prodigieuse, se montrait comme un point imperceptible un oiseau de proie qui, planant dans les airs, décrivait un cercle étroit, et qui annonçait, par ses cris lugubres, le besoin d'une pâture.

CHAPITRE VIII.

Ctyrad, armé, venait de se rendre auprès du duc Primislaw qui, triste, abattu et épuisé par la maladie, était toujours étendu sur sa couche. Thèrba, ses mains jointes sur l'image de Klimba, était debout près de lui, et intercédait le ciel pour le supplier de détourner sa colère de la noble famille de Libussa.

— Pars, mon fidèle serviteur, dit Primislaw. Que la sagesse, l'énergie et la douceur qui te distinguent [illegible] rendent aux frontières de Bohème la paix et le repos dont nous sommes privés, et qu'au moins

quelques-uns de mes sujets trouvent le bonheur sous mon règne.

Ctyrad s'éloignait déjà lorsque Therba lui cria d'une voix émue : — Garde-toi des servantes!

— J'ai pour escorte vingt soldats d'élite, dit Ctyrad; leur bravoure et leur fidélité me sont connues. Si les femmes nous attaquent, notre rencontre leur deviendra funeste.

— Fatale sécurité ! s'écria Therba. Elle a causé la mort de Samoslaw, et mille autres lui doivent leur perte. Garde-toi des servantes, Ctyrad. Mes visions m'annoncent une embûche.

— J'aimerais mieux mourir au milieu de ma joyeuse sécurité, que de vivre dans des craintes continuelles, dit Ctyrad. Mais nous nous reverrons bientôt et le ciel couronnera notre entreprise.

Il s'éloigna et Therba s'approcha de Primislaw, et essuya la sueur glacée qui découlait de son front.

— Ma sœur! dit le prince d'un ton ami-

cal, et il essaya de se relever. Mais où est Bréla ? ajouta-t-il en jetant ses regards autour de lui. Depuis long-temps elle se cache à mes regards. Sa science soulagerait peut-être mes souffrances.

— Bréla souffre du même mal que toi, dit Therba en soupirant; je suis allée la voir ce matin dans son château.

— Ciel ! s'écria Primislaw avec effroi, sa vie serait-elle menacée?

— Hélas ! je le crains, répondit-elle en essuyant ses larmes. Elle ressent ces maux depuis le jour de son entrevue avec Wlaska.

— Dieu terrible ! s'écria Primislaw en joignant les mains, et en baissant ses yeux mouillés de pleurs.

Un long silence régna dans la chambre royale.

— Qu'as-tu décidé au sujet de Rezamislaw ? dit enfin Therba.

— Celle que mon fils aime est digne de lui, et chacun fait l'éloge de cette noble fille. La Bohême gagnerait peut-

être le bonheur si je consentais à cette union.

— Ton consentement fera le bonheur de Rezamislaw, dit Therba.

— Mais, dit Primislaw, cette union n'aura lieu qu'après la chute du château que tu vois devant nous. Tant que ce monstre, sur son rocher, bravera les hommes et Dieu lui-même, aucune fête ne sera célébrée sur le Libin.

— En ce moment le son du cor se fit entendre dans la cour du château. Primislaw et Therba se regardèrent d'un air surpris. Wrsch entra dans la salle.

— Quel bruit vient interrompre le silence dans ce séjour de la douleur? demanda Primislaw d'un ton mécontent.

— Une ambassade nombreuse et brillante, envoyée par Wlaska, vient à l'instant d'arriver en ces murs, et demande à être introduite près du duc, dit le capitaine.

— Quoi! s'écrièrent à-la-fois Primislaw et Therba, une ambassade de Wlaska!

— La chose est certaine, dit Wrsch, et je ne me présente devant vous que pour prendre vos ordres. Cette négociation importante et difficile pourrait, dans votre état, vous devenir nuisible; Ctyrad se trouve éloigné, c'est à moi à recevoir les envoyés, et à traiter avec eux.

— Tu es un brave guerrier, Wrsch, dit Primislaw en secouant la tête; mais la fougue de ton caractère ne permet pas de t'employer comme négociateur. Au lieu de la paix, tu ne tarderais pas à nous donner une guerre d'extermination.

—Ordonne donc que je donne audience aux ambassadeurs, dit Therba. Si les talens politiques de Libussa me manquent, le desir que j'éprouve de voir la paix régner de nouveau dans mon malheureux pays, et ma fidélité y suppléeront.

— Jamais je n'y consentirai, s'écria Primislaw. Ces femmes sont aussi terribles qu'artificieuses; là où résiste le glaive, elles emploient le poison. Nous attendrons que je puisse les recevoir moi-même. Fais-

les conduire dans la grande salle, et qu'elles y soient traitées somptueusement.

— Par le ciel ! s'écria Wrsch avec une joie féroce, il y a long-temps que je songe à les traiter comme il convient, et j'espère qu'elles auront lieu d'être satisfaites du festin que je leur prépare.

A ces mots, il sortit à grands pas.

CHAPITRE IX.

On préparait avec empressement un festin somptueux dans la grande salle. Wrsch, richement vêtu, et suivi de serviteurs couverts de brillans ornemens, s'avança au-devant des servantes qui descendaient de cheval dans la cour du château. Elles étaient au nombre de soixante.

— Que la nouvelle reine du Libin soit la bien-arrivée dans ces murs, dit-il à la guerrière qui se trouvait à la tête de la troupe, et que sa taille élevée et son armure brillante faisaient regarder comme Wlaska elle-même. Mais la servante ayant

levé la visière de son casque, il aperçut un visage inconnu, et quitta avec précipitation l'humble posture qu'il avait prise.

— Je suis Stralka, dit-elle d'un ton orgueilleux, la première au Diewni après Wlaska, une de ses sept héroïnes. Je viens au nom de la duchesse, et je pense que cette démarche honore assez votre maître, pour être assurée de sa reconnaissance.

— Wrsch s'inclina profondément. Veuillez, dit-il, m'accompagner à la salle où tout a été disposé pour vous recevoir dignement.

Il se mit aussitôt en marche, et la fière Stralka le suivit, escortée de ses guerrières. Dix d'entre elles restèrent pour garder les chevaux.

La salle était décorée avec magnificence, et les tables étaient chargées d'une riche vaisselle d'or et d'argent.

A l'aspect de tant de luxe, Stralka pâlit, et elle hésita à franchir le seuil de la porte.

— Eh! quoi, Stralka, tu crains? lui dit la belle Wradka, qui marchait après elle.

— Un souvenir est venu se présenter à mon esprit, lui répondit Stralka à voix basse. J'ai pensé que ce fut avec une semblable magnificence, que Wlaska reçut la princesse Bréla, lorsqu'elle lui offrit une coupe empoisonnée.

— Ne redoute pas une telle chose, dit Wradka. Les hommes n'oseraient jamais se hasarder de la sorte. Vois tous ces joyaux, bientôt ils seront à nous.

Pendant cet entretien, les deux guerrières s'étaient approchées de la table, et leurs compagnes les avaient suivies. Wrsch était resté à l'entrée de la salle avec deux gardes. Tout-à-coup un de ces gardes, Kolo Hesky le muet, saisit son bras, et lui montra du doigt Hobka qui fermait la marche. Wrsch annonça alors qu'il allait chercher son maître, et se retira en s'inclinant avec respect.

Primislaw sommeillait encore. Therba, assise près de lui, contemplait tristement ce visage pâle et amaigri, dont les traits portaient déjà l'empreinte de la mort;

lorsque tout-à-coup un tumulte affreux se fit entendre. Therba prêta l'oreille avec effroi, et Primislaw se réveilla en sursaut. — Rezamislaw est-il de retour? demanda-t-il avec surprise.

— Je l'ignore, lui répondit Therba. J'ignore d'où vient le bruit terrible qui frappe mon oreille; la présence des servantes dans ce château doit tout nous faire craindre.

— Ce tumulte vient de la salle du festin, dit Primislaw en écoutant avec attention. Oui, je distingue un cliquetis d'armes et des cris de guerre.

Therba se hâta de s'élancer vers la galerie voisine, d'où l'on apercevait par une tribune la salle de réception. — Hélas! dit-elle, tu n'as que trop bien entendu! Le plus grand désordre règne dans le château; on s'y bat avec acharnement, je vois les glaives qui étincellent.

— Grand Dieu! s'écria Primislaw, on déshonore par cette violation le nom du prince.

— Une fenêtre qui s'ouvre..., s'écria Therba. Deux des frères Hesky traînent par les cheveux une femme âgée....; en vain elle résiste...! Ciel! ils l'ont précipitée...!

Therba s'éloigna de la fenêtre en chancelant, car elle ne pouvait contempler plus long-temps cet affreux spectacle.

— Wrsch est l'auteur de cette trahison, je reconnais sa main à cette œuvre infernale! s'écria Primislaw qui essayait en vain de retrouver ses forces. Vole, ma sœur, cours le menacer de tout le courroux de son maître; sa tête me répondra de cette action infâme!

— Therba s'élança vers la porte, mais elle revint aussitôt en gémissant. — Les issues sont fermées, s'écria-t-elle; nous ne pouvons arrêter les meurtriers!

D'effroyables cris se firent entendre dans la cour du château.

— Sauvez-les! s'écria Therba. Hélas! ajouta-t-elle, ils égorgent aussi les servantes qui gardaient les chevaux...!

— Voilà donc les taches de sang que le regard prophétique de Libussa aperçut sur mon manteau ducal, dit Primislaw au désespoir. Je les laverai dans le sang de ce barbare, afin que la Bohême reconnaisse mon innocence.

Le bruit et les gémissemens ne tardèrent pas à s'affaiblir, et bientôt un silence profond régna dans tout le château. Des pas rapides se firent entendre; on approcha de la chambre du prince; la porte s'ouvrit, et Rezamislaw entra, le visage étincelant de colère, et son sabre ensanglanté à la main.

— Mon père, s'écria-t-il, je viens de punir à ta place! Wrsch avait mérité la mort en assassinant dans ton château les ambassadeurs de Wlaska, il l'a reçue de ma main.

— Mais ses complices, répondit Primislaw, que sont-ils devenus?

— Les Hesky, dit Rezamislaw, avaient reconnu dans l'un des chefs des servantes, celle qui avait donné à leur mère le poi-

son qui servit à faire périr leur malheureux père. Ce fut par cette femme que commença le massacre. Ils étaient bien coupables; mais comment punir des fils qui vengeaient leur père? Je les ai bannis pour toujours du Libin.

Primislaw tendit en silence la main à son fils.

Béringer entra au même moment. Il semblait accablé de tristesse.—Cinquante servantes, dit-il d'un air morne, sont étendues sans vie dans la salle et dix autres dans la cour du château. Une seule, dit-on, est parvenue à échapper au massacre.

— Que de maux a produit dans la malheureuse Bohême la folie et la cruauté de Wlaska! s'écria Therba en soupirant.

Primislaw pria avec ferveur pour détourner la vengeance du ciel; et sa sœur unit ses prières aux siennes.

CHAPITRE X.

Ctyrad et son escorte suivaient la route qui conduisait aux frontières hongroises. Les avis de Therba avaient produit quelque impression sur l'âme du capitaine, et il n'avait pas laissé que de prendre quelques précautions utiles. Ses gens marchaient en bon ordre, et il avait formé deux troupes l'une d'avant et l'autre d'arrière-garde, comme s'il eût marché en pays ennemi. Il marchait ainsi depuis quelque temps dans l'immense forêt de pins du Libin, lorsque des cris plaintifs et des gémissemens vinrent tout-à-coup frapper son oreille.

— C'est une femme, dit Ctyrad à ses compagnons; elle implore notre secours. S'élançant à travers les buissons et les broussailles, il se dirigea vers le lieu d'où partaient ces accens. Il aperçut bientôt une jeune fille, d'une beauté rare, liée à un pin. Une pâleur extrême était répandue sur son visage, ses longs cheveux tombaient en désordre sur son sein qu'aucun voile ne dérobait aux regards; et à ses pieds étaient un heaume, une armure, un cor en argent et un vase d'hydromel.

— Quel barbare t'a traitée de la sorte, charmante fille, s'écria Ctyrad en s'approchant d'elle, et en contemplant avec délices ses formes ravissantes.

— Je suis une servante de Wlaska, répondit-elle. Résolue de ne plus voir les actes de cruauté qui se commettent au Diewni, j'avais pris la fuite; mais atteinte près d'ici par mes compagnes, j'allais périr sous leurs coups, lorsque le bruit de vos chevaux et de vos armes les a mises en fuite.

— C'est le ciel qui nous conduit ici,

dit Ctyrad à ses hommes d'armes qui l'avaient suivi. A ces mots, il détacha les liens qui retenaient captifs les membres délicats de la jeune fille.

Dès qu'elle se vit libre, elle saisit avec ardeur la main de Ctyrad, et la serrant contre ses lèvres, son sein fut doucement agité, et ses yeux exprimèrent la joie et la reconnaissance.

— Je veux mériter tes remercîmens, dit-il, et achever ce que j'ai commencé. Suis-moi, et lorsque ma mission sera remplie, je te menerai au Libin, où tu trouveras un asile sûr.

— J'accepte vos offres généreuses, répondit la jeune fille; mais accordez-moi quelques instans de repos. L'épouvante, l'approche d'une mort cruelle ont épuisé mes forces.

Ctyrad ordonne à ses gens de desseller les chevaux, et l'on fit une halte. La belle étrangère se laissa tomber sur la mousse qui couvrait la terre, et invita en souriant le guerrier à prendre place auprès d'elle.

En même temps elle lui offrit le vase d'hydromel en lui jetant un doux regard. Ctyrad, accablé de fatigue, s'en saisit avec empressement, et but avec avidité. Ses hommes d'armes, debout autour de lui, semblaient envier le sort de leur maître. Ctyrad ayant cessé de boire, jeta sur ses soldats un regard de compassion, et passa la cruche à celui qui se trouvait le plus près de lui, qui lui porta de rudes atteintes. Ses camarades se pressèrent alors autour de lui, et la cruche passa de main en main.

— Cet hydromel est excellent, charmante fille, s'écria gaîment Ctyrad; mais il n'a pu servir à étancher l'ardeur que tes charmes ont fait naître.

En parlant ainsi, il l'enlaçait de ses bras.

— Laissez-moi, dit la jeune fille en le repoussant. Il est indigne d'un homme généreux de se payer ainsi d'un service que tout brave guerrier doit à une femme. Ce n'est pas ainsi qu'on obtient notre cœur.

— Mais se rendrait-il à l'amour le plus

vif, le plus tendre ? dit Ctyrad en se penchant vers elle. Il n'en put dire davantage, ses yeux s'appesantirent et bientôt le sommeil s'empara de ses sens. Il s'étendit sur le gazon, auprès de la jeune fille, qui semblait également prête à se livrer au repos, et recommanda à ses gens de faire bonne garde, en se plaignant que la fatigue d'une longue marche l'empêchât de contempler encore quelques instans tant de charmes.

Les hommes d'armes n'avaient pas attendu les ordres de leur maître, ils étaient déjà étendus sur l'herbe, dormant d'un profond sommeil. La jeune fille jeta sur le chef un regard de compassion, s'assura, d'un coup-d'œil rapide, du sommeil de ses compagnons et saisit son cor.

— Le ciel m'est témoin, dit-elle, de la répugnance que j'éprouve à jouer un semblable rôle ; mais n'y suis-je pas contrainte ? Approchant alors le cor de ses lèvres, elle fit entendre trois notes aiguës et prolongées.

Quelques momens après, la forêt parut s'animer. De chaque buisson s'éleva une tête couverte de fer ; une nombreuse troupe d'amazones ne tarda pas à se présenter en ordre de bataille devant la jeune fille.

— Tu as été prompte à nous amener nos gens, Sarka, lui dit la terrible Tristana ; Wlaska sera satisfaite. Qu'on garrotte le capitaine, ajouta-t-elle, et que ses gens soient massacrés sur-le-champ !

— Arrêtez ! s'écria Sarka au désespoir, et en même temps, tirant son sabre du fourreau, elle se précipita au-devant des femmes de Wlaska, prêtes à exécuter l'ordre qu'elles venaient de recevoir. Je sacrifierai mes jours pour les défendre, Wlaska m'a promis leur vie !

— Qu'on la désarme et qu'on l'entraîne, dit Tristana.

— Misérable servante ! dit Sarka en luttant avec celles qui cherchaient à s'emparer de son arme, tu oses résister à la fille de ta maîtresse !

— Je suis les ordres de Wlaska, répondit Tristana. Elle avait pressenti ta faiblesse; elle en connaît la cause, elle en préviendra les suites. La belle Sarka ne devait servir que d'appât pour attirer l'ours, c'était à nous de le prendre.

— Punissez le parjure, Dieu immortel! s'écria la jeune fille, pleine de douleur, et elle s'abandonna aux servantes.

Tandis qu'on l'emmenait, elle entendit retentir derrière elle les cris des malheureux qu'on égorgeait sans pitié, et la forêt retentissait de tous côtés des cris de rage des femmes qui se livraient à leur fureur sanguinaire.

CHAPITRE XI.

Wlaska attendait avec impatience le message que Stralka devait lui envoyer, dès l'issue des négociations qu'elle devait entamer avec Primislaw. Une servante cherchait en vain à retenir le magnifique coursier tigré de sa maîtresse, et une nombreuse troupe de guerrières couvertes d'armures brillantes, était rangée en bataille, prête à escorter la duchesse dans sa marche triomphale vers le château du Libin.

— La couronne de Bohême tarde longtemps, se dit Wlaska. Celle que j'ai placée moi-même sur ma tête y est plus solide-

ment fixée, mais le vulgaire crédule veut qu'on observe les anciens usages, et je ne dois négliger aucun des moyens propres à acquérir la considération du peuple.

En cet instant, on vit accourir une des servantes qui avait fait partie de l'escorte de Stralka. Elle était dans un état déplorable; sa tunique était déchirée et couverte de sang, et elle avait perdu son casque et ses armes.

—Trahison! cria-t-elle en tombant aux pieds de Wlaska. Primislaw a fait massacrer tes ambassadeurs, et nos femmes ont trouvé la mort dans son château.

A ces mots un mouvement convulsif s'empara de Wlaska. Ses yeux étincelèrent de fureur, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et sa bouche se contracta d'une manière hideuse. Vengeance! ce fut le seul mot qu'elle eut la force de proférer.

— Stralka et Hobka? demanda-t-elle après un long silence.

—Toutes ont péri, répondit la servante. Wrsch, à la tête de ses gens furieux,

a commencé l'attaque au moment où nous venions de prendre place au banquet que le perfide Primislaw avait fait préparer. Notre résistance fut terrible, nous nous défendîmes avec rage; mais le nombre des assassins s'accrut à chaque instant, et bientôt le massacre devint général. Hobka fut précipitée d'une fenêtre sur le pavé de la cour, et les plus belles de nos compagnes, blessées et désarmées, ne reçurent le coup mortel qu'après avoir subi les embrassemens de ces monstres. J'ai vu le terrible Wrsch plonger son sabre dans le sein de Stralka qu'il venait de déshonorer, et seule, je suis parvenue à fuir, pour accourir t'annoncer cette affreuse catastrophe.

Lorsqu'elle eut achevé de parler, Wlaska lança sur elle un regard si terrible, que l'infortunée servante fut saisie d'un pressentiment sinistre; elle baissa la tête et se couvrit le visage de ses mains.

— Ces héroïnes ont succombé, dit Wlaska d'un ton lent et solennel, et tu

oses vivre? Va, misérable, va rejoindre tes sœurs, et dis-leur qu'elles seront satisfaites de la manière dont Wlaska les vengera.

Elle leva son poignard, et la servante tomba en poussant un faible cri. Wlaska, sans daigner jeter un regard sur la victime de son courroux, se détourna et s'approcha de son coursier.

— Que personne ne me suive! s'écria-t-elle d'un ton impérieux, et, s'élançant en selle, elle se dirigea vers la montagne Rouge avec la rapidité de l'éclair.

CHAPITRE XII.

La druidesse, qui n'avait plus rien d'une créature humaine, et qui était devenue semblable à une ombre, gisait au fond de son antre, et luttait, dans un assoupissement pénible, contre la mort qu'elle attendait depuis si long-temps, lorsque les pas rapides d'un cheval retentirent dans la forêt. Quelques momens après, Wlaska parut, montée sur son coursier tigré; elle s'élança à terre, et se dirigea vers la caverne.

—Tu n'as pas oublié les promesses que je te fis dans notre dernière entrevue, dit-

elle d'un ton plein de colère. Ta science m'avait répondu de la loyauté de Primislaw, ta vie devait me répondre de ta science. Eh! bien, mes députés ont été massacrés dans le château du duc. Dis-moi, prophétesse, quel sort dois-tu attendre?

La druidesse fit un léger mouvement; mais elle retomba presque aussitôt dans l'assoupissement où elle était plongée.

Wlaska s'approcha d'elle, et lui secoua le bras avec violence.

La druidesse ouvrit ses yeux ternes, et un sourire pénible se montra sur ses lèvres livides; elle essaya de prononcer quelques mots, mais elle ne put se faire entendre.

—Va donc, s'écria Wlaska, va rejoindre celles dont tu as causé la mort! A ces mots elle tira son sabre du fourreau; mais son regard tomba sur un breuvage malfaisant que la sorcière avait récemment préparé. — Non, dit-elle, ne répandons pas ce sang, il souillerait mon fer.

A ces mots, elle prit le vase et le brisa

sur la tête de la sorcière qui continuait à sommeiller. Une détonnation se fit entendre, un rayon de lumière en jaillit, et des flammes bleuâtres s'élevèrent sur le corps de la druidesse qui se leva aussitôt en poussant des hurlemens affreux.

— Malheur à toi, Wlaska ! cria-t-elle en étendant son bras menaçant vers la guerrière. Malheur à toi ! Je n'avais plus qu'une heure à vivre, mais ta main impie a empiété sur les lois du destin. Toujours le ciel punit le crime par le crime, et l'œuvre détestable de nos fautes est l'instrument de notre perte ; tu as assassiné ta mère !

— Ma mère ! s'écria Wlaska glacée d'horreur.

— Je pars avant toi, reprit la moribonde dont l'aspect devenait affreux ; mais tu ne tarderas pas à me suivre. Le trajet qui te reste est court et sanglant : Ezernebog m'appelle.

Les flammes s'éteignirent subitement, et le cadavre, réduit en un amas de cen-

dres, se dispersa sur la terre. Un profond silence régna alors dans la caverne; Wlaska jetait autour d'elle des regards égarés. — J'ai couronné mes crimes, dit-elle d'une voix étouffée. Il ne me reste plus rien que la vengeance. Hâtons-nous de la goûter, et de jouir du dernier bonheur qui m'attende ici-bas; puis, ma mère, j'irai te rejoindre, et subir les supplices qui m'attendent.

A ces mots, elle s'élança hors de la caverne, comme poursuivie par d'affreuses images; et se jetant sur son cheval, elle repartit aussi rapidement qu'elle était arrivée.

CHAPITRE XIII.

Une violente tempête éclairait de feux soudains les masses énormes du château désert de Hesky, qui semblait la tombe d'une race éteinte de géans, et le vent mugissant à travers les immenses galeries solitaires, fouettait l'ivraie qui croissait dans les cours. Un silence profond, interrompu seulement par les cris de la fouine et les battemens d'aile du hibou qui sortait de son nid pour chercher sa pâture, régnait dans tout l'édifice où Stiason, les yeux fixés sur la forêt, et appuyé contre un des battans de la porte prin-

cipale, se livrait à de sombres réflexions. Tout-à-coup un bruit de pas et des voix se firent entendre; il aperçut un petit groupe d'hommes qui sortait du bois et se dirigeait vers le château. Quittant aussitôt la position qu'il avait prise, il mit le sabre à la main.

— Quelqu'un nous dispute l'entrée du château! s'écria l'un d'eux, et au même instant ils tirèrent leurs épées.

— Arrêtez, s'écria le premier. Cet homme est seul. Je suis votre aîné, c'est à moi de l'interroger.

En même temps il s'avança vers Stiason, tandis que les autres demeuraient immobiles.

— Que cherches-tu, dans ce château désert? demanda-t-il d'un ton menaçant. Nous seuls avons le droit de pénétrer dans ces murs. Quand le maître revient au logis, il faut que l'étranger lui cède la place. Quitte donc cette demeure, à moins que tu ne préfères te mesurer avec moi.

— Qui pourrait disputer ses droits au

premier-né du châtelain ? dit à son tour Stiason irrité. Bien que banni, je saurai défendre mon héritage contre les satellites de votre duc.

— Dieu ! Stiason ! s'écria le nouveau-venu en jetant son sabre et se précipitant au cou de son frère.

— Wodboy, s'écria Stiason, et les deux frères s'embrassèrent avec effusion.

— Stiason ! notre frère ! s'écrièrent les autres en accourant, et ils le pressèrent dans leurs bras caressans, tandis que le pauvre Kolo, embrassait en pleurant ses genoux.

— C'est donc ainsi que nous devions nous revoir ! dit Stiason d'un ton plein d'amertume, lorsque les premiers élans de la joie furent calmés. Le château de nos pères n'est que ruines, et notre père est mort....! Mais notre mère, où est-elle ?

Les frères baissèrent les yeux et gardèrent le silence. Enfin, Slawosch dit d'une voix étouffée: — Ta mère a empoisonné son époux pour rejoindre Wlaska.

— Oh! funeste pressentiment! s'écria Stiason avec un accent déchirant, je ne me trompais donc point! C'est elle que j'ai vue, ajouta-t-il avec un accent terrible. Elle n'est plus ....! Il ne nous reste plus que cet amas de pierres et le devoir de la vengeance.

Jetant alors sur ses frères de sombres regards: — Votre sang coule, leur dit-il d'un air surpris, avez-vous soutenu quelque combat?

— Nous venons de combattre pour cette vengeance que tu invoquais à l'instant, dit Ptarsko. Aujourd'hui l'heure de l'expiation a sonné, le ciel vengeur a amené au Libin une troupe de ces femmes détestables, parmi lesquelles nous avons reconnu celle qui avait excité notre mère au crime. Ce monstre est tombé sous nos glaives.

— Au Libin? reprit Stiason. Et les autres?

— Elles ont péri, répondit Rophon.

— Et vous avez assassiné des ambassa-

deurs qui venaient dans des desseins pacifiques ! s'écria Stiason.

— Nous avons commis une faute, répondit Ptarsko, et nous en portons la peine. Rezamislaw nous a bannis; mais cette punition n'est pas la seule, notre conscience nous en fait subir une autre plus cruelle.

— Vous n'avez point agi en soldats, dit Stiason avec la dignité d'un chef de famille ; mais sais-je moi-même si à votre place j'eusse été plus calme? D'ailleurs j'ai aussi une grande faute à me reprocher. Tous, nous avons imprimé une tache au nom glorieux de Ilesky; tous, nous sommes indignes de le porter, jusqu'à ce qu'une action éclatante nous ait rendu notre propre estime. Jurons que nous accomplirons cette action. Il faut que le fléau qui ravage la Bohême soit détruit de notre main. Il faut que Wlaska périsse sous nos coups, dût-il nous en coûter la dernière goutte de notre sang !

A ces mots, Stiason tira son sabre, et

le levant, il s'écria : — J'en fais le serment par la tombe de nos parens et le nom de notre père !

— Nous le jurons ! s'écrièrent ses frères en élevant aussi leurs armes.

— Et toi, tu refuses de jurer, dit Stiason à Kolo qui ne pouvait suivre l'exemple de ses frères.

— Hélas ! il s'est joint à nous sans doute, répondit Milowetz, quoique sa bouche soit restée muette. Le poison qui a détruit la vie de notre père lui a ravi pour toujours la parole.

Ces mots brisèrent le cœur de Stiason. Il prit le pauvre enfant dans ses bras, et le couvrit de ses larmes. — Enfant, dit-il avec émotion, les prières de ta bouche muette se feront entendre du ciel mieux que nos sermens et nos plaintes. Et quand notre sang aura lavé la honte de notre nom et que tu te trouveras au pied du trône céleste, que les premières paroles que tu proféreras soient des chants de reconnaissance et d'amour !

CHAPITRE XIV.

On venait d'amener Cyrad chargé de chaînes devant Wlaska, debout dans la grande salle du Dieweni. Auprès d'elle était Sarka, pâle, mais embellie encore par la douleur, tandis que les yeux de sa mère étincelaient d'un feu sombre.

— Je veux être seule avec ma fidèle fille et avec ce chevalier, dit Wlaska aux servantes qui s'éloignèrent aussitôt. Après leur départ, un profond silence, que les faibles sanglots de Sarka interrompaient, eut lieu dans la salle.

— Je vous ai appelé, brave guerrier,

dit Wlaska avec un calme terrible, j'ai à vous conter une histoire qui doit vous charmer. Ce goût me vient de mon ancienne maîtresse Libussa, renommée pour ses récits; si le dénoûment de celui que je vais commencer n'est pas aussi heureux que celui des légendes qu'elle nous rapportait, ne vous en prenez qu'aux temps désastreux où nous vivons.

— Je sais, dit Ctyrad, ce que j'ai à attendre de vous, mais je suis résigné, car nous dépendons tous de la volonté de Dieu.

— La bonne duchesse Libussa, reprit Wlaska, avait recueilli et élevé avec un amour maternel une pauvre fille, abandonnée près de son château. Son enfance fut heureuse : bientôt les regards d'amour des hommes et les regards d'envie des jeunes filles lui apprirent qu'elle était belle; son esprit se montrait chaque jour plus vif, et Libussa contemplait son ouvrage, avec satisfaction, dans la jeune orpheline. Les premiers seigneurs de la

cour de Primislaw commençaient déjà à adresser leurs vœux à l'orpheline qui, grâces à la générosité de Libussa, était entièrement libre de son choix. Enfin, elle était aussi heureuse qu'on peut le devenir sur la terre. Un jour, il y a vingt ans.....

Ici Wlaska jeta un regard plein de fureur sur Ctyrad qui tressaillit.

— Oui, continua Wlaska, il y a vingt ans la jeune fille s'égara à la chasse, et au lieu d'atteindre le Libin, elle s'enfonça toujours davantage dans les forêts immenses qui s'étendent vers le nord. Durant deux jours entiers elle erra, sans se reposer, dans toutes les directions; elle avait perdu son cor, et son carquois était vidé. Elle ne trouvait sur sa route ni source ni rivière; ses pieds, dépouillés de leurs chaussures, étaient déchirés par les ronces. Enfin, accablée de soif, de faim et de fatigue, elle tomba au pied d'un chêne et supplia le ciel de lui accorder la mort. En cet instant, un beau jeune

homme, vêtu d'un riche costume de chasse, parut devant elle tel qu'un génie bienfaisant. A la vue de l'infortunée, il l'interroge, la console, ranime ses forces avec une boisson rafraîchissante et les alimens qu'il portait avec lui, étanche le sang qui coulait de ses plaies, fait reposer sur son sein sa tête appesantie, et la conduit, après quelques heures d'un doux repos, par des sentiers non frayés, dans une contrée moins sauvage et plus connue d'elle. Les joues de la jeune fille commencèrent à se couvrir de nouveau d'un brillant incarnat; et animée d'une vive reconnaissance, qui était déjà presque de l'amour, elle porta sur son sauveur des regards humides. Ses attraits furent alors remarqués par le jeune chasseur, et éveillèrent dans son cœur d'impurs desirs, tels que ce sexe brutal en ressent lorsqu'il croit éprouver de l'amour. Il la console, la flatte, et, abusant indignement de la situation de la jeune fille et du service qu'il vient de lui rendre, il prie, conjure,

la presse en l'accablant des plus tendres caresses, jusqu'à ce que, n'ayant plus rien à refuser, pressée dans les bras du séducteur, elle pleure amèrement la perte de son innocence.

Ctyrad tressaillit de nouveau, poussa un profond soupir. Sarka, dans une attente pénible, leva les yeux avec effroi sur le malheureux prisonnier.

— Bientôt, continua Wlaska, s'éteignit le feu du desir, ne laissant après lui que le mépris. Le corrupteur s'arracha froidement des bras de la jeune fille qui lui demandait, en le couvrant de baisers, quand elle devait le revoir. — Jamais, sans doute, belle amie, répondit-il en souriant. Je pars demain pour le pays des Welches où je vais faire la guerre; si j'en reviens, ce ne sera qu'après de longues années. — Et si je suis mère? dit l'infortunée en se cachant le visage. Alors, dit-il, reçois ce présent; et, arrachant trois agrafes d'or de son habit de chasse, il les lui jeta ainsi que le cor d'argent suspendu

à sa ceinture. Je n'ai point d'or; tâche de pourvoir avec ces choses à tes besoins.

La honte, le remords et la fureur s'emparèrent à-la-fois du cœur de la jeune fille. Cette réponse cruelle l'accabla ; elle tomba inanimée sur le gazon, et lorsqu'elle reprit ses sens, son séducteur avait disparu.

— O ma mère, ma pauvre mère! s'écria Sarka en fondant en larmes, et se jetant aux genoux de la terrible Wlaska.

— Terminez ma vie! s'écria Ctyrad. Par le ciel! vous êtes le plus ingénieux des bourreaux. Vous avez calculé que les tortures du cœur sont les plus douloureux supplices, et vous me les faites supporter avec le raffinement le plus cruel.

— La jeune fille désespérée, continua Wlaska, revint au Libin; sa faiblesse et la perversité d'un homme l'avaient rendue tout-à-coup la plus misérable des créatures. Il lui devint impossible de supporter le mépris qu'elle ressentait pour elle-même ; et la haine la plus violente pour

tout un sexe infâme commença à s'emparer de son cœur. Elle s'aperçut avec effroi qu'elle était mère. La découverte de son opprobre l'eût fait chasser à jamais du Libin par Libussa, aussi chaste que sévère : elle se vit forcée de cacher avec soin sa faiblesse, et de la découvrir à une amie qui consentit à se charger du fruit du crime, et à le faire passer pour le sien qu'elle venait de perdre. Elle voyait chaque jour sa faveur croître auprès de Libussa; mais la douleur détruisait en elle toute espérance; et les honneurs que l'on rendait à la favorite de Libussa n'étaient qu'une triste compensation de son amour si lâchement trahi.

— Ainsi s'écoulèrent dix années, après lesquelles un noble Bohémien, revenu dans sa patrie, parut à la cour de Primislaw. Au premier coup-d'œil, la jeune fille reconnut son séducteur; mais il ne put la reconnaître : les années, les jouissances et les douleurs maternelles avaient changé ses traits délicats pour faire place

à la majesté de la femme. Elle continua de vivre auprès de son séducteur sans être reconnue, en gardant le souvenir des évènemens passés, avec la ferme résolution de s'en venger un jour. La mort de Libussa rompit enfin la chaîne qui la liait, et la vengeance que je poursuis depuis vingt années de larmes et de malédictions, se présente aujourd'hui que le séducteur est devant moi, où il a été amené par celle qui doit le jour à son crime.

— Oh! justice éternelle! s'écria Ctyrad, et en levant les yeux vers le ciel : Ma fille devient mon assassin!

— Non, jamais! s'écria Sarka d'un air égaré. Ma mère, pardonne, pardonne ou prends ma vie avec la sienne!

— Loin de moi, fiancée d'un Franconien! s'écria Wlaska en repoussant sa fille avec fureur, et elle appela d'une voix terrible Tristana, qui parut suivie de sa troupe. — Que cet homme soit conduit sur le rempart qui fait face au Libin, dit Wlaska, et qu'on fasse sonner les trom-

pettes, afin que les soldats du duc accourent sur leurs murs. Qu'on leur crie alors : — Wlaska punit un traître serviteur, et se vengera bientôt du maître. Qu'on rompe ensuite les membres de Ctyrad à coups de masses, et qu'il souffre, à la vue de son duc, un supplice affreux.

Les bourreaux s'emparèrent aussitôt de la victime.

— Que Dieu te guide, ma fille, et qu'il te pardonne ma mort ! s'écria Ctyrad avec fermeté, et il s'éloigna d'un pas assuré.

— Ma mère ! cria Sarka en se précipitant aux pieds de la sanguinaire Wlaska. Ma mère, songe à tes promesses, sa vie m'était garantie ; faut-il donc que je sois son meurtrier !

— Insensée, dit Wlaska avec un sourire amer. Et, saisissant sa fille d'un bras nerveux, elle la repoussa avec force.

— Qu'on jette cette fille rebelle dans la prison où se trouvent Radga et sa fille, et qu'on en mure la porte.

A cet ordre, les servantes frémirent, et

se regardèrent avec effroi. Mais Wlaska leur cria d'un ton terrible de se hâter d'exécuter ses ordres, ou que leur vie lui répondrait de leur obéissance.

Elles obéirent et Wlaska s'écria en se levant avec rage.

— Le dernier lien est brisé. Que maintenant ma fin approche, l'air me pèse et le jour fatigue mes yeux!

CHAPITRE XV.

Les douleurs de l'âme avaient aggravé les souffrances corporelles de Primislaw. Béringer se tenait non loin de lui, près d'une fenêtre, serrant avec rage la garde de son sabre, et fixant des regards pleins de fureur sur les remparts du Diewni, où l'on voyait Ctyrad endurer une lente agonie sous les coups des servantes.

— Tout est fini pour lui! s'écria Béringer en frémissant et s'arrachant de la fenêtre. Nous n'avons pu le sauver, seigneur, mais, du moins, qu'il nous soit permis de venger sa mort. Si vous vous

y refusez, permettez que je m'éloigne; un noble Franconien ne saurait servir avec honneur un prince qui voit d'un œil tranquille de semblables crimes.

— Crois-tu, dit Primislaw d'une voix émue, qu'il soit nécessaire de me rappeler mes devoirs de prince ? Si ma volonté devait décider, dès long-temps les murs du Diewni seraient tombés en ruines; mais mon peuple refuse de m'obéir. Le pouvoir du prince est méconnu, et toute tentative hasardée pour le rétablir serait une folie coupable. Que le ciel me rappelle loin de ce monde; c'est là tout ce que j'attends de lui.

Rezamislaw, couvert de ses armes et le visage enflammé, se précipita dans la salle. — Le château de Radga est pris! s'écria-t-il. Elle et sa fille ont été conduites prisonnières au Diewni! Ctyrad a péri....! O mon père, de grâce, appelle aux armes tous les Bohémiens, que nous détruisions au plus tôt l'antre de ces monstres. Les wladikes t'obéiront avec empressement; et

les pacifiques zemanns eux-mêmes reconnaîtront enfin que la guerre peut seule procurer la paix. Lève ta bannière, et tu trouveras des cœurs et des bras prêts à te seconder. Si tu me refuses, ma résolution est prise. Je pars avec mon fidèle Béringer, et les frères Hesky, avec tous ceux de tes sujets qui écouteront la voix de l'héritier du trône, et je cours donner l'assaut au Diewni. Il vaut mieux mille fois périr ainsi, que de rester honteusement derrière nos murailles!

— Hélas, mon fils! dit Primislaw. Avec quelle joie je t'accorderais ta demande; mais dois-je m'opposer à la volonté du ciel qui se déclare contre nous?

L'arrivée d'une femme d'une haute stature, en habits de deuil, interrompit le prince. C'était Therba; elle s'approcha de Primislaw, et lui baisa la main avec respect.

— Je t'apporte, dit-elle, le baiser d'adieu de ta sœur Brela. Dieu l'a rappelée à lui au lever de l'aurore.

—Qu'elle porte à ma Libussa les plaintes des infortunés Bohémiens, et qu'elle détourne la colère du ciel, dit Primislaw avec douleur. Mais tout-à-coup, reprenant ses forces, il s'écria : Brela a péri victime de ces furies ! appelle tous les Bohémiens, Rezamislaw ! Plutôt périr tous que de voir plus long-temps la Bohême frappée de ce fléau !

— Dieu soit loué ! s'écria Béringer, et il s'élança hors de la salle.

— Tremble, Wlaska, ton heure est venue ! dit Rezamislaw ivre de joie, et il se précipita sur les pas de son ami.

— Que ma bénédiction te suive, s'écria Primislaw, et il retomba sur sa couche ; Theuba s'approcha de lui, et tous deux se mirent à prier pieusement.

CHAPITRE XVI.

Dès l'aurore, on vit s'élever sur toutes les montagnes de la Bohême les fanaux d'alarme; de toutes part la trompette et le cor retentirent; sur tous les chemins accouraient des troupes nombreuses qui se dirigeaient vers le Diewni. Les vassaux de Primislaw sortirent du château, et descendirent la montagne, ayant à leur tête Rezamislaw, Domaslaw et Béringer. Arrivés au pied du Libin, les Bohémiens saluèrent l'héritier du trône en frappant avec leurs sabres sur leurs boucliers, et en poussant des cris unanimes. Rezamislaw

s'élança au milieu d'eux, et s'écria d'une voix sonore en s'élevant sur ses étriers, et en brandissant son sabre : — Voilà le Diewni! Marchons! attaquons!

— Marchons! attaquons! répétèrent les soldats. Les trompettes sonnèrent la charge, et l'attaque commença avec fureur. Les remparts ennemis furent bientôt couverts d'une foule de femmes bien armées; des pierres énormes et des poutres immenses tombaient sur les assaillans, des flots d'huile bouillante et de soufre enflammé découlaient sur leurs têtes. Bientôt un mouvement d'hésitation se fit remarquer parmi les assiégeans; leur ardeur se ralentit, et ils commencèrent à plier.

— Maintenant il est temps, dit à voix basse Béringer à Rezamislaw.

— Oui, répondit à haute voix le jeune pince. Notre défaite est certaine, la fortune se prononce de nouveau pour Wlasla; Sauve-qui peut!

A ces mots, il tourna bride et s'élança

au galop vers la forêt : ce fut le signal d'une fuite générale : les bataillons accablés d'une grêle de flèches, et poursuivis des cris de joie et des sarcasmes des servantes, regagnèrent en toute hâte la forêt où le prince s'était réfugié.

Les portes du Diewni s'ouvrirent alors, et Wlaska, montée sur son coursier tigré et à la tête d'un escadron choisi, parut sur le pont qu'elle venait de faire baisser. — Les lâches! s'écria-t-elle avec un rire infernal. En avant! héroïnes de Bohême! Que pas un d'eux n'échappe!

Elle descendit rapidement la montagne à bride abattue, ses femmes la suivirent, une partie des fuyards s'arrêta, les soldats se rallièrent en petites troupes, et de toutes parts s'engagèrent des combats partiels.

Rezamislaw sortant alors tout-à-coup de la forêt, ramena sa troupe au Diewni par le chemin le plus direct, et en quelques momens ils se trouvèrent au bord du fossé. Les Bohémiens s'élancèrent sur le pont qui était resté baissé, et que les

femmes n'eurent pas le temps de relever, tant l'attaque avait été subite, et bientôt l'intérieur du château retentit de cris d'effroi et de fureur.

Cependant, la bataille qui se livrait dans la plaine et sur la montagne avait changé de face. Les trompettes et les cors avaient sonné de nouveau la charge, et aussitôt tous les fuyards s'étaient réunis. Les troupes débandées se rallièrent, et, présentant à l'ennemi une nouvelle ligne de bataille, marchèrent à sa rencontre en poussant des cris effrayans.

En ce moment, une petite troupe se détacha de l'armée des Bohémiens, et sept cavaliers couverts d'armures noires, montés sur des chevaux de même couleur, s'avancèrent lentement vers Wlaska, sans faire entendre aucun cri de combat.

Lorsque les sept guerriers ne furent plus qu'à peu de distance, et qu'elle put distinguer sept figures pâle et hâves qui fixaient sur elle des regards sinistres, elle s'écria avec effroi. Les tombeaux s'ouvrent-ils,

pour renforcer les rangs de Primislaw?

— Dieu! c'est Stiason! s'écria-t-elle tout-à-coup en reconnaissant celui qui était à leur tête; et, pour la première fois, elle arrêta son cheval au milieu d'un combat.

— Hesky et Trastawa! s'écrièrent en même temps les sept cavaliers en brandissant leur sabres, et ils se précipitèrent vers elle de toute la vitesse de leurs chevaux.

— Libussa et Primislaw! cria l'armée entière des Bohémiens en suivant les sept frères.

Wlaska, élevant vers le ciel un regard étincelant, se couvrit de son bouclier, appela ses escadrons, et Tristana se jeta avec cinq autres servantes au-devant de sa maîtresse, pour la défendre au péril de ses jours. Alors les sept cavaliers se séparèrent; six d'entre eux assaillirent les servantes, et leur portèrent des coups terribles, tandis que le septième, sans prendre part au combat, se contenta de se

frayer un passage avec son fer, et s'élança vers Wlaska.

— Misérable, tu as rejeté l'amour de Wlaska! viens donc maintenant éprouver sa colère! s'écria-t-elle, et d'un seul coup elle fendit en deux le bouclier de Stiason. Il le jeta aussitôt loin de lui, et saisit son lourd sabre à deux mains.

— Ombres de mes parens! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, aidez-moi à punir cette femme perverse! A ces mots, il porta un coup si terrible, qu'il fendit à-la-fois le casque et la tête de son ennemie.

— Ma mère, je viens! dit-elle en poussant un sourd gémissement, et elle tomba sur la poussière.

La ligne des Bohémiens venait d'arriver. Le cadavre sanglant fut foulé aux pieds des chevaux, et bientôt n'offrit plus que des lambeaux informes; de tous côtés on entendit retentir ce cri: — Wlaska est morte! Wlaska n'est plus!

Cet évènement rendit tout-à-coup aux servantes toute la timidité de leur sexe;

elles s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux, songeant moins à opposer quelque résistance qu'à essayer de regagner le Diewni qu'elles regardaient comme leur dernier asile. Mais les vainqueurs avaient exercé leur vengeance dans le château ; il était en flammes, et les servantes désespérées ne virent plus qu'une mer de flammes rougeâtres qui s'élevaient jusques aux nues.

— Rendez-vous! s'écria Rezamislaw en se précipitant au milieu d'elles.

Il ne fut pas nécessaire de répéter cet ordre, en un moment la terre fut couverte d'armes, et les femmes tombèrent à ses genoux. Des mains jointes s'élevaient par milliers vers Rezamislaw, et de toutes parts les femmes répétaient d'une voix tremblante : — Grâce! Grâce! pour notre vie!

CHAPITRE XVII.

A la fin du jour, le Diewni encore en flammes jetait au loin un éclat si vif, que le reflet éclairait la couche sur laquelle le noble Primislaw attendait la mort qui devait terminer ses souffrances. La couronne, le sceptre et le glaive placés près de son lit, étincelaient d'une façon bizarre, éclairés par l'incendie. Therba, Rezamislaw et Béringer étaient debout devant le prince mourant fixant sur lui des regards pleins de tendresse. Plus loin se trouvaient Sarka, Radga et Hrnaba, versant un torrent de larmes, et les sept

frères Hesky, dont les nombreuses blessures prouvaient la part qu'ils avaient eue à la victoire. Des wladikkes et des zemanns remplissaient le reste de la salle.

— Donne-moi ta main, mon brave et bien-aimé fils, dit Primislaw, en étendant sa main droite vers l'héritier du trône. Celui-ci la saisit avec feu et la porta à ses lèvres.

— Ton sang coule! s'écria Primislaw. Celui qu'on verse pour le salut de la patrie est le plus bel ornement de la main d'un prince.

— Ce n'est point de la main d'une femme que j'ai reçu cette blessure, dit Rezamislaw. Ce coup m'a été porté en protégeant le reste des servantes qui s'étaient ruées, contre la fureur de nos hommes d'armes.

Primislaw se tournant à demi vers les chefs bohémiens, leur dit avec dignité: — Bohémiens, c'est là votre défaut, le malheur vous abat, et le succès vous rend furieux. Puisse l'expérience que vous avez acquise pendant ces cruelles années, tour-

ner à la gloire du prince qui va vous gouverner! Maintenant, que le père bénisse encore l'union de son fils avec la plus noble des filles de la Bohême! Hrnaba fut conduite près du moribond avec Rezamislaw, et tous deux s'agenouillèrent.

— Ressemble à Libussa, dit Primislaw d'un ton calme, en baisant au front la jeune fille. Pour toi, mon fils, que le ciel t'accorde les années de félicité dont a joui ton père, en t'exemptant des cruelles épreuves auxquelles il l'a soumis!

— Où sont les frères Hesky? dit alors Primislaw, dont la vue devenait à chaque instant plus faible. Les sept guerriers s'approchèrent.

— Consolez-vous, mes amis, leur dit Primislaw d'une voix à peine intelligible. Vous avez glorieusement lavé dans le sang de Wlaska la tache imprimée sur votre nom. J'annule votre bannissement, cette grâce est la dernière que vous fera votre prince mourant.

Sa tête retomba et ses yeux se fermè-

rent. — Il meurt! s'écria Therba en gémissant.

— Mon père! s'écrièrent à-la-fois Rezamislaw et Hrnaba, en se jetant sur son corps inanimé.

Les yeux de Primislaw se rouvrirent alors. — Libussa!.... s'écria-t-il avec un sourire. Il fit encore un léger mouvement, et rendit son âme.

Therba s'avança aussitôt vers le siége où se trouvait le sceptre et la couronne.

—Reçois-les, mon fils, des mains de la dernière fille de Krok, dit-elle d'une voix émue, et elle plaça la couronne ducale sur la blonde chevelure de Rezamislaw. Celui-ci se jeta en pleurant dans les bras de Therba, et les chefs s'écrièrent d'une voix unanime: —Vive Rezamislaw, le duc de Bohême!

FIN DE LA GUERRE DES SERVANTES.

LA DRUIDESSE,

LÉGENDE DE CHEVALERIE.

LA

DRUIDESSE.

CHAPITRE PREMIER.

Le soleil se levait dans toute sa magnificence, et ses premiers rayons doraient les armures de Ryno et d'Idallan montés sur leurs fougueux chevaux de bataille. Leurs regards enflammés, où étincelait le courage, cherchaient des aventures. Ce n'était pas le premier vol de ces jeunes aiglons. Selon l'habitude des chevaliers errans, ils avaient déjà percé de leur

lance plus d'un dragon, pourfendu plus d'un géant, reçu des mains de plus d'un nain les riches cadeaux de nobles dames délivrées par leur bravoure, car ils avaient arraché des griffes des enchanteurs les plus fameuses beautés de l'orient et de l'occident; des bras plus blancs que l'albâtre avaient étreint leurs genoux; des seins, formés par les mains des Grâces, avaient palpité contre leur cuirasse; souvent le nectar de Syracuse leur avait été présenté dans des coupes d'or, touchées par des lèvres de corail; cependant leurs cœurs plus durs que l'acier de leurs cuirasses ne connaissaient point encore l'amour. Leur haute stature, leur attitude, tous leurs mouvemens n'exprimaient que la force, le feu de la jeunesse et la fierté! Ils s'avançaient au grand trot, semblables a Castor et à Pollux. Leurs lourdes lances reposaient sur leur étrier droit; leurs redoutables épées battaient paisiblement les flancs de leurs destriers; leur gauche ne tenait que négligemment les

rênes richement ornées. Tout-à-coup des cris plaintifs retentissent dans le bois; ce sont des cris de femmes qui appellent au secours. Les coursiers prêtent une oreille attentive, les chevaliers serrent la selle, leur gauche relève les rênes, leur droite saisit la lance, leurs éperons s'approchent des flancs des chevaux. Ils s'élançent pour soutenir l'aventure qui se présente; peu leur importe si des lèvres de corail s'appliqueront sur leur bouche, si leur sang coulera de profondes blessures, si des trésors seront la récompense de leurs travaux, si l'autel de l'hyménée ou un noir cachot les attend.

CHAPITRE II.

En un instant leurs rapides destriers les eurent emportés dans la forêt où retentissaient les cris d'angoisse, qui diminuaient, et semblaient déjà se perdre dans l'épais feuillage des antiques chênes.

— En avant, Idallan! s'écria Ryno, et son coursier, pressé par l'éperon, s'élance avec une rapidité nouvelle. Une vaste pelouse s'offrit aux yeux des chevaliers; deux jeunes filles, plus belles que la mère des amours, attachées à un arbre, étaient entourées de Maures hideux; un vieux monstre basané, d'une affreuse maigreur,

vêtu d'un riche costume oriental, semblait se rassasier de l'aspect des charmes des jeunes filles, dont les vêtemens en désordre flottaient au gré des vents. Déjà l'affreux vieillard avait tiré son poignard, et s'approchait de l'une de ses victimes pour l'en frapper; mais Ryno et Idallan, plus prompts que la foudre, sans proférer une parole, clouaient chacun trois Maures contre un chêne; leurs épées frappèrent les autres à coups redoublés: les Cyclopes ne font pas retentir les enclumes de Vulcain sous des coups plus pressés.

Le courage des chevaliers, leur force, leur adresse, la conscience de leur bonne cause, les firent triompher sans peine de ces vils esclaves. Ceux des Maures que n'atteignit point leur épée, furent écrasés sous les pieds de leurs chevaux; ceux qui restaient encore debout jetèrent leurs armes et se sauvèrent en poussant des cris d'effroi. Le vieillard, seul, ne quitta point sa place; il traçait en l'air des caractères bizarres avec une baguette noire.

— Reine perdue! lui cria Idallan en riant. Sachez, seigneur sorcier, que nos armes qui ont été forgées dans l'atelier de la fée Diamande, ne craignent aucun charme magique, qu'il n'y a qu'une force naturelle, supérieure à la nôtre, qui soit capable de nous arracher la victoire.

— Si vous voulez en faire l'essai, dit Ryno en sautant à bas de son cheval, rappelez vos Maures fugitifs, faites-vous armer, je suis prêt à vous combattre.

Sans répondre un seul mot, le magicien se précipita sur ses victimes pour les percer de son poignard, mais la bonne épée de Ryno lui fendit le crâne; la terre s'entr'ouvrit et le monstre fut englouti. Une noire vapeur sortit de la crevasse et l'on entendit des grincemens de dents et des rires moqueurs.

Chacun des chevaliers se précipita, comme par un mouvement machinal, vers l'une des jeunes filles; ils coupèrent avec leurs épées les liens qui les attachaient à l'arbre et leur avaient laissé

de douloureuses traces; ils puisèrent, dans leurs casques, de l'eau à une fontaine voisine, et les rappelèrent à la vie. Lorsque leurs beaux yeux bleus s'ouvrirent, elles jetèrent sur leurs libérateurs un regard qui exprimait toute leur reconnaissance; les chevaliers en furent si éblouis, qu'ils ne virent plus les cadavres des Maures, leurs chevaux, et eux-mêmes, qu'environnés d'une auréole. Les jeunes filles contemplèrent le champ de bataille avec effroi; tombèrent à genoux devant les chevaliers, en croisant leurs mains sur leur poitrine; se dirent l'une à l'autre, à voix basse, quelques mots dans une langue étrangère, et, après que leur pudeur eut livré pendant quelques instans un violent combat contre leur reconnaissance, elles se précipitèrent dans les bras de leurs libérateurs. Deux baisers de flamme s'imprimèrent sur leurs lèvres, et, avant qu'ils fussent revenus de leur ravissement, les jeunes filles s'étaient enlacées de leurs bras; leurs petits pieds frappèrent la

terre; elle s'élevèrent dans les airs; un doux zéphir enfla leurs vêtemens comme des voiles; elles jetèrent encore sur leurs libérateurs un regard où se peignait la reconnaissance, et le groupe charmant disparut aux yeux des chevaliers stupéfaits, en s'élevant au-dessus des antiques chênes.

CHAPITRE III.

—Nous laisser ainsi seuls! s'écria Ryno, après avoir long-temps gardé le silence; sur mon honneur, cela n'est pas trop honnête!

—Ce sont des ingrates! dit Idallan avec humeur.

—Ne dis point cela. Tout mon sang eût coulé sur cette place que je m'en tiendrais richement récompensé par le baiser que cette beauté adorable a imprimé sur mes lèvres.

—Je suis blessé au bras.

—Et moi au cœur, ma blessure est plus dangereuse que la tienne.

— Et que faut-il faire? demanda Idallan.

— Remonter à cheval, répondit Ryno, c'est vers l'est que s'est dirigé le couple ailé. Heureusement que tous les chemins nous sont bons.

— Remontons à cheval, dit Idallan en soupirant, et ils s'approchèrent de leurs destriers.

— Que vois-je là? s'écria Ryno.

— Où donc? s'écria Idallan.

— Un voile blanc, relevé de branches de laurier en or, enveloppe mortelle que les fées ont abandonnée sur la terre en s'élevant vers le ciel, dit Ryno avec enthousiasme; et avec la rapidité du trait, ils se précipitèrent l'un et l'autre sur le voile qu'ils soulevèrent par ses deux extrémités. C'est celle que *j'ai sauvée* qui l'a laissé; il m'appartient, dit Idallan.

— C'est moi qui l'ai aperçu le premier, dit Ryno.

— J'ai versé mon sang dans le combat qui nous l'a valu, reprit l'un.

— Il est à moi! s'écria l'autre.

— Je renoncerais plutôt à la vie, ajouta Idallan; et chacun d'eux tirait le voile à lui avec tant de violence, qu'ils étaient sur le point de le mettre en pièces.

— Allons-nous détruire ce qui peut faire au moins le bonheur de l'un de nous, dit Ryno. Discutons nos droits avec calme.

— Nos droits! s'écria Idallan avec fureur, tu n'en as point. Si tu prétends en avoir, fais-les valoir par ton épée.

— Tu es mon compagnon d'armes, et tu es blessé; je ne combats point contre toi!

— Ton combat contre les Maures a-t-il épuisé ton courage?

— Idallan... Mais c'est toi; je ne veux point écouter ma colère!

Idallan tira le voile avec fureur, Ryno lâcha prise pour ne point compromettre l'admirable tissu. Idallan le suspendit à une branche d'arbre et se plaça devant, l'épée à la main.

— Le voile est à moi, dit-il, si tu n'es pas un lâche, viens le prendre.

Le noble Ryno tira son épée à demi, mais il se contint, la repoussa dans le fourreau, s'approcha de son cheval, et mit le pied dans l'étrier sans dire un seul mot.

— Du mépris! s'écria Idallan avec rage, et il courut après son compagnon d'armes en le menaçant de sa lance. Celui-ci se retourna et mit l'épée à la main. Il s'engagea un combat terrible sur les cadavres des Maures; mille coups furent portés et parés en un instant, les étincelles jaillirent de l'acier qui se croisait sans cesse, les échos répétèrent au loin le retentissement des armures, les oiseaux effrayés s'envolèrent de la cime des chênes, les cerfs légers cherchèrent un asile dans les épais taillis; mais les combattans, également agiles, également intrépides, ne firent point couler le sang l'un de l'autre.

CHAPITRE IV.

Au milieu de montagnes sauvages, dans une roche de granit aussi ancienne que le monde, était une grotte profonde, ombragée de platanes, dont les cimes se perdaient dans les nues, et que les vents agitaient avec un mystérieux murmure. Cette grotte servait de demeure à Hiorba la druïdesse; des sacs, des chaudrons, des momies, des paquets d'herbes, des hiéroglyphes, des miroirs, des globes de cristal, placés dans un bizarre désordre, en formaient le mystique ameublement. Deux torches, portées par des squelettes, éclairaient cette horrible demeure. La vieille

Hiorba, en proie au désespoir, était couchée au milieu d'un cercle, formé par des ossemens humains et des caractères magiques; elle cachait son visage contre terre, et sa main décharnée arrachait de sa tête le peu de cheveux blancs qui la couvraient encore. Deux énormes chats noirs se jouaient autour d'elle, et lui prodiguaient des caresses, comme pour lui donner des consolations. Soudain tout son corps décrépit sembla frappé d'une commotion électrique. Elle se leva : ses yeux étincelaient d'un feu terrible, elle étendit sa baguette vers le plus grand de ses miroirs magiques, et proféra à voix basse des paroles mystérieuses; des images bizarres et agitées par des mouvemens divers, parurent sur le cristal. Elle les contempla avec un intérêt et une joie qui devenaient plus vifs d'instant en instant; enfin elle poussa un cri de ravissement. La porte de l'antre infernal s'ouvrit avec fracas, et Aliande et Daura, ses aimables filles adoptives, entrèrent en respirant à peine.

— Nous voici, ma bonne mère! s'écria Daura en embrassant la vieille avec transport.

— Echappées à la mort, à l'opprobre et à l'épouvantable Rasalkol, s'écria Aliande avec l'accent de la joie la plus vive, et en serrant contre ses lèvres, avec le plus pieux respect, la main décharnée de la vieille; sauvées par les jeunes chevaliers les plus nobles, les plus braves, les plus beaux.

— Silence, mes enfans! s'écria la druïdesse. Ce fidèle miroir m'a déjà tout appris, et plus même que vous ne m'avoueriez peut-être. Les jeunes filles baissèrent les yeux en rougissant. — Vos cœurs sans défense se sont ouverts à l'amour pour vos libérateurs. Je vous avais gardées fidèlement jusqu'ici de cette passion perfide, mais mon pouvoir sur vous finit dès le moment où le traître Rasalkol sut vous arracher, par son art magique, à ma grotte tutélaire. Le plan infernal du scélérat a échoué, il est vrai, mais le jour viendra

où vous voudriez peut-être avoir expiré sous son poignard, car les souffrances que l'amour dédaigné fait éprouver au cœur d'une femme, sont plus poignantes que le fer le plus affilé.

— Mais vous ne connaissez pas encore nos chevaliers, dit Aliande d'une voix presque inintelligible.

— Ce sont des hommes, ainsi je les connais, reprit la druïdesse ; tous ces perfides se ressemblent comme le loup à l'hyène, comme l'hyène au schakal ; ils ne se distinguent que par la robe, et par la diversité des talens qu'ils possèdent pour s'assurer leur proie.

Des larmes coulaient des yeux des jeunes filles.

— Je vous aime, mes enfans, continua Hiorba d'un ton affectueux : vous êtes les arrière-petites-filles de ma bonne nièce, que j'ai enterrée le jour où j'eus cent ans accomplis. Tout mon desir était de vous rendre heureuses, et vous ne pouvez l'être que dans le célibat ; mais vous aimez, et

tout ce que je pourrais vous dire serait emporté par le vent. Mais accordez une grâce à ma sollicitude maternelle, souffrez que je mette les hommes de votre choix à l'épreuve.

— Le combat contre Rasalkol et ses Maures n'est-il pas une épreuve suffisante? demanda Aliande.

— C'est une preuve convaincante de la bravoure des chevaliers, mais non pas de la fidélité des amans, reprit la vieille.

— Ah! s'écria Daura en souriant, si l'on soumettait les hommes à une épreuve rigoureuse, où est celui qui en sortirait sans tache?

— Vos questions, reprit Hiorba, sont un refus formel de ce que je vous demande; depuis que vous avez vu ces étrangers, je n'ai plus d'empire sur votre cœur. Mais du moins ayez égard au dernier avis que je vous donne!

Elle releva sa baguette contre le miroir, et le champ de bataille de la forêt se présenta de nouveau aux regards étonnés

des jeunes filles. Aliande vit son voile suspendu à une branche, et les chevaliers se livrer un combat à outrance pour sa possession.

— Pour l'amour de tous les dieux! s'écrièrent les deux jeunes filles; Hiorba, secours-les, protège-les!

—Voyez-vous ces hommes farouches! reprit la vieille; le frère a tiré l'épée pour donner la mort à son frère. Voilà ce que ces furieux appellent l'honneur; croyez-moi, de même que dans cet horrible combat le pied de ces forcenés écrase aujourd'hui les innocentes fleurs de la prairie, leur orgueil, leur insolence et même ce qu'ils nomment leur amour écrasera et brisera vos cœurs.

— A quoi bon tant de paroles dans cet affreux moment? s'écrièrent les jeunes filles avec l'accent du désespoir. Ah! bonne mère, sépare ces furieux, sauve-les de la mort!

Hiorba secoua sa tête blanche d'un air de désapprobation; avec sa baguette elle

ouvrit une cage suspendue à la voûte de l'antre. Un colibri s'en élança en gazouillant et vint se placer sur son épaule.

— Immo, dit Hiorba, va chercher le voile, et amène-moi les combattans. Elle toucha doucement le colibri de sa baguette, entre les deux ailes, et le petit messager emplumé prit son vol avec la rapidité d'un trait.

CHAPITRE V.

Ryno et Idallan combattaient encore avec fureur. L'herbe fleurie était couverte des plumes du panache de leurs casques, des lambeaux de leurs écharpes; leurs armures, dont les coups redoublés qu'ils se portaient sans cesse avaient fait voler au loin les clous, ouvraient plus d'un chemin au fer mortel, et déjà le gazon verdoyant se rougissait de leur sang qui coulait de plus d'une légère blessure. Soudain leur oreille est frappée par les chants d'un oiseau dont les accens étaient plus harmonieux que le ramage du rossignol.

De tendres sentimens firent place dans le cœur des champions à la soif du sang. Ils baissèrent leurs épées; une trêve fut faite sans qu'ils eussent eu l'intention de suspendre le combat. Involontairement, ils retinrent leur haleine pour ne point perdre un son de la céleste mélodie dont leur oreille était frappée; leur œil aperçut enfin un merveilleux oiseau qui, porté sur ses ailes d'or, d'azur et de pourpre, voltigeait de branche en branche jusqu'à celle où était suspendu le voile.

— Ne sommes-nous pas bien insensés, s'écria Ryno, de nous entre-déchirer pour une bagatelle!

— Tu as raison, répliqua Idallan; il remit l'épée dans le fourreau, et présenta à son frère d'armes sa main droite couverte de sang. Lorsque Ryno la toucha, un chant de triomphe retentit avec force du bec du merveilleux oiseau. Le messager emplumé saisit le voile avec ses petites serres de pourpre, prit son élan et se dirigea vers l'est, en faisant retentir un chant qui sem-

blait inviter les chevaliers à le suivre.

— Il nous appelle, dit Ryno, le suivrons-nous?

En un instant, les chevaliers furent en selle, les regards attachés sur le voile éclatant qu'ils apercevaient encore dans le lointain; ils suivirent au grand galop leur guide, à travers le bois où aucune route n'était encore frayée.

CHAPITRE VI.

La vieille Hiorbarse tenait avec ses charmantes petites-filles sur les ruines d'un château jadis magnifique. — Vous avez fermé l'oreille à mes avis, leur dit-elle tristement, avec l'accent du plus vif intérêt. Vous n'avez pas voulu, ainsi que moi, sacrifier votre virginité aux dieux, et recueillir en récompense des connaissances profondes, un grand pouvoir et presque l'immortalité. Les desirs ardens de la jeunesse n'ont pour but que des jouissances humaines de courte durée et entremêlées de cruelles souffrances. Que

vos desirs soient satisfaits! Vous obtiendrez ce qui peut être le partage de vierges terrestres, les jeunes chevaliers que vous aimez, des richesses, des honneurs. Que les dieux immortels disposent du reste!

— Tu es bien sérieuse, ma bonne mère; tu parles d'un ton bien solennel, dit Aliande.

— Oui, je suis sérieuse, répondit la vieille; le choix inconsidéré que vous faites, l'avenir qui, quelques pompeux éloges que l'on fasse dans la contrée de profondes connaissances d'Hiorba, ne se présente à mes yeux que sous des formes nébuleuses et incertaines; les ruines sur lesquelles nous nous trouvons, et qui recèlent la tombe de ma bonne nièce, votre bisaïeule, tout répand la tristesse dans mon âme: Hélas! ses jours furent empoisonnés et abrégés par un amour qui fut payé d'ingratitude. Les mêmes tourmens vous attendent, car il n'est point en mon pouvoir de faire revenir des esprits

des prés fleuris de Walhalla, pour vous les donner pour époux. Vous le voulez: soit. J'entends dans le lointain le chant d'Immo, et je vais me hâter de faire sortir du sein de la terre des palais qui puissent vous servir de demeure.

Hiorba traça un cercle autour d'elle et des jeunes filles. Sa baguette se dirigea vers l'est, l'ouest, le sud et le nord, et les paroles magiques qu'elle proféra retentirent dans ces quatre directions. Trois fois elle frappa la terre de son pied avec force. Les jeunes filles furent saisies d'effroi; le tonnerre gronda, la terre trembla, les ruines chancelèrent, des éclairs jaillirent des rochers entr'ouverts; une épaisse et étouffante fumée se répandit au loin, et après quelques instans, les jeunes filles s'aperçurent avec effroi qu'elles n'étaient plus seules sous les ruines, avec Hiorba. Des démons difformes, livides, aux yeux étincelans et hagards, entouraient le cercle que la druïdesse venait de tracer, et attendaient ses ordres avec respect.

— Esprits de la terre, leur dit la vieille, Aliande et Daura, mes filles adoptives, me demandent une dot. Esprits de l'est et de l'ouest, je vous ordonne de convertir les ruines de ce château en un palais magnifique qui puisse servir de demeure à Aliande! Esprits du nord et du sud, préparez sur la pointe de ce rocher, que sépare de nous le bois de chênes, une habitation semblable pour ma chère Daura. A l'œuvre! dans neuf fois neuf secondes que les palais soient achevés!

Elle fit un signe avec sa baguette et la moitié des esprits disparurent. L'autre moitié entr'ouvrit la terre avec fracas, afin d'en retirer d'énormes blocs de granit et de marbre, de l'or, du fer, et tous les matériaux nécessaires pour les constructions. Les éclairs s'entre-croisaient sans cesse, le tonnerre roulait sans interruption; une secousse de tremblement de terre succédait à l'autre, les vents soufflaient avec furie, les eaux souterreines mugissaient. La nature entière semblait

agitée par d'épouvantables convulsions. Des flammes qui jaillissaient de la pointe du rocher, situé au-delà de la forêt de chênes, attestaient l'activité que déployaient les gnomes. Dans ce tumulte de la nature, la seule Hiorba restait impassible au milieu du cercle qu'elle avait tracé, donnant avec sa baguette ses ordres aux élémens bouleversés, qui n'osaient même pas agiter un seul de ses cheveux blancs.

CHAPITRE VII.

Neuf fois neuf secondes s'étaient écoulées, les flammes ne s'élevaient plus de la pointe du rocher, les rayons du soleil éclairaient un magnifique château, entouré de murs élevés, et flanqué de sept fortes tours, dont la réflection des toits dorés doublait l'éclat. Hiorba contempla d'un œil satisfait l'œuvre des fidèles gnomes soumis à ses ordres, elle toucha de sa baguette ses deux filles adoptives plongées dans un profond évanouissement, afin de les rappeler à la vie. Etonnées de se voir transportées dans un monde nouveau, celles-ci jetèrent autour d'elles des regards incertains. Elles s'étaient

assoupies sous les voûtes chancelantes d'antiques tours ruinées par le temps, sur un sol humide, couvert de ronces et de chardons, et elles se réveillèrent sur le balcon de marbre d'un magnifique palais, soutenu par des colonnes de marbre; couchées sur un sopha de velours relevé d'or. Le somptueux édifice était construit en granit plus dur que l'acier et revêtu de marbre; la solidité gothique s'y réunissait à l'élégance grecque. Les portes de crystal du balcon permettaient à l'œil d'apercevoir des appartemens dignes d'un souverain. Partout l'or était prodigué; pas de fronton, pas d'escalier qui ne fût embelli des chefs-d'œuvre de la peinture et du ciseau. Le jardin délicieux sur lequel donnaient les croisées, et qui occupait la croupe occidentale de la montagne, semblait un Éden; les jets d'eau, les cascades, les pièces d'eau, les temples, les ilots, les obélisques, les statues du goût antique le plus pur, y attiraient tour-à-tour les regards étonnés. Aliande et Daura crurent

un moment qu'un rêve faisait illusion à leurs sens assoupis, mais un coup-d'œil qu'elles jetèrent sur la contrée environnante, les convainquit que la puissance d'Hiorba venait de convertir d'affreuses ruines en un séjour de délices.

Pénétrées de reconnaissance, les jeunes filles enlacèrent de leurs bras la bonne vieille si empressée à préparer leur bonheur; des larmes plus éloquentes que les discours furent les interprètes de leur amour.

—Vous ne savez point encore, leur dit Hiorba, en se dégageant de leurs bras, si je mérite des remercîmens; les dieux immortels décideront cette question, lorsque le bûcher funèbre aura consumé votre dépouille mortelle, lorsque les roses et les épines de votre vie terrestre auront été pesées dans les balances de l'éternité. Je ne vous dirai que peu de paroles, car déjà j'entends retentir le sol sous les pas des chevaux de Ryno et d'Idallan; je ne veux point voir ces hommes, ennemis de mon

bonheur, dont les mains ennemies vont cueillir les plus belles fleurs qui ornaient pour moi le jardin de cette vie, et qui ne les cueilleront, peut-être, hélas! que pour les effeuiller. Je vous quitte : je prendrai toujours à vous le plus tendre intérêt; mais il ne m'est permis de me montrer aux yeux des épouses de Ryno et d'Idallan que trois fois. Vous me verrez au moment de votre plus grande félicité, à celui où vous serez dans la profonde misère, et à celui de votre mort. Conservez la pureté de vos âmes, telle que j'ai mis toute ma sollicitude à vous la faire conserver. A l'heure solennelle où vos âmes quitteront vos corps, mes baisers effaceront de votre front les traces des souffrances qu'y aura empreintes l'agonie, et je vous devancerai dans les prés fleuris de Walhalla, sous cette même forme, sous laquelle je vous fais maintenant mes adieux.

Un reflet céleste embellit le visage d'Hiorba, ses rides s'effacèrent, tout l'éclat de la jeunesse vint embellir ses traits,

des boucles d'or environnèrent sa tête comme une auréole; des ailes d'or et d'azur se déployèrent au-dessus de ses épaules, un vêtement éthéré et lumineux flotta autour de sa haute et majestueuse stature, un arc-en-ciel se voûta au-dessus de sa tête, et un nuage odorant la déroba aux yeux de ses filles adoptives, dont les regards étonnés la suivaient encore lorsque déjà ils ne l'apercevaient plus.

Immo, tenant dans son bec le voile d'Aliande, entra à tire-d'ailes par le grand portail du château, en faisant retentir son chant de triomphe. Les ponts-levis s'abaissèrent, un bruit sourd, semblable au tonnerre, se fit entendre; Ryno et Idallan entrèrent dans la cour au galop, s'élancèrent de leurs destriers aux genoux des jeunes filles, qui se précipitèrent à leur rencontre. Immo, perché sur le faîte du château, fit retentir le joyeux épithalame des heureux amans qui, dans leurs douces étreintes, formaient deux groupes ravissans.

CHAPITRE VIII.

La lampe de crystal suspendue à la voûte du somptueux appartement, éclairait d'une lumière plus douce que celle de la lune, les tapis de pourpre du lit nuptial où Ryno sommeillait sur le sein de son heureuse épouse. La jeune femme, l'œil humide de larmes que lui avait fait verser une douleur fugitive, effacée bientôt par des torrens de délices, se penchait sur son bien-aimé pour imprimer un baiser sur sa bouche. Soudain les rideaux s'ouvrirent et Hiorba parut sous sa forme de druïdesse.

— Tu es heureuse, Aliande ! dit-elle en plongeant Ryno dans un sommeil plus

profond encore, par son souffle magique.

—Oui, heureuse au-delà de toute expression, lui répondit Aliande d'une voix entrecoupée par de voluptueux soupirs, et en cachant ses joues brûlantes dans le sein de sa bonne mère.

— Et aucun desir ne s'élève plus dans ton cœur?

— Un seul, dit la jeune femme d'une voix à peine intelligible.

— Il te reste un desir! reprit Hiorba avec l'accent de l'étonnement. Ainsi donc, d'insatiables desirs poursuivent les pauvres mortels jusqu'au faîte de la félicité terrestre; confie-moi, ma chère fille, l'objet de ce desir.

— Lorsqu'en vidant joyeusement sa coupe aux banquet nuptial, mon cher Ryno me fit un récit succint de ses aventures; il me peignit les charmes des demoiselles que son bras a sauvées, avec des couleurs tellement vives, que je crains de ne pas rester long-temps seule en possession de son cœur.

— Comment, Aliandé! jalouse dès la nuit de ton hymen?

— Hélas! si jamais j'avais une rivale....! Ah! je le sens, plutôt la mort.

— Et ton desir? lui demanda Hiorba en fronçant les sourcils.

— Je desirerais ne point gémir dans les tourmens de l'incertitude, de posséder un ami qui m'avertît lorsque Ryno portera ses offrandes à des autels étrangers, afin que je puisse rappeler à moi celui que mon cœur adore en redoublant d'amour, ou me venger de l'infidèle par le mépris.

— Un charme ennemi régit ta vie et la mienne, reprit la druïdesse avec douleur: Je suis convaincue que l'accomplissement de ton desir n'appellera sur toi que des malheurs, et cependant les puissances supérieures me forcent à t'accorder cette demande que tu me fais avec la légèreté de ton âge. Elle frappa la terre de son pied; il en sortit un petit gnome qui posa sur un tabouret, à la tête du lit, une hor-

loge ayant l'élégante forme d'un temple de Cythère, travaillé en or et enrichi de pierres précieuses.

— Prends ce chef-d'œuvre de l'art magique, dit Hiorba, mais cache-le avec soin aux regards de ton époux, de peur que, se sentant coupable, il ne brise dans sa colère son innocent accusateur. Tant que Ryno te sera fidèle, les rouages resteront immobiles, les cloches muettes, et ce miroir ne réfléchira que ton image; mais si ton époux venait un jour à te trahir, de voluptueuses mélodies retentiront sous ce péristyle : l'aiguille indiquera l'heure du berger, et le crystal du miroir t'offrira l'image de ta rivale préférée.

Aliande voulut adresser des remercîmens à la druïdesse, mais la vieille l'interrompit : — Ne me remercie pas, ma fille, lui dit-elle, d'un don qui te prépare de longs tourmens et un repentir tardif : bientôt Hiorba te reverra, mais elle te trouvera dans les larmes.

Elle dit, et disparut.

CHAPITRE IX.

La druïdesse s'élança dans le château aux sept tours, s'approcha du lit où Daura était plongée dans un rêve délectable, auprès de son bien-aimé Idallan, et la réveilla par un baiser maternel. Même question, même réponse : la nouvelle mariée jouissait d'un ineffable bonheur, mais cette Daura, si douce, si incapable de faire des demandes insensées, semblait aussi cacher un desir au fond de son cœur. Après qu'Hiorba l'eût long-temps pressée de questions dictées par la tendresse, elle lui dit enfin :

— Après avoir adressé à Ryno et à Idallan une foule de questions que m'inspirait ma tendre sollicitude, je me suis assurée, enfin, que c'est la violence du caractère de mon époux qui a donné lieu au sanglant combat qu'ils se sont livrés pour la possession du voile; que Ryno voulait la paix, qu'il n'a fait que défendre sa vie contre les impétueuses attaques d'Idallan. Je crains que cet homme, qui ne sait pas épargner un frère d'armes qu'il chérit, ne déchire mon cœur et ne me prépare de tristes jours et des nuits que je passerai dans les larmes. Oh! si je possédais un talisman qui, semblable à la harpe de David, eût la vertu de chasser loin de lui le farouche démon qui l'obsède, que manquerait-il à mon bonheur?

— Immo! s'écria Hiorba en souriant et en ouvrant la fenêtre. Le gentil oiseau entra à tire-d'ailes, portant à son cou une chaîne de diamans, à laquelle était suspendue une petite flûte de crystal.—Prends cette flûte, ma douce Daura, dit la druïdesse; passe

cette chaîne à ton cou, et que le don de ta fidèle mère repose toujours sur ton sein. Lorsque la colère d'Idallan s'enflammera, lorsque dans sa fureur il sera prêt de déchirer le cœur de ma bonne fille, cette flûte fera entendre des sons harmonieux qui calmeront sa furie, comme l'huile jetée sur la mer calme l'impétuosité des flots agités par la tempête.

Daura, frappée d'étonnement et transportée de joie, saisit la flûte, et Hiorba disparut en la bénissant.

CHAPITRE X.

Une année s'était écoulée depuis la fête nuptiale d'Aliande et de Daura, lorsque le rocher situé dans la forêt de chêne, entre les palais de Ryno et d'Idallan, fut agité, avec le fracas du tonnerre, par de violentes secousses. Hiorba s'élança de ses flancs entr'ouverts. A droite et à gauche, les somptueux châteaux brillaient encore de leur premier éclat; leurs murs s'élevaient encore avec la même majesté, et projetaient leurs ombres immenses dans la vallée. Mais la roche sur laquelle Hiorba était placée, avait changé de forme;

des cèdres élevés, des pignons délicieux, des platanes, des peupliers, entourés de haies de roses, couvraient la roche nue naguère. Une coupole dorée, supportée par neuf colonnes d'albâtre, ornait sa cime. Poussée par la curiosité, la druïdesse entra dans l'enceinte du temple, et y vit, avec autant de joie que de surprise, sa propre image entourée de roses fanées depuis long-temps, et de cyprès fraîchement cueillis. Les yeux baignés des larmes que lui faisait verser son attendrissement, Hiorba allait diriger son vol vers ses enfans chéris, afin d'imprimer sur leur front le baiser de la reconnaissance, sans que leurs regards l'aperçussent : elle était indécise encore vers laquelle elle dirigerait d'abord son vol, lorsqu'elle aperçut deux femmes qui s'approchaient du rocher, l'une du côté droit, l'autre du côté gauche. Ayant reconnu ses filles, Hiorba s'enveloppa d'un épais brouillard. L'aspect de ses enfans ne répandit pas la joie dans son cœur; elles marchaient les yeux baissés

vers la terre, et d'un pas chancelant; une livide pâleur couvrait leurs joues. Saisie de cruelles appréhensions, la bonne mère s'appuya contre l'autel qui portait son image. Les jeunes femmes y arrivèrent enfin, et se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, en sanglotant.

— Mon malheur est parvenu à son comble! dit Aliande d'un ton plaintif.

— Le dernier espoir de ma vie est anéanti! dit Daura en soupirant.

— Ah! quels tourmens me fait endurer le dernier don de notre bonne mère! Presque à chaque changement de lune, le son des cloches magiques déchire mon cœur déçu. Le miroir fatal m'offre sans cesse des traits nouveaux; rarement ils sont embellis par les grâces et par l'expression de l'esprit, jamais ils ne portent l'empreinte de la noblesse de l'âme; mes larmes ne me font obtenir du perfide que de vaines promesses de m'être fidèle à l'avenir; mes reproches bien mérités l'irritent; aujourd'hui la glace m'a offert même l'odieuse image

de ma dernière suivante, de cette impudente Rosa! Non, je ne puis supporter plus long-temps tant d'outrages sans cesse renouvelés.

— Ah! ma bonne sœur, je suis bien plus malheureuse que toi, dit Daura en sanglotant. Ce n'est qu'une ivresse des sens qui a jeté Idallan dans mes bras; oui, je le sens aujourd'hui, au milieu des plus cruels tourmens, jamais il ne m'a aimée. Dès que la lune de miel fut écoulée, il trouva insupportables les doux sons de ma flûte, qui, contre sa volonté, adoucissaient la cruelle dureté de son caractère et modéraient son insolente hauteur. Dans un moment d'abandon, où le traître feignait pour moi le plus ardent amour, il sut me surprendre le secret du don de notre bonne mère : en se jouant, il ôta de mon cou la chaîne de diamans, et lorsqu'il vit la flûte dans sa main, son front s'obscurcit, ses yeux pétillèrent du feu de l'enfer; il s'écria, d'une voix de tonnerre, que j'étais une odieuse magicienne, indi-

gne de partager le lit d'un chevalier. Il jeta la flûte contre terre avec rage ; elle fit entendre encore une fois ses sons harmonieux, mais il était trop tard; le pied d'Idallan, déjà levé, la fit voler en éclats. Hélas! que n'ai-je pas souffert depuis ce malheureux instant !

— Il a le cœur pervers ; oublie-le, s'écria Hiorba, en se montrant aux yeux des sœurs éplorées qui, saisies de frayeur, se jetèrent à ses pieds.

— Vous avez précipité l'une et l'autre votre choix, dit la vieille en versant un torrent de larmes ; c'est en vain que je vous ai averties, c'est en vain que je vous ai offert de mettre vos amans à l'épreuve. Mes reproches n'adouciraient pas vos souffrances : le mal est fait, il faut y porter remède. Peut-être pourrai-je mettre fin à tes peines, Aliande? Mais pour toi, ma pauvre Daura, il est impossible de corriger ton époux. Afin cependant que tu ne doutes pas de la vérité de ce que je dis, Idallan subira une dernière épreuve,

comme Ryno, et le scélérat incorrigible sera l'objet des plus épouvantables vengeances de la druïdesse Hiorba.

Elle proféra ces paroles d'une voix de tonnerre, et disparut. Les sœurs infortunées s'embrassèrent, et retournèrent d'un pas lent dans leurs somptueux cachots.

CHAPITRE XI.

La nuit anniversaire de son hyménée, Idallan attendait en vain le sommeil dans son lit solitaire, tandis que, dans une salle écartée, Daura, expulsée de la couche nuptiale et dont le sommeil fuyait également la paupière, arrosait de ses larmes les coussins où reposait sa tête.

Idallan avait le cœur mauvais, comme le fait présumer déjà la brutalité avec laquelle il provoqua Ryno au combat pour la possession du voile. Une dureté féroce, de fréquens accès d'une colère furibonde, incapable de rien respecter, obscurcis-

saient en lui l'éclat de plus d'une vertu chevaleresque ; tel était l'homme sur lequel la fortune répandit tout-à-coup à pleines mains les richesses, don auquel elle ajouta celui du cœur d'une femme adorable. Cet accomplissement subit de plus de desirs qu'il n'en eût formé dans sa vie entière, porta le coup mortel à son caractère. La tendre Daura, que l'amour jeta soudain dans ses bras, ne sembla à son insolent orgueil qu'une esclave. Les richesses dignes d'un prince, que la générosité d'Hiorba avait accumulées dans le palais qu'elle tira du néant pour en faire sa demeure, ne firent que réveiller en lui la soif de l'or. Cent familles qui s'étaient mises sous la protection de cet imposant château, et défrichaient la forêt qui l'entourait, à titre de vassaux du seigneur châtelain, ne firent que donner de l'essor à son ambition effrénée. De gigantesques plans s'entrechoquaient dans sa tête. Déjà il se voyait prince de la contrée, du pays peut-être ; Ryno était son vassal ; la fille

d'un empereur ne lui refuserait pas sa main. Dès que la lune de miel fut passée, il ne vit plus dans la confiante Daura, dans cette tendre et fidèle épouse, qu'une malheureuse femme qui, abandonnée désormais de la vieille sorcière, éloignée de toute ambition, étrangère même à toute prétention, était propre plutôt à entraver son vol, qu'à en soutenir l'essor, à faire évanouir ses romanesques plans, qu'à en favoriser l'exécution. Dès que le charme de la nouveauté se fut évanoui, il ne jeta plus sur elle que le regard du dédain; les indignes traitemens que l'infortunée eut à endurer, lui firent verser bientôt des larmes amères. Idallan était tourmenté par de sombres rêves, résultat des idées conçues pendant la journée par son cerveau malade, et conservées dans son cœur corrompu. Une clarté soudaine acheva de chasser de ses paupières le sommeil déjà entrecoupé par les angoisses. Idallan se leva en sursaut de sa couche; il vit devant lui l'affreux Rasalkol, défiguré encore par

la profonde blessure que l'épée de Ryno lui avait faite dans le bois de chênes; une livide lumière, comme celle du soufre enflammé, éclairait le spectre.

—Grâces en soient rendues aux dieux! lui dit le fantôme, la première année de ton hymen est écoulée! Tu es malheureux, Idallan! Doué d'un vaste génie, tu dois sentir tout le poids des fers qui t'unissent pour toujours à une femme d'une origine obscure. Daura ne convient point aux plans que doit concevoir ton ambition; de grandes destinées t'attendent: trois couronnes te sont réservées; sache t'en rendre digne, et elles vont orner ta tête.

—Messager du ciel! s'écria Idallan dans le délire de sa joie.

—Sache-le donc, continua le spectre. Depuis ce jour où un zèle inconsidéré arma contre moi ton bras et celui de Ryno, je suis condamné, par la cruauté d'Hiorba, à errer sous la forme horrible que tu me vois, dans les crevasses souterreines

de ces montagnes, jusqu'au moment où une aventure soutenue avec un imperturbable courage, viendra rompre le charme auquel je suis assujéti. J'élève sur le premier trône du monde le brave qui l'aura soutenue; je lui donne pour épouse la fille du plus puissant potentat de la terre, et je lui ouvre mes trésors à jamais intarissables.

— Sage magicien, s'écria Idallan en poussant un profond soupir, pourquoi ne suis-je pas désigné par le sort pour mettre un terme à vos infortunes!

— Toi seul tu peux y mettre un terme, répliqua Rasalkol, toi seul tu tiens entre tes mains les moyens d'anéantir Hiorba, de me rendre à la liberté, de me faire jouir d'un ineffable bonheur; mais celui qui entreprend de servir Rasalkol ne doit pas craindre de répandre le sang.

— Donne-moi de l'or et du pouvoir, et j'égorge des millions d'hommes pour ta cause!

— Prends ces rameaux desséchés, répli-

qua le fantôme en lui présentant une poignée de petites branches; porte-les dans l'appartement où repose Daura, plonge ton poignard dans le cœur de ta femme livrée au sommeil, de manière que son sang rejaillisse sur ces verges. Une vie nouvelle viendra ranimer ces broussailles desséchées depuis long-temps; elles pousseront en abondance des bourgeons et des fleurs; la verge prendra racine en terre; elle portera un fruit magnifique, une pomme semblable à celle du jardin des Hespérides, tachetée d'or sur un fond de pourpre: ce fruit recèle la mort. Cueille cette pomme, et envoie-la à Ryno et à Aliande, de la part de ton épouse. L'un et l'autre en mangeront et mourront. Dès que tu seras informé de leur mort, transporte ici leurs cadavres auprès de celui de Daura; coupe l'arbre vénéneux, et partages-en le bois en petits morceaux; arrache leurs cœurs, et brule-les avec les bois de l'arbre. A l'instant où le feu aura consumé la dernière fibre des cœurs, l'indi-

gne Hiorba finira sa vie dans d'épouvantables tourmens ; je serai libre, et je te devrai une éternelle reconnaissance.

— Je suis à toi ! s'écria Idallan en portant çà et là des regards qui semblaient lancer la mort ; et, tenant de la main droite son poignard, et de la gauche la verge magique, il se rendit à l'appartement de l'infortunée Daura. Le fantôme qui le précédait, l'éclairait de l'horrible lumière qu'il répandait autour de lui. La porte s'ouvrit sans bruit. Le sommeil venait d'appesantir les paupières de Daura ; son sein, plus blanc que l'albâtre, s'élevait au milieu de ses cheveux blonds ; un rire gracieux, qui semblait le précurseur de la félicité d'un meilleur monde, voltigeait sur ses joues décolorées. Dans un rêve qui l'occupait, elle s'écria d'un ton qui eût adouci la férocité des tigres : Ne m'aimes-tu plus, mon cher Idallan ? Les traits d'Idallan se contractèrent d'une manière horrible ; il leva le bras pour la frapper, mais un coup de foudre fit tomber

le poignard de sa main, et, au lieu de Rasalkol, il vit à côté de lui Hiorba, qui tenait les yeux attachés sur les siens. Un frisson mortel agita tous ses membres; ses regards semblaient demander à la terre de l'engloutir.

— Ton tendre époux voulait te ravir la vie, ma fille, dit Hiorba avec un effrayant sourire; c'est là le fruit de la précipitation que tu as mise dans ton choix, de l'insouciance avec laquelle tu as dédaigné les conseils d'une mère.

— Est-il possible, Idallan! s'écria la malheureuse Daura en versant des larmes et en se tordant les mains.

— Oui, reprit d'une voix étouffée le monstre réduit au désespoir.

Daura retomba sur sa couche, privée de connaissance, et Hiorba se tourna vers Idallan,

— Ta malheureuse femme est punie de la précipitation avec laquelle elle te donna son cœur, par la profonde douleur qui

déchire son âme; mais, monstre infernal, quelle sera ta punition?

Idallan garda un morne silence.

— Ton cœur fut d'airain pour ton innocente épouse, pour ton fidèle compagnon d'armes et pour moi qui voulais assurer ton bonheur par mes bienfaits. Une ambition effrénée, une insatiable soif de l'or t'ont poussé aux plus horribles forfaits; que ta punition égale ton crime! A moi, esprits infernaux! précipitez ce scélérat dans les gouffres sans fond de l'Hécla! Que là, dans des torrens de laves enflammées, son corps souffre les plus affreux tourmens, jusqu'à ce que son âme se soit condensée en or. Que ce métal y repose pendant des milliers de siècles, jusqu'à ce que, par mille évènemens fortuits, il se trouve transporté dans d'autres climats, et que, façonné en cercle, il charge la tête d'un souverain qui ne connaisse jamais que l'ennui. Alors, lorsque la nouvelle couronne royale resplendira de pierres précieuses, que l'âme d'un homme se ré-

veille dans le cercle d'or, et qu'Idallan soit tourmenté par l'aspect des richesses qui ne seront jamais à lui!

Hiorba dit et agita sa redoutable baguette. La croisée, surmontée d'une voûte élevée, tomba dans l'appartement avec fracas; deux hideux démons s'y précipitèrent, en agitant, avec d'horribles sifflemens, leurs immenses ailes de chauve-souris; dans leurs têtes armées de cornes, étincelaient des yeux qui semblaient de flamme; ils attachèrent leurs regards sur Idallan qui, incapable de proférer une parole ni de faire un mouvement, était tombé sur ses genoux. En poussant un éclat de rire qui lui arracha des cris d'angoisse, ils le saisirent de leurs griffes aiguës, et l'emportèrent impétueusement par la fenêtre brisée. L'air retentit au loin des gémissemens du scélérat.

CHAPITRE XII.

Ryno s'était retardé à la chasse qui faisait son occupation journalière, depuis que la paix de son hymen était troublée. Un chevreuil qu'il poursuivait après l'avoir blessé, le conduisit dans des taillis dont il ne put trouver l'issue. La fraîcheur se faisait sentir, l'étoile du soir ne brillait que d'une pâle clarté dans un ciel chargé de brouillards, et une nuit sans lune commençait à étendre son sombre voile sur la terre. Le silence profond n'était interrompu que par le sinistre battement des lourdes ailes du hibou et par les cris que

le loup affamé faisait entendre dans le lointain.

Ryno mit pied à terre pour chercher une route en tâtonnant. Il errait ainsi depuis un quart-d'heure, en conduisant son cheval par la bride, lorsqu'il entendit derrière lui les sons joyeux des trompettes et des timbales. Il leva les yeux avec surprise; et vit qu'il se trouvait sur la lisière de la forêt, près d'un château de fort belle apparence, dont les croisées étaient éclairées et répandaient une vive clarté sur la campagne. Sa joie égala son étonnement, car jamais dans ses chasses il n'avait aperçu de château dans le bois; il s'élança en selle et se dirigea vers la grande porte. Le pont-levis s'abaissa au bruit des fanfares, les portes s'ouvrirent, et une troupe de pages, à la chevelure d'or et richement vêtus, l'entoura dans la cour d'honneur, en témoignant une grande joie de son arrivée. Deux d'entre eux saisirent la bride de son cheval, deux autres prirent son arc et son carquois, un cinquième lui tint respec-

lueusement l'étrier, et un sixième le salua en fléchissant le genou.

— Me connaissez-vous? leur demanda Ryno frappé d'étonnement.

— Qui ne connaîtrait, répondit humblement l'un des pages, le chevalier Ryno, aussi fameux par sa beauté que par sa bravoure? Vous plairait-il, noble seigneur, de me suivre dans la salle du banquet? Le comte Arno, maître de ce château, et Rosamonde, son aimable fille, vous y attendent avec impatience.

Ryno laissa son cheval entre les mains des pages et suivit celui qui venait de lui parler. A travers un portique de marbre, supporté par des colonnes de porphyre, il parvint à un large escalier d'albâtre, garni d'une rampe d'or ornée de bas-reliefs. Deux écuyers, vêtus de soie blanche relevée d'or, le précédèrent en portant des flambeaux; les deux battans de la porte de la salle s'ouvrirent. Une éblouissante lumière frappa les yeux du chevalier. Au milieu de la vaste salle se trouvait une

table somptueusement servie, où brillaient des coupes d'or, et autour de laquelle étaient assis des chevaliers et des dames parés avec élégance; des lustres de cristal versaient des torrens de lumière sur les convives. Ryno entra dans la salle, incertain s'il devait en croire ses yeux : de ravissantes harmonies retentirent du haut du balcon pour le saluer, les chevaliers et les dames se levèrent respectueusement de leurs sièges, et un vénérable vieillard, en habit de chevalier, s'avança à sa rencontre, avec une jeune beauté d'un aspect ravissant. Elle toucha de ses lèvres de corail une coupe remplie jusqu'au bord, en disant d'un voix douce : — Rosamonde, fille du seigneur de ce château, salue, selon l'ancien usage, le brave Ryno, au nom de son père.

Ryno vida la coupe d'or, imprima un baiser de flamme sur la belle main de Rosamonde, et se laissa conduire vers la table, où il prit place auprès de la jeune fille. Une conversation animée par les doux propos qui provoquaient un rire folâtre,

le nectar qu'il buvait à pleine coupe, et surtout les irrésistibles charmes de Rosamonde, firent circuler son sang avec une telle activité, qu'il ne se demanda pas même comment un aussi magnifique château se trouvait dans un bois où il n'avait jamais vu la moindre maison; comment il se faisait que le seigneur de ce château le connût. Bientôt il se trouva engagé dans une tendre discussion avec Rosamonde. Ses regards et ceux du chevalier s'exprimèrent d'une façon très intelligible; leurs mains se rencontrèrent et se serrèrent tendrement. Le seigneur châtelain donna le signal d'usage; on se leva de table et le bal s'ouvrit. Ryno, tenant Rosamonde dans ses bras et enlacé dans les siens, remontait et redescendait la longue haie des danseurs. La serrant contre son cœur, dans l'ivresse de ses transports, il osa lui ravir un baiser; la bouche de Rosamonde n'évita point ses lèvres; elle répondit à son baiser par un baiser de flamme. Un signe qu'elle lui fit appela l'heureux amant

dans un bosquet du jardin. Le couple amoureux se retrouva dans une grotte solitaire, et Rosamonde, enlaçant Ryno de ses bras, lui dit d'une voix étouffée par ses soupirs : — Je suis à toi pour jamais. Mon bon père, cédant à mes larmes, permettra que j'unisse ma main à la tienne.

Un frisson mortel agita tous les membres de Ryno. En proie à l'embarras le plus mortel, il dit d'un ton mal assuré :

— Sur mon honneur, je t'aime plus que la vie; mais je ne puis devenir ton époux, car ma main est donnée.

Des torrens de larmes coulèrent des yeux de Rosamonde. Livrée à une profonde douleur, elle fit au chevalier les plus sanglans reproches. — Comment! s'écria-t-elle, déjà lié par d'indissolubles nœuds, tu as osé séduire mon cœur et troubler le repos de mon âme! Hélas! j'en atteste les dieux immortels, je ne saurais vivre sans toi! Tu peux rompre, ajouta-t-elle en se tordant les mains, ces nœuds qui s'oppo-

sent à notre bonheur! romps-les ou sois témoin de ma mort!

— Aliande est mon épouse, dit Ryno avec dignité, en se dégageant doucement des bras de Rosamonde. Jamais je ne romprai les liens qui m'unissent à elle.

Nouveaux reproches, nouvelles larmes, nouvelles supplications. Des baisers de flamme brûlaient les lèvres de Ryno, des bras arrondis par l'amour se serraient autour de son cou; un sein plus beau que celui d'Hélène, et dégagé de tout voile, palpitait sur sa poitrine. Déjà Ryno chancelait; mais soudain la voix du devoir se fit entendre à son âme, et, repoussant doucement Rosamonde, il lui parla ainsi.

— Laissez-moi, noble demoiselle, vos ardens baisers ne tarderaient pas à étouffer dans mon cœur le sentiment de mes devoirs; vous ne serreriez bientôt dans vos bras qu'un amant indigne de vous, qu'un perfide séducteur, qu'un chevalier félon, puisqu'il serait époux déloyal. Excusez ma franchise; vos attraits, l'abandon auquel

vous vous êtes livrée dans mes bras, ont porté dans mes sens un trouble qui plus d'une fois, hélas! m'a entraîné déjà dans de coupables écarts. Vous demandez ma main, vous voulez que je sois à vous pour toujours. Non, il ne peut point en être ainsi! Je suis léger, mais la fougue de la plus ardente passion ne fera jamais de moi un perfide. Mon épouse est un ange; je lui dois tout ce que je possède. Mes infidélités ne lui ont causé déjà que trop de tourmens! Puisse cette main se dessécher, si jamais elle repousse Aliande, si jamais elle se lève devant l'autel pour jurer fidélité à une autre, cette autre fût-elle la divine Rosamonde!

Pour tenter un dernier assaut sur son cœur, Rosamonde serra plus étroitement Ryno sur son sein. Pendant qu'il faisait d'infructueux efforts pour se dégager de ses bras, cent flambeaux éclairèrent la grotte, et le seigneur châtelain s'y précipita à la tête d'un nombreux cortège de chevaliers et d'écuyers.

— Que vois-je! s'écria-t-il d'une voix terrible, faut-il qu'un tel opprobre souille mes cheveux blancs! Au milieu de la nuit, Rosamonde, le sein découvert, entre les bras d'un jeune chevalier, dans cette grotte solitaire! Ma maison est déshonorée à jamais, ma race est livrée à l'infamie pour toujours!

— L'innocence de votre fille a été sacrée pour moi, reprit Ryno d'un ton modeste, et je n'y porterai jamais aucune atteinte. Son propre témoignage pourra vous convaincre que ce n'est point un chevalier déloyal qui vous parle.

— Vous êtes dans l'erreur, mon bon père, s'écria Rosamonde avec l'accent de l'angoisse et en embrassant les genoux du vieillard : Ryno est déjà engagé dans les liens de l'hymen.

— Engagé dans les liens de l'hymen! s'écria le vieillard avec fureur, en repoussant du pied sa fille, qui tomba évanouie; engagé dans les liens de l'hymen! Mon enfant est donc déshonorée sans ressource?

C'est là ta condamnation sans appel, Ryno! Tu éprouveras comment sont punis, dans le château d'Arno, ceux qui se jouent de l'hospitalité. Écuyers, chargez de fers ce scélérat!

Ryno fit un mouvement pour tirer son épée, mais il l'avait déposée au moment de danser avec Rosamonde. Il se défendit de toute la force de ses bras contre la foule des assaillans; mais, succombant sous le nombre, il fut renversé, enchaîné et traîné dans un cachot pratiqué à cent toises sous terre, dans la tour située au nord du château.

Chargé de lourdes chaînes scellées dans le mur, il était couché sur de la paille humide. Une lampe placée dans une niche, ne répandait dans cet affreux souterrein que la lumière suffisante pour en faire découvrir toute l'horreur.

— Malédiction! s'écria Ryno en roulant ses yeux avec furie, comme si ses regards avaient pu briser la porte de fer qui fermait son cachot. Malédiction! Plus d'une

fois j'ai été infidèle à la bonne Aliande, et j'ai recueilli de mes infidélités de délicieux plaisirs. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai agi comme un loyal chevalier, et je me vois enterré dans ce cachot infect. Si le destin ne sait pas être plus juste, je le dispense à l'avenir de diriger les évènemens de ma vie!

L'infortuné tomba dans une profonde rêverie. De temps en temps seulement sa bouche proférait le nom d'Aliande au milieu des soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée. Il entendit des voix à quelque distance. Une femme parlait d'un ton suppliant, un homme refusait durement sa demande; enfin, quelque pièces d'or sonnèrent, les verroux de son cachot furent tirés avec fracas et la porte s'ouvrit.

Rosamonde, vêtue d'un voluptueux négligé qui voilait à peine ses attraits, les cheveux épars, les joues pâles et inondées de larmes, plus belle mille fois dans ce désordre qu'il ne l'avait vue sous son élégante parure, s'approcha de lui d'un pas

chancelant, et lui dit d'une voix que la douleur rendait mal assurée : — Ryno, vous m'avez rejetée lorsque votre choix était encore libre; je ne vous dirai donc pas un mot, ni de moi, ni de mon amour, ni des tourmens qui déchirent mon cœur. Si je m'approche encore une fois de vous, ce n'est que pour vous parler de vous seul; votre vie, qui m'est plus chère que la mienne, plus que mon bonheur sur la terre et mon salut dans le Walhalla, votre vie est menacée!

— Le délire d'un instant m'aura coûté la vie, dit Ryno en soupirant.

— La lionne à laquelle on vient de ravir ses petits est un agneau auprès de mon père, lorsqu'il s'agit de l'honneur de son antique race, continua Rosamonde. Il ne vous reste que d'accepter ma main ou de périr dans les plus affreux tourmens.

— Ciel! s'écria Ryno vivement ému.

— Songez que vous êtes perdu sans retour pour Aliande. Si elle vous chérit autant que votre Rosamonde, elle aimera mieux

vous voir dans les bras d'une autre que dans les tortures.

— Il n'est rien, répartit Ryno avec fermeté, qui puisse changer mon invariable résolution. Si votre père est un loyal chevalier, qu'il me traduise devant un tribunal de mes pairs. Là je répondrai et je lui donnerai toutes les satisfactions que demande l'honneur. S'il me refuse des juges, s'il attente à mes jours dans ce cachot où je suis sans armes, il n'est qu'un vil assassin.

—Ryno! dit Rosamonde du ton le plus tendre et l'embrassant avec ardeur. Mais il la prit doucement dans ses bras, la porta aussi loin que ses chaînes lui permirent de s'avancer, appela les gardiens, les nomma des serviteurs infidèles, leur dit qu'ils trompaient leur maître, et leur remit la jeune fille éplorée, qui jeta sur lui un regard fait pour pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

— Quelle nuit infernale! s'écria Ryno en se couchant sur sa paille : flotter ainsi entre tout ce que ce monde a de charmes

et la froide tombe! Mais une chose me console; je scelle, par ma mort, une fidélité que je n'ai point gardée à mon épouse pendant ma vie; ayant expié dès ici-bas les larmes que ma légèreté a fait répandre à Aliande, j'entrerai dans Walhalla, lavé de mes péchés. Que les dieux bénissent ma femme et mon fils!

Le bruit des verroux se fit entendre, et le seigneur châtelain entra, vêtu d'habits de deuil.

— C'est à un accès de compassion que vous en êtes redevable, si je vous parle encore une fois, dit le vieillard en faisant des efforts pour maîtriser sa colère.

— Je vous fais grâce de votre compassion.

— Vous avez abusé de l'hospitalité, vous avez séduit mon enfant unique.

— Je le nie! dit Ryno.

— Mes chevaliers et mes écuyers ont été témoins de mon opprobre, qui ne peut, selon l'usage, être lavé que dans le

sang; ils devaient être témoins aussi de ma vengeance.

— Un tribunal de chevaliers est tout ce que je demande.

— Mais les larmes de ma fille ont presque réussi à ébranler ma ferme volonté. Si vous rompiez les liens qui vous unissent à Aliande, si vous donniez votre main à Rosamonde, je pourrais peut-être vous pardonner.

— Il ne peut en être ainsi.

— Rosamonde est belle, son cœur est d'une bonté angélique; elle est issue de la race la plus noble du pays. D'immenses trésors sont entassés dans les souterreins de ce château; mes possessions s'étendent au nord à vingt journées de chemin; Ryno, acceptez la vie de la main de ma fille!

— Mettez dans l'un des bassins de la balance, tous les tourmens de Nastrand *, et dans l'autre une couronne impériale, je ne répudierai point mon épouse.

* *Nastrand* est le Tartare des peuples du nord.

— Ryno! Aliande versera-t-elle des larmes moins amères si vous la rendez veuve, que si vous la répudiez?

— Ne prodiguez pas d'inutiles paroles!

— Par les dieux tout-puissans! Ryno, je vous avertis pour la dernière fois, les murs de ce cachot vous verront donner votre main à Rosamonde, ou répéteront les gémissemens que vous arrachera la torture.

— Est-ce là la fin que vous me réserviez, dieux immortels! s'écria Ryno avec fureur; eh! bien, soit. Il arracha de sa chevelure l'une de ses boucles d'or avec une violence telle que son visage fut inondé de sang, et la présenta au seigneur châtelain.

— Si votre cœur recèle encore une étincelle d'humanité, lui dit-il, envoyez cette boucle à mon épouse, et faites-lui dire que je suis mort fidèle aux liens qui m'unissent à elle, et que je la conjure de faire élever mon fils de manière à ce qu'il devienne un jour un loyal chevalier. Main-

tenant faites avancer vos bourreaux, je les attends!

— Eh! bien, soit! s'écria le vieillard avec rage. Par Wodan *! vous ne verrez plus le soleil se lever!

Il tira une cloche, et douze hommes couverts d'armures entrèrent à pas lents, la visière baissée et l'épée à la main. L'un d'eux ouvrit le cadenas qui retenait les chaînes de Ryno au mur. La cloche retentit une seconde fois, et à l'autre bout du cachot, les battans d'une des deux lourdes portes tournèrent sur leurs gonds avec un lugubre mugissement, et laissèrent apercevoir tous les instrumens que la cruelle industrie de l'homme a inventés pour faire subir des tourmens à ses semblables. Des terrines de poix éclairaient des voûtes tendues de noir; d'énormes tenailles rougissaient dans un immense brasier; au milieu du souterrein était monté le redoutable chevalet garni de ses cabes-

* *Wodan*, dieu de la guerre des peuples du nord.

tans; de ses poulies et de ses crocs acérés. Trois hommes à figures infernales, vêtus de pourpoints rouges et les bras retroussés, étaient à quelques pas; à droite se trouvait un cercueil ouvert.

— Pour la dernière fois, choisis! s'écria le vieillard d'un ton forcené.

— La mort, reprit Ryno avec calme; puis il proféra le nom d'Aliande en poussant un profond soupir, et s'avança vers le chevalet d'un pas ferme.

Un éclair répandit une vive lumière dans l'affreux souterrein; les voûtes, les hommes armés, le chevalet disparurent: Ryno se trouva dans une salle magnifique, dont la coupole d'azur, parsemée d'étoiles d'or, était supportée par des colonnes enlacées de guirlandes de roses. Hiorba s'approcha de lui en souriant; et Aliande, les yeux animés par le tendre amour qu'elle avait ressenti pour Ryno le premier jour qu'elle le vit, portant son nourrisson sur son sein, se précipita dans ses bras en exaltant son inébranlable fidélité.

— Tu es sorti vainqueur de l'épreuve, lui dit Hiorba d'un ton affectueux. Par ta constance, tu as expié tes erreurs passées, et tu les as fait oublier à Aliande. L'amour est rentré dans vos cœurs, la confiance y est rétablie; je vous quitte remplie des plus douces espérances. L'infortunée Daura restera auprès de moi; peut-être que ses malheurs s'effaceront de sa mémoire, dans ma grotte solitaire qu'elle n'eût jamais dû quitter. Vivez heureux, mes enfans! Ayez toujours présent à votre mémoire que le nom du bonheur est fidélité et amour! Ryno, reste toujours ce que tu fus dans la grotte et dans le cachot d'Arno. Aliande, n'oublie jamais que ce ne sont ni les larmes ni les reproches, mais de tendres ménagemens et une douce prévenance qui ramènent un époux infidèle.

Elle dit, et disparut dans un brouillard odorant; et les amans, rendus à leur première tendresse, jurèrent en se prodiguant mille baisers, de suivre les sages préceptes de la druïdesse.

Ils furent fidèles à leurs sermens. Déjà les années avaient blanchi leurs têtes, et Aliande seule faisait encore le bonheur de Ryno, Ryno celui d'Aliande. Ce n'est qu'après avoir atteint les dernières bornes de la vie humaine, que la vénérable matrone fut surprise, au milieu de ses enfans et de ses arrière-neveux, par Hiorba resplendissante de lumière, qui, par un tendre baiser, recueillit sur ses lèvres son âme prête à s'échapper.

FIN DE LA DRUIDESSE.

TABLE GÉNÉRALE.

	Tomes	Pages.
Les Patriciens, histoire du XVI^e siècle d'après les chroniques et les documens manuscrits du temps.	I.	1
Les Anabaptistes, histoire du XVI^e siècle, d'après les chroniques du temps. . .	II.	1
Notice sur les Anabaptistes.	*Ib.*	
Arwed Gyllenstierna, histoire de la fin du XVII^e siècle.	III et IV.	1
Paul de Lascaris, ou le Chevalier de Malte.	V et VI.	1
Armund Thyrsklingurson, histoire de la fin du XVII^e siècle.	VI.	86
Gunima.	*Ib.*	181
Christine et sa cour.	VII.	1
Les Hussites, histoire de la guerre de trente ans.	VIII.	25
Notice sur la Bohême et la Silésie pendant la guerre de trente ans.	*Ib.*	1
Théodore, le Roi d'été, ou la Corse en 1751.	IX.	1
Note sur le roi Théodore.	*Ib.*	1
L'Ambassade en Chine.	X.	1
La Conquête du Mexique.	XI et XII.	
L'horoscope, histoire du temps des guerres civiles de France.	XIII.	1

	Tomes.	Pages.
Axel, histoire du temps de la guerre de trente ans.	XIII.	195
Le Flibustier.	XIV.	1
Les Tartares en Silésie, histoire de l'année 1241.	*Ib.*	127
La Guerre des Servantes, histoire tirée des vieilles chroniques de Bohême. .	XV et XVI.	1
La Druïdesse, légende de chevalerie. .	XVI.	127

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE
DES ROMANS HISTORIQUES DE VAN DER VELDE.

00140810

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018